

M.-TH. LE MOIGN-KLIPFFEL

LES FILLES
DE
LA SAGESSE



COLLECTION " LES GRANDS
ORDRES MONASTIQUES "
CHEZ. BERNARD GRASSET

LES FILLES DE LA SAGESSE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

SAINT-VINCENT FERRIER. Ed. Dominicaines, 104, rue
Bugeaud, Lyon.

SAINT-DOMINIQUE. Ed. Dominicaines, 104, rue
Bugeaud, Lyon.

SAINT-YVES. Imprimerie Prudhomme, Saint-Brieuc
(Côtes-du-Nord).

M.-TH. LE MOIGN-KLIPFFEL

LES FILLES
DE
LA SAGESSE



COLLECTION " LES GRANDS
ORDRES MONASTIQUES "
CHEZ BERNARD GRASSET

XXXIV

PREMIERE PARTIE

LES FONDATEURS

Imprimatur :
Brioci, die 22^a Junii 1947.
BROCHEN,
Vicarius generalis.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays y compris la Russie.
Copyright by Editions Bernard Grasset 1947.

CHAPITRE PREMIER

UN SAINT ORIGINAL

Celui que les Filles de la Sagesse appellent avec tant de vénération « notre bienheureux Père », naquit aux environs de Rennes, dans la petite ville bretonne de Montfort-la-Cane, aujourd'hui Montfort-sur-Meu. Arrivé le second sous le toit paternel, le droit d'aînesse lui échut bientôt par suite de la mort du premier-né.

Son père, Jean-Baptiste Grignon, sieur de la Bachelleraie, était à l'occasion avocat au Parlement de Bretagne, ainsi qu'au bailliage de Montfort. Il était surtout gentilhomme campagnard, vivant avec sa famille du produit de ses terres, assez maigre, soit dans la maison de ville de Montfort, soit l'été dans la propriété rurale du Bois-Marquer, en Iffendic, où il occupait à l'église, le banc seigneurial.

Il avait épousé Jeanne Robert de la Vizeule de Launay, appartenant à une famille de robe, la même, pensent certains biographes

que celle des Robert de Saint-Malo, dont les Lamennais devaient sortir. Comme en Bretagne, tout le monde est un peu cousin, nous admettons sans discussion cette parenté !...

L'un des Supérieurs du jeune Louis, à Saint-Sulpice, écrira plus tard, au sujet de la famille Grignion qu'elle était « noble, nombreuse et peu accommodée » !... Entendons des biens de la fortune !

Nombreuse, en effet, elle ne pouvait manquer de l'être. Suivant l'honorable coutume de l'époque, madame Grignion n'eut garde de chômer son métier maternel. Elle mit au monde 18 ou 20 enfants, dont une dizaine survécurent et dont six se consacrèrent à Dieu.

Si le petit Louis fut confié en nourrice à la fermière de la Bachelleraie, c'est sans doute parce que la santé de sa mère ne tarda pas à être éprouvée par d'autres rapides « espérances ». Il devait grandir chaussé de sabots, simplement nourri, simplement vêtu, jouant avec les enfants de son âge, courant librement par les chemins, fréquentant l'école primaire. Mais Louis Grignion ne deviendra ni un Duguesclin batailleur, ni un Châteaubriand romanesque. Elevé dans une famille profondément chrétienne, marqué du sceau d'une grâce spéciale, aussitôt que les forces de son esprit s'éveillèrent, il les tourna vers Dieu.

« Il y a des Saints, écrit superbement Geor-

ges Rigault (1), qui depuis leur baptême ont été des Saints... En eux le péché originel atténué sa virulence, les lois de l'hérédité sont suspendues. Vierges de corps et d'âme, de désirs et de pensées, ils nous viennent de très haut, de très loin, comme les exemplaires, sauvés par miracle, d'une première édition du monde. Ils sont les reflets, les images, très imparfaites, mais tout de même ressemblantes, de Celle qui naît, dès le commencement, dans le dessein du Créateur, autour de laquelle et pour laquelle la création surgit et s'organise et qu'on peut appeler le point de jonction entre Dieu et tout ce qui tient de Dieu l'existence. Ils apparaissent nettement les ambassadeurs, les apôtres, les fils de l'Immaculée. »

Fils de l'Immaculée, Louis Grignion devait l'être toute sa vie. Quand un de ses intimes lui parlera plus tard des tentations de jeunesse contre la pureté, il répondra avec candeur « qu'il ne savait ce que c'était ».

Tous les Saints ont aimé la Vierge, tous lui ont témoigné la plus filiale confiance, tous ont compris qu'entre notre misère et l'immuable Perfection, Elle était vraiment l'Avocate, l'Intermédiaire, la Porte du salut. Mais quelques-uns semblent avoir reçu la mission de s'atta-

(1) Le Bienheureux Louis-Marie Grignion de Montfort.

cher davantage à son culte, de l'honorer d'une ferveur particulière. Louis Grignion est un de ceux-là. Envoyé dans l'Eglise à l'époque où le jansénisme étouffe les cœurs, ravage et désole les consciences, il offrira inlassablement aux âmes épouvantées par la vision de leurs péchés, la vision du sourire et les bras ouverts de Celle dont la puissance domine le mal.

Le jour de sa Confirmation, le petit Grignion voulut ajouter le nom de Marie à son prénom de Louis. Déjà débordant de l'amour de Dieu et de la Vierge, il s'efforçait de prêcher d'exemples et de paroles ses camarades. Il s'était lié d'une particulière amitié avec l'une de ses sœurs, Guyonne-Louise, et cherchait à lui faire partager les élans de sa jeune ferveur. La caressant, lui offrant de petits présents pour l'entraîner à la dévotion, il lui disait avec ingénuité : « Vous serez toute belle et tout le monde vous aimera si vous aimez Dieu. »

Un vitrail de la chapelle de la Maison-Mère des Filles de la Sagesse représente les deux enfants, qui ont laissé de côté leurs jouets et leur petit chat, en prière devant un oratoire tandis que M^{me} Grignion les surveille, de cet œil souriant des mères qui s'attendrit si volontiers.

En 1686, les parents de Louis l'envoyèrent à Rennes poursuivre ses études chez les Pères Jésuites du collège Saint-Thomas. Il vécut

quelque temps sous le toit de son oncle l'abbé Robert, prêtre-sacriste de l'église Saint-Sauveur, puis comme les autres enfants grandissaient aussi et que les écoles de Montfort ne leur suffisaient plus, toute la famille vint à son tour demeurer à Rennes. Détail qui caractérise la modicité des ressources du ménage : l'oncle prêtre y joignit les siennes et s'établit sous le même toit, pour ne faire qu'un feu et qu'une table.

Comme il avait été le modèle des petits enfants, Louis devint celui des adolescents. Tandis que les étudiants de l'Université et des Collèges menaient vie joyeuse et bruyant tapage, il n'avait d'ardeur que pour l'étude et ne recherchait que les bonnes compagnies. Ses deux meilleurs amis, Claude Poullart des Places et J.-Baptiste Blain, devaient, comme lui, se donner à Dieu.

Avec le premier, il concevra, quelques années plus tard, le projet de sa Compagnie de Missionnaires. L'autre sera le confident intime, celui dont les souvenirs ont servi de source à toutes les biographies du Bienheureux.

Un saint prêtre de Rennes, M. Bellier, aumônier de l'hôpital, avait groupé quelques jeunes gens de bonne volonté dans une association pieuse, sorte de Conférence de Saint-Vincent-de-Paul avant la lettre. Il leur faisait de petites homélies, leur confiait la

visite des pauvres et des malades. Louis Grignion tout de suite fut des siens.

Intelligent, travailleur, charitable, le jeune homme se révélait de plus artiste. Il manifesta bientôt des dispositions pour le dessin, la peinture, la sculpture. Les ressources familiales ne lui auraient pas permis de les cultiver, quand une pièce d'or reçue en cadeau, lui procura le bienfait de quelques leçons. En esprit de sacrifice et parce que sa vie devait évoluer sur d'autres plans, il renonça dans la suite à tout ce qui n'était pas essentiel au service des âmes. Peintre cependant et sculpteur, il le restera. Au cours de ses missions, il excellera dans l'art d'évoquer, de projeter des images devant son auditoire, il saura faire aussi ses commandes de statues et de tableaux pour orner les sanctuaires.

A Rennes, les années de jeunesse s'enfuirent pleines et graves. Quand son travail personnel lui laissait quelques loisirs, Louis-Marie les employait à donner des répétitions, à ses frères plus jeunes.

Tant de zèle et de sérieux auraient dû lui attirer les bonnes grâces paternelles. Il n'en était rien cependant... Le pauvre saint qui devait connaître dans sa vie tant d'humiliations et de rebuffades, commença par rencontrer dans la personne de son père celle de son premier persécuteur.

Le sieur de la Bachelleraie n'était pas

d'humeur commode !... Déjà, dans les premières années du ménage, à Montfort et au Bois-Marquer, quand le petit Louis voyait sa mère tout en larmes, accablée de ces chagrins domestiques, que l'un des premiers biographes (1) déclare avec candeur « inséparables de la vie conjugale », il se jetait affectueusement dans ses bras pour la consoler.

A Rennes, le maître avait le mauvais goût de choisir toujours les repas pour libérer sur les siens les effets de son fâcheux caractère.

Agacé sans doute et déçu, malgré ses convictions chrétiennes, de voir son fils aîné aspirer au sacerdoce, plutôt qu'à l'armée ou à la magistrature, il en avait fait son souffredouleur. Louis baissait la tête et ne répondait pas. Mais quand le ton des invectives montait trop et que la mère et l'oncle, l'estomac serré, commençaient à craindre que, des paroles, on en vint aux gestes, ils faisaient un signe et Louis, quittant la table, allait se réfugier chez son ami Blain, refusant, par esprit de pénitence, malgré des instances aimables, de terminer le repas si malencontreusement interrompu.

Quelque vingt ans plus tard, quand vieilli, assagi, calmé par l'âge, il entendra dire que son fils est un thaumaturge, un prédicateur célèbre, dont la parole subjugué les foules,

(1) Le Père de Clorivière.

M. Grignion lui rendra justice et se fera le plus attentif de ses auditeurs. En attendant il excelle dans l'art de lui faire pratiquer la patience... patience difficile à l'humeur de sa race ! Louis-Marie avouera « qu'il avait plus de peine à vaincre sa vivacité que toutes les autres passions ensemble et que, sans le secours de Dieu, il eut été un homme terrible ». Nous ne savons jamais de quel prix se paie la vertu des saints !

Pour affermir la sienne, le nôtre trouve, entre ses heures de travail, le temps de s'épancher en fervents colloques avec Dieu, dans la chapelle du collège (devenue l'actuelle église de Toussaints). Il a senti naître peu à peu le désir de se donner tout entier par le sacerdoce, au seul Maître qui possède son cœur. Et quelle autre ambition pourrait-il avoir ? Tous les honneurs, toutes les richesses du monde comptent si peu pour lui ! Mais de ces richesses, un minimum manquait à sa famille pour lui faire continuer ses études. Il fallut que la Providence s'en mêlât.

Une demoiselle de Montigny, venue à Rennes pour y plaider un procès, avait eu l'occasion d'entrer en relations avec l'avocat et les siens. Elle leur avait manifesté de l'intérêt. Pour alléger les charges du ménage, elle offrit d'emmener à Paris l'une des fillettes et de la faire instruire. Elle offrit, en outre, de favoriser la vocation du fils aîné en payant son

séminaire de Saint-Sulpice. La proposition généreuse et qui, par la suite, s'avèrera téméraire, fut acceptée. Comme autrefois son compatriote Saint Yves, comme tant d'autres avant lui, désireux de boire à la fontaine d'eau vive des connaissances humaines, Louis Grignion se mit en route pour Paris. L'adieu qu'il dit sur le pont de Cesson à son oncle et à ses frères, venus l'accompagner, est un adieu symbolique. Ce n'est pas seulement au monde qu'il renonce, c'est à son pays, à son passé, à sa famille, à son nom lui-même. Dans la suite il ne portera plus guère que celui de la petite bourgade où il est né. On l'appellera : le Père de Montfort. — « Celui qui aime quelqu'un ou quelque chose au monde plus que moi n'est pas digne de moi ». La parole du Christ a retenti si profondément dans son cœur, que pendant toute sa vie il s'efforcera de l'appliquer véritablement à la lettre. Comme d'autres ambitionnent les honneurs et la fortune, lui, cherchera avec avidité, avec passion, la pauvreté et la souffrance.

Il a vingt ans... il est seul sur la route... il sent que les desseins de Dieu vont s'accomplir sur lui et son âme déborde de reconnaissance. Des écus qu'on a mis dans sa poche, de l'habit neuf que sa mère a plié soigneusement dans un petit ballot, il n'a que faire. Puisque c'est Dieu seul qu'il cherche, Dieu le nourrira. Aux mendiants rencontrés sur le chemin il

distribue les habits et l'argent, et se fait mendiant lui-même. Ses vêtements déjà usagés, couverts de poussière, mangés de soleil et déteints par la pluie, lui en donnent facilement la tournure. Peut-être le repousse-t-on cependant quelquefois, car il est jeune et bien portant, si vigoureux qu'il peut porter une barrique et soulever des pierres tombales. Son visage est de ceux qu'on n'oublie guère : un front vaste, des yeux qui rayonnent, un menton anguleux, un grand nez caractéristique. A Paris, M^{lle} de Montigny, se montra fort surprise et déçue de voir arriver son protégé dans un état misérable. Elle ne l'abandonna pas pour autant et le plaça dans une petite communauté tenue par l'ancien curé de la paroisse Saint-Sulpice, M. de la Barmondière, dont les pensionnaires suivaient les cours du séminaire voisin.

Quoique le prix de la pension fut modique, la bienfaitrice avait trop présumé de sa bourse. Une famine qui survint quelque temps après, l'obligea de mettre un terme à ses générosités.

M. de la Barmondière ne renvoya pas de chez lui les pauvres clercs qu'il avait hébergés. Il chercha seulement le moyen de les faire subvenir à leur existence et celui qu'il découvrit ne manquait pas d'originalité. Il s'agissait de veilles nocturnes auprès des

morts : macabre gagne-pain, duquel Montfort s'accommoda sans répugnance.

Tous les cheveux de notre tête sont comptés, tous les détails de nos vies sont prévus. Le futur missionnaire de la Vendée n'avait pas besoin de ces tête-à-tête avec la mort, dans l'impressionnant silence de la nuit, pour se convaincre de la fragilité, de la brièveté des bonheurs humains, mais il devait en conserver le réalisme d'évocation et la puissance d'images, qui frapperaient si vivement les esprits et réveilleraient les consciences engourdies.

Après la mort de M. de la Barmondière, il fut admis dans une pension plus modeste encore. Le foyer était sans feu et la table sans abondance. Les étudiants devaient, en outre, faire eux-mêmes leur ménage. Montfort, avide de toutes les privations, à la recherche de toutes les corvées, logé sous les toits, défaillant de faim, grelottant de froid, finit par tomber gravement malade. Comme il n'avait ni sou, ni maille, il fut admis à l'Hôtel-Dieu, dans le service des pauvres, si heureux d'être ainsi traité qu'il se refusait à avertir sa famille pour en implorer le moindre secours. On le soigna, suivant l'énergique coutume de l'époque, avec des saignées qui eussent achevé un corps moins robuste que le sien. Un peu de repos et de nourriture suffirent à le remet-

tre, et le petit séminaire de la rue Férou lui ouvrit enfin ses portes.

De 1695 à 1700, il devait y vivre des années pleines, y acquérir pour la vie une formation théologique d'autant plus complète et d'autant plus sûre, qu'au lieu de lui faire suivre les cours de la Sorbonne, alors imprégnés de gallicanisme et de jansénisme, ses Supérieurs le mirent à l'école de maîtres spirituels tels que Bérulle, Condren, le Père Eudes, Saint Bonaventure, M. Ollier, dont les écrits l'enrichirent d'une doctrine en parfait accord avec l'enseignement traditionnel de l'Eglise.

Le séminaire de Saint-Sulpice ne forma pas seulement sa science, il contribua encore à façonner son âme, à la tremper par la souffrance, à la fortifier d'une vigoureuse et douloureuse façon. C'est de Saint-Sulpice que date pour Montfort ce que Dieu ne lui épargnera jamais dans la suite : la persécution des gens de bien.

Jusqu'à sa mort il doit être un persécuté, un incompris. Il est juste de convenir que c'est bien un peu sa faute.

Totalement indifférent à toutes les contingences extérieures, il vit, absorbé dans la pensée de Dieu, et n'a d'autre préoccupation que celle de la gloire de Dieu. Il professe au sujet du péché la sainte horreur qu'en ont eue tous les saints, et la manifeste sans ménagements.

Comme il se promène dans Paris, il aperçoit deux duellistes et se jette entre eux, pour les empêcher de se battre. Un autre fois, il rencontre, au milieu d'une foule de badauds, un chanteur des rues, qui débite et vend des chansons obscènes. Il achète tout et déchire les feuilles malpropres sous les yeux éberlués du bateleur et de l'assistance, sans leur cacher son indignation. Déjà, au Bois-Marquer, il lui était arrivé, bravant la colère paternelle, de jeter au feu des gravures licencieuses.

Quand il entre dans une maison, il s'agenouille d'abord, avant de saluer les hôtes, et récite tout haut l'oraison : « Seigneur, visitez cette demeure. » Rencontrant son très cher ami Blain, la pensée lui vient de faire le sacrifice d'une conversation intéressante... il le quitte brusquement. Au cours de sa vie de missionnaire, nous en verrons davantage ! De pareils faits amusent les uns, irritent les autres, déconcertent tout le monde... Il marche les yeux baissés, le chapeau sous le bras, par respect pour la présence de Dieu, sans grand souci de l'état de ses vêtements. Ses camarades savent, qu'en esprit de pénitence, il porte des bas sans semelle pour mieux sentir la rudesse du soulier.

Même dans la maison du Seigneur « cet âge est souvent sans pitié ». Les jeunes gens qui entourent Louis-Marie en font leur « tête de ture ». Ils le plaisantent et le bafouent,

allant même, sous prétexte de lui faire goûter la discipline, jusqu'à lui asséner en promenade, de violents coups de baguette sur le dos. Il supporte tout, sans se plaindre. Les Supérieurs ne savent trop que penser de cet étrange garçon. D'un côté, une absence de formes qui paraît de la singularité et du sans-gêne, de l'autre une intelligence ouverte, un bon sens doctrinal de la plus intégrale pureté, une casuistique sûre, un esprit d'oraison, une humilité, une obéissance tels qu'on en rencontre peu.

Ne pouvant couler dans le moule traditionnel cette sainteté qui les dérouta, M. Lechassier et M. Brenier s'efforcèrent de l'éprouver par des humiliations, des réprimandes publiques avec une impitoyable, disons une incompréhensible dureté. Quand au cours de sa vie de missionnaire, il aura l'occasion de les revoir, ces mêmes Messieurs de Saint-Sulpice ne se montreront pas plus amènes à l'égard de Montfort. Lui qui ne se plaint jamais, ne pourra s'empêcher de pousser une exclamation de douleur, après la réception plus que froide de M. Brenier, à Angers : « Est-ce ainsi qu'on traite un prêtre dans un séminaire ? » A Issy, M. Lechassier n'aura pas davantage de pitié, mais lorsque le chanoine Blain l'entre-tiendra plus tard des miracles et des vertus de son ancien élève, il s'écriera avec une amertume non dépourvue d'humilité : « Vous

voyez bien que je ne m'y connais pas en saints. »

Qu'importe, au surplus, la dureté des hommes ? Guidé par son esprit de foi, le petit Breton ne cessera de témoigner à ses Supérieurs une confiance et un respect touchants. Il s'est réfugié dans un domaine où personne ne peut lui prendre sa joie. Sans vouloir présumer de sa vie intérieure, nous pouvons en induire qu'il est possédé par une sorte de recueillement infus, et que la pensée de Dieu et de Marie lui demeure continuelle. Chargé de l'entretien de la chapelle de la Vierge, il s'épanche et se réfugie à ses pieds. Avec quelques-uns de ses condisciples, il a fondé une petite Congrégation mariale, dont les adeptes se disent « esclaves de Jésus en Marie ». Puis, une grande douceur lui est réservée. Chaque année la maison de Saint-Sulpice délègue deux séminaristes vers Notre-Dame de Chartres. Avant de monter à l'autel, Louis Grignon sera désigné pour prendre le bâton de pèlerin.

Le voilà qui devance Péguy au travers de « la plate Beauce ». Comme il est poète, lui aussi, sans doute la même prière chante-t-elle dans son cœur, tandis qu'il chemine dans la gloire du soleil et des épis naissants :

« Etoile de la mer, voici la lourde nappe,
« Et la profonde houle et l'océan des
[blés...»

Enfin, le samedi des Quatre-Temps de la Pentecôte, 5 juin 1700, il est ordonné prêtre « pour l'éternité » par l'Evêque de Perpignan, Messire Jean Hervieu Bazan de Flamanville. Quelques jours plus tard il célèbre sa première Messe, derrière le chœur de l'Eglise Saint-Sulpice, à cette chapelle de la Vierge qu'il avait si souvent ornée. Et ce matin-là les assistants contemplèrent un homme qui se tenait « *comme un Ange à l'autel.* »

**

A partir du jour où il était monté à l'autel de Dieu, une nouvelle carrière s'ouvrait pour Montfort. Si fervent qu'il eût été jusque-là, sa ferveur devait croître encore avec la grâce du sacerdoce.

Un puissant attrait le portait vers les missions, mais les Supérieurs, redoutant pour ce méditatif si facilement distrait les lointaines équipées, lui représentèrent qu'il ne manquerait pas de se perdre en allant à la recherche des sauvages dans les forêts du Canada !

Un ancien Sulpicien, M. Lévêque, avait fondé à Nantes, une petite communauté sacerdotale, dont les membres allaient prêcher des missions dans les campagnes environnantes. C'est de ce côté que l'on dirigea Montfort. Il devait y faire ses premières armes, y remporter ses premiers succès spiri-

tuels dans les paroisses de Grandchamp et du Pellerin. Mais cette maison de Nantes ne répondait pas à ce que son zèle et sa piété souhaitaient. Vieux et fatigué, le Supérieur n'y maintenait qu'à grand peine une discipline relâchée et, désordre plus grave, les doctrines jansénistes en contaminaient l'esprit. Montfort sentit, très vite, que cette communauté de Saint-Clément ne pourrait devenir son port d'attache et dès lors germa dans son esprit le projet qu'il poursuivra toute sa vie :

« Je ne puis m'empêcher, écrivait-il à M. Lechassier, demeuré son directeur spirituel, vu la nécessité de l'Eglise, de demander continuellement, avec gémissements, une petite et pauvre Compagnie de bons prêtres qui, sous l'étendard et la protection de la Sainte Vierge, aillent de paroisse en paroisse faire le catéchisme aux pauvres paysans, aux dépens de la seule Providence. »

La vêtue de l'une de ses sœurs à Fontevault vint à point lui fournir un prétexte pour sortir de Saint-Clément. Il s'en va, son bâton à la main... (toute sa vie Montfort prendra la route à pied comme nous prenons le train...) et calcula si mal son itinéraire qu'il arriva le lendemain de la cérémonie ! Mais le voyage ne sera pas perdu, car il va lui fournir l'occasion de s'entretenir avec M^{me} de Montspan, dont la sœur était abbesse à Fontevault.

Retirée de la cour et du monde, tout adonnée aux bonnes œuvres et à la pénitence, la célèbre marquise avait déjà ouï parler des demoiselles Grignon et de leur frère par des relations ecclésiastiques. Elle s'entretint longtemps avec le jeune prêtre, entra dans ses vues, comprit ses plans, lui offrit un bénéfice ecclésiastique qu'il refusa et le dirigea enfin sur Poitiers où, l'ancien précepteur des bâtards royaux, Monseigneur Girard, était Evêque.

Poitiers ! Le nom devait en rester cher au cœur de Louis Grignon. C'est là, qu'avec le bien à faire et les croix à supporter, il allait rencontrer le meilleur et le plus fidèle compagnon de ses travaux, Mathurin Rangeard, de même que sa première fille spirituelle, Marie-Louise Trichet.

L'Evêque reçut d'abord avec froideur cet ecclésiastique à l'extérieur si peu façonné. Il commença par le prier de retourner à Nantes, en attendant de plus amples renseignements sur son compte. Mais avant de rencontrer le prélat, en voyage pour quelques jours, Montfort avait été prendre contact avec les pauvres de l'hôpital. Il avait dit la Messe dans leur chapelle avec tant de ferveur, il s'était penché sur eux avec tant de bonté, que d'un élan spontané, ils s'attachèrent à lui et, le voyant si mal vêtu, « hoursillèrent » entre eux, suivant sa pittoresque expression pour

lui faire l'aumône. Le 25 août 1701, Monseigneur Girard pouvait lui écrire « Les pauvres de l'hôpital vous réclament... »

Montfort ne demandait qu'à se rendre au milieu d'eux. Il accepta avec joie la charge d'aumônier de l'hôpital. Il entreprit même de s'occuper non seulement du spirituel, mais encore des affaires temporelles, d'obtenir une meilleure organisation et de faire cesser certains abus. Car c'est un trait marquant de son caractère : ce mystique sera toute sa vie un réalisateur. Mais ses innovations dérangeaient des habitudes prises et venaient trop secouer l'incurie et la routine de certains, parmi les administrateurs et les infirmières, pour être du goût de tout le monde. L'une de ces « gouvernantes », comme on les appelait alors, courut un jour sus au réformateur, armée d'un bâton de rouet ! Des murmures s'élevèrent et se répandirent dans la ville, tandis qu'un incident malheureux venait achever de gâter les choses.

Comme il se promenait sur les bords du Clain, l'apôtre aperçut de jeunes effrontés qui se baignaient devant des lavandières, avec force gamineries et dans un costume un peu trop pareil à celui d'Adam avant son péché !

Le délit était plus grave que celui des vendeurs du Temple... Montfort saisit la discipline qui ne quittait jamais sa poche et se mit en devoir de corriger ceux des délinquants

qu'il put saisir. L'un d'eux se prétendit blessé à mort et sa mère s'en fut porter plainte au nouvel évêque de Poitiers, Monseigneur de la Poype de Vertrieu, qui, sans plus ample informé, jeta l'interdit sur Montfort. Cet interdit fut bientôt levé, mais l'affaire avait fait scandale. Il semblait préférable que l'aumônier de l'hôpital s'éclipsât pour quelque temps.

Il reprit son bâton et la route de Paris.

Sa vie, pendant ces quinze dernières années, ne sera qu'une série d'allées et venues, de voyages, de déplacements continuels. A Paris, en 1703, il occupe d'abord une place d'infirmier à la Salpêtrière, d'où on le congédie bientôt. Sans argent, sans pain, sans abri, il s'en va frapper à la porte des Bénédictines de la rue Cassette, l'ordre dans lequel il est parvenu, après maintes difficultés, à faire entrer sa sœur préférée, Guyonne-Louise. Les religieuses lui assignent comme logement, un petit réduit, rue du Pot-de-Fer, et lui octroient chaque jour la portion de nourriture destinée à un mendiant et qu'elles appellent « la part de la Sainte Vierge ».

Dans la prière, dans l'abandon, dans la pauvreté, Grignon est à la joie. Il sait toutefois que cette retraite ne peut durer. Le cardinal de Noailles, avec lequel des amis de la Compagnie de Jésus l'ont mis en relations, le charge d'une mission de confiance qui con-

siste à rétablir l'ordre et la paix parmi une société d'ermites installés au Mont-Valérien.

C'est à cette époque aussi qu'il retrouve à Paris, son ancien condisciple, Claude Poullart des Places. Frère d'âme de Montfort, Claude des Places a fondé le séminaire du Saint-Esprit, dont les membres doivent se faire prédicateurs et catéchistes des enfants pauvres qui se destinent au sacerdoce. Les deux amis mettent en commun leurs projets d'apostolat et c'est dans les rangs des disciples de Poullart des Places, disparu en pleine jeunesse, que Montfort choisira, quelques années plus tard, ses premiers compagnons.

Cependant les pauvres de l'hôpital de Poitiers conservaient toujours le souvenir de leur ancien aumônier. Son passage au milieu d'eux avait été une sorte d'éblouissement de lumière et de paix. Il ne les avait pas seulement assistés et réconfortés, il les avait aimés. Les misérables abandonnés, les déshérités du sort avaient senti que cet homme n'était pas animé d'une charité commune, mais soulevé d'un incompréhensible amour pour leur misère. Loin de leur témoigner quelque dégoût, il lui était arrivé de baiser des plaies répugnantes, de boire dans le même gobelet que des scrofuleux, de recueillir dans son gîte un malheureux couvert d'ulcères et de dormir à côté de lui. Et ce n'était pas seulement le pauvre corps infirme auquel s'adressait sa

compassion, c'était l'âme surtout qu'il s'efforçait de guérir quand elle était ulcérée, elle aussi gangrénée d'amertume et de révolte. Il savait donner un sens à la souffrance : celui de l'union vec le Crucifié du Golgotha.

A la nouvelle supplique des pauvres de Poitiers, approuvée par l'Evêque, Montfort se rendit de nouveau en 1704, revêtu cette fois des fonctions imposantes de directeur de l'hôpital. Mais le diable avait juré de se mettre de la partie. Les innovations, les réformes furent encore mal acceptées de la part des membres administrateurs et du personnel. Les haines et les querelles éclatèrent plus violentes que la première fois. Le malheureux directeur sentit que sa présence n'était plus qu'une pierre de scandale et d'achoppement. Humblement il s'en fut demander conseil, non seulement à son confesseur Jésuite, le Père de la Tour, mais à sa fille spirituelle de prédilection, Marie-Louise Trichet. Elle lui répondit avec un ferme bon sens :

« Il vaut mieux, mon Père, que vous quittez l'hôpital. »

Cependant, Monseigneur de la Poype de Vertrieu avait compris que l'original ecclésiastique placé sous sa juridiction, était un gain exceptionnel pour le diocèse. Il l'autorisa à ne pas quitter Poitiers, lui donnant pleins pouvoirs de prêcher, de confesser,

d'organiser des missions. Montfort devait avoir, comme point d'attache, la maison et la chapelle des Pénitentes. C'est là qu'il aperçut un jour, absorbé dans la prière, un jeune homme venu à Poitiers pour se faire franciscain. Une inspiration subite l'avertit que cet inconnu était destiné à partager sa vie. Il l'aborda, engagea conversation et s'attacha pour toujours celui qui devait devenir l'inséparable « Frère Mathurin ».

La tournée de prédication entreprise par le nouveau missionnaire de Monseigneur de la Poype, s'annonça par une série de triomphes spirituels. Le Père de Montfort, comme on commençait à le nommer de tous les côtés, se consacra particulièrement aux faubourgs pauvres et mal famés de Poitiers, à ces coins retirés du centre, qu'on trouve aux alentours de toutes les villes, où le vice et la misère se confondent, où grouille pêle-mêle une population hétéroclite de petits commerçants, d'aubergistes, de manœuvres et de gens sans profession et sans aveu, où la police fait périodiquement des rafles, où l'on rencontre des taudis lépreux, des hommes avinés, des femmes bestiales, des enfants en guenilles, effrontés et malheureux.

Bâti de l'autre côté du Clain, adossé aux pentes crayeuses de la colline, le quartier de Montbernage était un de ceux-là. Inutile de signaler que la hardiesse du missionnaire y

croisa tout d'abord des figures hostiles, qu'on lui fit un accueil surpris, hargneux, méfiant...

Mais l'âme du peuple est mouvante et vibrante, elle recèle quelquefois, sous la boue du péché, d'étranges richesses, elle sent jusqu'au plus profond d'elle-même la compassion du « *misereor super turbam* » de ceux qui viennent à elle dans toute la sincérité de leur cœur.

Peut-être en écoutant prêcher Montfort, les pauvres gens se dirent-ils entre eux : « Jamais homme ne nous a parlé comme celui-là. » Les consciences anesthésiées se réveillèrent, les larmes commencèrent à couler, des processions s'organisèrent au chant des cantiques et, dans une grange appelée la Bergerie, qui servait de salle de bal, on installa solennellement une statue de Marie, que Montfort fit appeler la « Reine des cœurs », et qui devait rester la gardienne et le témoin de la conversion de Montbernage.

La vieille église de Saint-Jean était abandonnée et tombée en ruines. Sans argent, avec le seul secours de quêtes et d'ouvriers bénévoles, le missionnaire entreprit de la restaurer et parvint à la rendre au culte.

Tout marchait bien... trop bien sans doute, quand notre pauvre saint voulut mettre à exécution une idée « à lui » qui n'eut pas été mauvaise, si quelque démon jaloux n'était

venu, sous la forme de la jeunesse de Poitiers, passer au travers son pied fourchu.

Une triomphale mission s'achevait dans l'église des Calvairiennes. Le prédicateur avait décidé, comme cérémonie de clôture, que l'on brûlerait sur la place tous les livres licencieux, toutes les images obscènes que les assistants pouvaient posséder dans leurs maisons. Un tas imposant s'élevait devant l'église attendant l'autodafé, lorsque des étudiants se livrèrent au jeu saugrenu de dresser, au milieu, un mannequin, agrémenté de saucisses en guise de boucles d'oreilles. L'incident fut très rapidement rapporté aux oreilles du vicaire général, Monsieur de Ville-roi, qui remplaçait momentanément son évêque. Le grand vicaire n'aimait pas Montfort. Peut-être jaloux de ses succès et certainement favorable à ses ennemis jansénistes, il ne manqua pas si belle occasion de le battre en brèche. Entré brusquement dans l'église, il apostropha le prédicateur au beau milieu du sermon, en lui interdisant de célébrer le feu de joie préparé. Montfort aurait pu répondre qu'une intervention aussi brusque et intempestive était plus malencontreuse encore... Il se contenta de se mettre à genoux et de dire ensuite à toute l'assistance : « Nous devons planter une croix, mes frères, à la porte de cette église. Dieu et nos Supérieurs

s'y opposent. C'est dans nos cœurs que nous la mettrons. »

Mais l'histoire devait mal finir. Les livres et les gravures destinés au feu ne manquèrent pas d'amateurs et se répandirent dans la ville... Circonvenu par son entourage, Monseigneur de la Poype crut prudent d'interdire toute prédication au prêtre breton. Celui-ci ne s'en troubla pas... puisque Dieu le voulait ailleurs, il s'en irait encore... « Comme un pauvre père qui s'adresse à ses enfants », il écrivit seulement une lettre touchante, avant de partir, à ceux qu'il avait si triomphalement reconquis sur le mal :

« Je prie mes chers amis de Montbernage, qui ont l'image de ma Bonne Mère et mon cœur, de continuer et augmenter la ferveur de leurs prières, de ne point souffrir impunément dans leurs faubourgs les blasphémateurs, jureurs, chanteurs de vilaines chansons et ivrognes : je dis impunément, c'est-à-dire que, s'ils ne peuvent les empêcher en les reprenant avec zèle et douceur, du moins que quelque homme ou femme de Dieu ne manque pas de faire pénitence, même publique, pour le péché public, quand ce ne serait qu'un *Ave Maria* dans les rues...

« Qu'aucun ne travaille le jour des fêtes gardées. Qu'aucun n'étale et n'entr'ouvre pas même sa boutique, et cela contre la pratique ordinaire des boulangers, bouchers, reven-

deuses et autres, qui volent à Dieu son jour. Je prie mes chères poissonnières de Saint-Simplicien, bouchères, revendeuses et autres, de continuer le bon exemple qu'elles donnent à toute la ville, pour la pratique de ce qu'elles ont appris dans la mission. »

*

**

En butte à de perpétuelles contradictions, rebuté, chassé de partout, un esprit moins humble que celui de notre saint n'aurait pas manqué de se troubler. Était-il véritablement dans sa voie ? Faisait-il œuvre utile auprès des âmes ? Il trouva que le moyen le plus simple pour le savoir était de se rendre à Rome et... tout simplement, d'en parler au Pape. Les saints comme les enfants ont l'assurance et la tranquille audace de leur candeur.

Laissant à Poitiers le frère Mathurin, muni de son bréviaire, de son chapelet, de son bâton, sans argent et toujours à pied, Montfort prit la route de Rome. Elle fut longue et difficile, hérissée de toutes les fatigues, de toutes les embûches, de toutes les difficultés que pouvait comporter un pareil voyage. Mais le pèlerin était de ceux qui mourraient sur la route plutôt que de s'arrêter. Avant d'aborder la cité des Papes et le Pape lui-même, il se recueillit pendant quinze jours à Lorette, en compagnie de sa Bonne Mère, comme il appe-

lait la Vierge, auprès de la maison qu'elle avait habitée sur la terre. Puis il franchit la dernière étape.

Quand le dôme de Saint-Pierre lui apparut, il sentit se gonfler son cœur et se prosterna sur le sol, ôta ses souliers et franchit, pieds nus, les quelques kilomètres qui le séparaient encore de Rome.

Il n'est dit nulle part que le pauvre prêtre Louis-Marie Grignon ait été muni de lettres de créance, ni de recommandations, pour être introduit en audience privée auprès du Pontife suprême. Alors que tant de chétifs chrétiens et de modestes ecclésiastiques, effarés, scandalisés par la misère de ses habits, devaient l'éconduire, sans pitié, celui qui tient la place du Christ fera montre à son égard d'une toute particulière bonté.

C'est le confesseur du Pape, le Père Thommassi, un futur bienheureux lui aussi, une âme d'apôtre et de saint, qui reçut d'abord le pèlerin français et le 6 juin 1706, le présenta à Clément XI.

Le Saint-Père l'écouta avec bienveillance, il comprit, il sentit l'ardeur de ce cœur évangélique, mais il le détourna du projet de s'en aller au loin catéchiser les infidèles : « Vous avez, lui dit-il, un assez vaste champ d'action dans votre pays ». Il lui confia la mission de continuer à lutter contre le protestantisme, le gallicanisme et surtout le jansénisme, lui

décerna le titre de missionnaire apostolique, attacha le privilège d'une indulgence plénière au Crucifix qu'il ferait baiser aux mourants.

De quel cœur léger, de quelle âme triomphante, de quel pas allègre, Montfort ne dut-il pas reprendre la route de France ? Que lui importeraient maintenant les contradictions et les vicissitudes, quand la plus haute autorité de l'Eglise l'avait confirmé dans sa mission ?

Près de Poitiers, il retrouva à Ligugé son fidèle Mathurin qui l'attendait. Mais le diocèse de Monseigneur de Vertrieu lui était fermé. Sans chercher à se prévaloir de son entrevue de Rome, ni de son nouveau titre, il quitta le Poitou pour remonter vers son pays natal.

Deux pèlerinages marquèrent ce voyage : Notre-Dame des Ardilliers près de Saumur, puis le Mont Saint-Michel. Le passage à Saumur fut l'occasion de réconforter et d'encourager, dans sa voie d'austérité, la Bienheureuse Jeanne de la Noüe, fondatrice de la Congrégation de Sainte-Anne.

Après la prière sur le Mont consacré à l'Archange vainqueur de Lucifer, le ciel breton apparut enfin. Il y avait bien des années que Louis Grignon avait quitté Rennes. Il avait depuis beaucoup travaillé et beaucoup souffert. Ce serait mal le comprendre que de lui supposer un cœur insensible. Sans doute

sa première pensée, son premier désir furent-ils d'aller se jeter dans les bras de cette mère, dont il avait si souvent essuyé les larmes dans son enfance. Mais il s'était juré de crucifier la nature, de lui refuser les plus légitimes, les plus innocentes satisfactions.

Au lieu de se rendre dans sa famille, il prit pension chez une hôtesse des plus modestes, qui nourrissait ses pensionnaires de galettes de blé noir et de petit lait. C'est là que son oncle prêtre, M. Robert, le découvrit et le décida à faire enfin visite aux siens, à prendre un repas au milieu d'eux.

Il était venu en Bretagne pour prêcher, pour conquérir des âmes. Une mission destinée à la garnison de Dinan le mit en rapports avec le chanoine Jean Leuduger, supérieur des missionnaires du diocèse de Saint-Brieuc, qui l'engagea dans sa petite troupe apostolique.

En cette année 1707, le Père de Montfort fit donc une tournée de prédications dans la région qui constitue notre actuel département des Côtes-du-Nord. On l'entendit à Saint-Brieuc, à Moncontour, à Loudéac. A la Chèze, près de Loudéac, l'antique chapelle de Notre-Dame de Pitié était en ruines depuis des siècles. Trois cents ans plus tôt, un dominicain espagnol, Saint Vincent Ferrier, avait prédit qu'elle serait bâtie et restaurée « par un homme qui viendrait en inconnu, qui serait gran-

dement contrarié et bafoué mais, avec la grâce de Dieu, mènerait à bien cette entreprise ». Montfort devait être l'homme de Dieu...

Il ne devait pas être longtemps celui du chanoine Leuduger ! Quelques-unes de ces hardiesses, de ces originalités, dont il sera coutumier toute sa vie, le perdirent dans l'esprit de ses confrères. Un dimanche, à Moncontour, comme filles et garçons tourbillonnaient allègrement sur la place, il s'indigna contre les danseurs, puis, tombant à genoux au milieu d'eux, il se mit à réciter son chapelet, en invitant les moins écervelés à en faire autant. Une quête organisée par lui et qui n'était pas dans la coutume, parut déplaisante. Enfin, scandale plus grave et bien destiné à mettre en campagne les langues dévotes : comme il donnait à baiser à l'assistance son Crucifix indulgencié par le Pape, il lui arriva de le refuser, non seulement aux dames coquettes et décolletées, mais encore à des religieuses hospitalières, coupables de ne pas avoir réprimé un peu trop de liberté dans la mise de leurs pensionnaires... Par derrière, on s'étonne, on se choque, on murmure... M. Leuduger fit comprendre à son original compagnon qu'il préférerait se passer de lui...

Alors Montfort marque un temps de repos. En compagnie de ses deux premiers compagnons, le frère Mathurin et le frère Jean, il se retire tout près de sa ville natale, dans une

demeure abandonnée, l'ermitage de Saint-Lazare, qu'il a découverte au milieu des bois. L'apôtre, périodiquement, éprouve le besoin de se recueillir loin du monde, de se retrouver lui-même dans la solitude, de parler à Dieu plus longuement et plus librement. A Saint-Lazare, il installe dans un petit oratoire une statue de la Vierge qu'il appelle Notre-Dame de la Sagesse, de même qu'un rosaire monumental, que les pèlerins viendront ensuite réciter en souvenir de lui et pour mieux implorer Marie, en son nom.

Les nouveaux essais de prédications dans le diocèse de Saint-Malo ne seront pas de longue durée, car l'évêque, Monseigneur Desmarretz, favorable au jansénisme, s'empresse d'écarter l'apôtre de la Vierge et de l'Eucharistie.

En 1708, nous le trouverons à Nantes où il a laissé un ami, M. Barin, grand chantre de la cathédrale, qui lui sera fidèle jusqu'à la mort et composera son épitaphe. Rien ne serait à signaler de ses missions dans les alentours, sinon quelques avanies et quelques affronts publics de la part des curés, dont il visitait les paroisses, s'il n'y avait à placer ici l'incident exceptionnel du Calvaire de Pontchâteau.

Dans la lande de la Madeleine, située à mi-chemin entre Nantes et Redon, le Père de Montfort avait conçu le dessein d'élever un

Calvaire monumental, analogue à celui qu'il avait trouvé quelques années auparavant chez les ermites du Mont-Valérien. Peintre et sculpteur, il attachera toujours une grande importance aux images visuelles pour susciter la dévotion de la foule.

Son projet n'avait rencontré que de l'enthousiasme. On accourait en nombre de tous les côtés, les bourses et les bras s'offraient. Des ouvriers arrivaient jusque des Flandres et d'Espagne. Trois croix allaient s'élever, celle du Sauveur peinte en blanc, celle du bon larron peinte en vert, couleur de l'espérance, et celle du larron réprouvé peinte en noir. Au pied des croix devaient se tenir la Vierge du Stabat, Saint Jean, Sainte Marie-Madeleine. On avait déposé dans une grotte les statues, qu'allaient visiter de nombreux curieux, et l'érection solennelle était prévue pour la fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix, le 14 septembre 1710.

Mais les imaginations s'échauffèrent, les esprits et les langues menèrent trop bon train, peut-être quelques envieux et quelques méchants donnèrent-ils libre cours à des insinuations perfides. Louis XIV se trouvait alors en pleine guerre de la Succession d'Espagne... On chuchota que ce prétendu Calvaire et tous ces travaux de terrassement pouvaient dissimuler la construction d'une forteresse, ménager un point de rassemblement pour les forces anglai-

ses, si elles parvenaient à débarquer en Bretagne.

L'évêque de Nantes fut pressenti et commença par défendre la bénédiction des Croix, puis le gouverneur de la province, Châteaurenard, reçut l'ordre de supprimer le monument, de niveler le terrain, de combler les douves. Le pays tout entier fut dans la consternation... Les ouvriers, qui avaient eu tant d'ardeur et de joie pour bâtir, n'avaient plus que des « bras de laine » pour détruire.

Seul, le Père de Montfort gardait son courage et sa sérénité. — « Ce n'est pas pour ma gloire que j'ai travaillé, dit-il simplement, mais pour celle de Dieu. J'espère qu'il me saura le même gré dans l'échec que dans le succès. »

Lorsqu'on rapporta de telles paroles à l'Evêque de Nantes, Monseigneur de Beauvau, il fronça les sourcils : « Ce doit être, s'écria-t-il, ou bien un grand saint, ou alors un fameux hypocrite »...

Dans le doute, il préféra se passer du concours d'un homme qui attirait si malencontreusement sur lui l'attention des pouvoirs publics.

*
**

Pendant les quelques années qui lui restent à vivre, deux prélats, Monseigneur de Champ-

flour, évêque de La Rochelle et Monseigneur de Lescure, évêque de Luçon, ouvrent au missionnaire du Pape les portes de leur diocèse.

C'est là qu'il terminera sa carrière apostolique. La Vendée va devenir son meilleur et son ultime champ d'action. Du nord au sud, de Cholet à La Rochelle, il multiplie les tournées de prédications, partout il organise, avec deux ou trois compagnons, des missions solennelles.

Pour aller plus vite ou... moins lentement, pour ménager ses forces qui s'affaiblissent, il s'est résolu à adopter la monture des pauvres. De chaque côté de lui, sur son âne, se balancent deux paniers. Dans l'un, il a placé les registres où il inscrit ses cantiques et le plan de ses sermons. L'autre est rempli par toute une binteloterie pieuse, qu'il appelle « sa boutique ». Les chapelets, les médailles, les images, les croix d'étoffe ou de papier voisinent (frémissez, ô chair rebelle !) avec les haïres et les disciplines.

De tous les côtés la mission est annoncée. Les missionnaires convient les fidèles aux exercices. Le frère Mathurin s'en va jusque dans les vignes, avec une petite clochette, appeler les vigneron à l'église.

Ce que le Père de Montfort cherche pour trouver le cœur et diriger la volonté vers le bien, c'est à émouvoir la sensibilité, à frapper l'imagination. Doué naturellement pour les arts picturaux, élève des Jésuites, il a, en

outre, pratiqué les Exercices de Saint Ignace. Il connaît bien la méthode de l'application des sens. Ses longs voyages à pied, à travers la France et l'Italie, ont enrichi son esprit de visions suaves et pittoresques, de récits anecdotiques sur les mœurs, les coutumes de toutes les régions traversées. Des âmes nombreuses sont venues à lui. Aux confidences reçues s'ajoute le don d'intuition prophétique. Ses sermons sont riches de toute cette expérience. Comme Saint Vincent Ferrier trois cents ans plus tôt, il électrise la foule, il lui parle son langage familier, il sait trouver les paroles, les gestes qui l'émeuvent.

A l'issue d'un sermon, il descend de chaire et présente aux assistants son Crucifix à baiser, en répétant à chacun, avec l'ardente conviction qui l'anime : « Voilà votre Sauveur, n'êtes-vous pas bien marri de l'avoir offensé ? »

D'autres fois, il réalise, dans l'église, des scènes qui nous paraissent empruntées aux mystères du Moyen-Age. Entre deux de ses compagnons, il simule un mourant, aux prises avec les combats suprêmes, sollicité par l'Esprit du Mal en même temps que par l'Ange du Bien, gardien de sa vie, et qui s'apprête à recueillir son âme repentante, pour la présenter à Dieu.

Puis ce sont les processions enthousiastes et recueillies. Pour entraîner la foule, le Père

a composé de nombreux et naïfs cantiques : « Vive Jésus, vive sa Croix... », « O ! l'auguste Sacrement... », « Reviens, pécheur... », que nous n'avons pas oubliés... Le renouvellement des vœux du baptême, la consécration à la Vierge-Mère, Refuge des pécheurs, viendront clôturer la mission, fixer les volontés dans la résolution d'être fidèles. Pour assurer cette persévérance, le Père institue la Société des « Amis de la Croix » et celle des « Vierges » qui ont subsisté pendant près de deux cents ans.

Tous ceux qui ont suivi quelque mission dans les paroisses de nos régions de l'Ouest, n'ont qu'à interroger leurs souvenirs, pour se représenter celles qu'organisaient le Père de Montfort : conférences contradictoires qui tiennent en éveil la curiosité du public, brillantes illuminations, décorations de bougies, de fleurs, de guirlandes et de tentures, processions, cantiques, distribution d'images et de médailles, toute cette « bimbeloterie » pieuse, tout cet appareil extérieur de la dévotion sont demeurés jusqu'à nous. Il n'y a que les instruments de pénitence dont on n'ose plus effaroucher, par une vente publique, la mollesse de nos dévotions !...

Partout où passe le Père de Montfort, une action surnaturelle se fait sentir... La grâce de Dieu est sur cet homme, il la rayonne autour de lui... Les vices disparaissent ou s'at-

ténuent, les inimitiés s'apaisent. Il réconcilie un curé avec ses paroissiens, il fait cesser de vieilles querelles, il lutte contre les superstitions, contre la croyance aux sorciers, aux jeteurs de sorts, il restaure, avec des ouvriers bénévoles, les sanctuaires abandonnés et les rouvre au culte, il préside à l'érection des Croix, au carrefour des chemins.

Entre temps, il se retire près de La Rochelle, dans l'ermitage de Saint-Eloi, où il compose le « *Traité de la vraie dévotion à la Sainte Vierge* », puis à la grotte de Mervent, au cœur de la forêt de Vouvant. En 1714, il trouve encore la force de se rendre à Rouen consulter son ami, le chanoine Blain, sur le projet qui lui tient à cœur : la fondation de sa Compagnie de Missionnaires.

Mais cette Compagnie, il n'en posera que les fondements, il ne la verra pas grandir et se développer. Ayant à peine atteint la quarantaine, cet homme d'âge mûr, que la nature avait doué de tant de vigueur, était un vieillard. Non seulement ses travaux apostoliques, ses voyages épuisants, ses pénitences impitoyables, l'on usé avant le temps, mais un accident grave lui était survenu, en 1711, à La Rochelle, foyer calviniste, où beaucoup de haines poursuivaient ses succès apostoliques. On était parvenu à lui faire boire un bouillon empoisonné. Un contre-poison, pris sur le champ, l'avait momentanément sauvé, mais

sa santé n'avait cessé de décliner depuis lors.

Une très douloureuse affection de la vessie, qu'il avait supportée, en 1713, avec un courage héroïque, le reprit trois ans plus tard. Tandis qu'il prêchait une mission à Saint-Laurent-sur-Sèvre, une pleurésie se déclara et le prédicateur dut s'aliter. Mais ses derniers moments eux-mêmes ne devaient pas lui appartenir... La foule, consternée à la pensée de le voir disparaître, ne cessait d'affluer dans sa pauvre chambre. Il défendait qu'on l'écartât et bénissait avec son Crucifix tous ceux dont la fidélité venait encore jusqu'à lui. Malgré l'épuisement et la souffrance, la grande sérénité des âmes qui montent vers Dieu, se répandait sur son visage. Il trouvait la force de murmurer un cantique :

« Allons, mes chers amis,
Allons en Paradis !
Quoiqu'on gagne en ces lieux,
Le Paradis vaut mieux. »

Les puissances du Mal cherchèrent-elles à troubler cette mort du juste ?... Au moment où il entra en agonie, on vit le moribond, le visage contracté, se dresser sur sa couche : « C'est en vain, disait-il, que tu m'attaques. Je suis entre Jésus et Marie. C'est fini. Je ne pécherai plus... » Puis il retomba apaisé pour toujours... On était à l'orée du mois de mai, au soir du 28 avril 1716. Il avait vécu 43 ans.

Une foule en larmes se pressa autour du cercueil du bon Père. On l'enterra dans l'église de Saint-Laurent-sur-Sèvre, dans la chapelle de la Sainte Vierge.

Ses meilleurs amis, le chanoine Blain et le chanoine Barin, composèrent des épitaphes qui retraçaient sa vie et ses vertus, le Père Le Tellier prononça son oraison funèbre dans l'une des églises de La Rochelle. L'évêque de Poitiers, Monseigneur de la Poype, et beaucoup d'autres, qui l'avaient méconnu pendant sa vie, lui rendirent justice après sa mort.

Les pauvres, les malheureux, les malades avaient toujours cru en lui. La pitié de son cœur devait les suivre au delà du temps. Sur la tombe, où les pèlerins affluaient, les miracles se multiplièrent. En 1838, le Souverain Pontife déclara vénérable l'humble prêtre breton, en 1888, Léon XIII le proclama Bienheureux. A l'heure où paraîtront ces lignes, la voix de Rome aura sans doute achevé d'annoncer au monde chrétien la gloire éternelle de Grignon de Montfort.

**

Les saints sont un scandale au monde. Parce qu'ils nous dépassent de trop haut, parce que la splendeur de leur charité et l'héroïsme de leurs vertus sont un défi à toutes nos médiocrités, nous les comprenons mal. Celui dont nous avons, à grands traits, retracé la vie,

est l'un des plus déconcertants. Il s'apparente à Saint Alexis, à Saint Benoît Labre. Il ne faut pas chercher, chez lui, les bonnes grâces de grand seigneur, l'aménité souriante, cette sorte de fleur dans la dévotion qui caractérisent un Saint François de Sales. Louis-Marie Grignon est un homme du terroir, un paysan breton. Il n'a pas dépouillé seulement l'esprit du monde, il en a encore quitté les manières. Il y a sa mise d'abord, ses habits négligés, misérables, son vieux chapeau sans couleur. Puis le mépris de toute forme mondaine. Il cherche la gloire de Dieu et le salut des âmes, il n'a cure du reste.

Il se jette au milieu des bals, il sépare des duellistes, il va faire sortir les buveurs du cabaret, il réprimande en public les blasphémateurs. Son zèle lui fait affronter tous les périls. Il pénètre, son rosaire et son Crucifix à la main, jusque dans les maisons de tolérance pour ramener à Dieu les filles perdues.

Parfois, nous l'avons vu, son ardeur pour réprimer le mal dépasse, au moins dans les formes, quelque peu la mesure, et lui attire toutes sortes de mésaventures et d'avanies.

Comme il parcourait, certain jour, les rues de Nantes, il aperçoit, sur le cours St-Pierre, des soldats et des ouvriers qui, s'étant pris de querelle à propos d'un jeu de hasard, s'injuriaient en blasphémant. Il surgit au centre du groupe et brise à coups de pied le jeu de

tric-trac, cause de la discorde. Les soldats assommèrent à demi le malencontreux arbitre...

Une autre fois, il reçut à la sortie de l'église, une volée de coups de canne, de la part d'une mère indignée, dont il avait, en public, réprimandé la fille, au sujet d'une toilette immodeste, sans se soucier qu'il s'agissait là d'une personne de « qualité ».

C'est ainsi qu'à Fontenay-le-Comte, il prit encore à partie le commandant de la garnison, M. du Mesnil qui, pendant une mission, se tenait mal à l'église, parlant, riant, prisant... Le missionnaire, outré, l'invite à sortir... Mais l'autre réplique qu'il n'en fera rien. Une altercation s'ensuit. Les femmes présentes s'assemblent autour de leur prédicateur, que le commandant secoue d'une main rude, et qu'elles veulent défendre. Les soldats, de leur côté, se pressent autour de leur chef... Cris, vacarmes, chaises et bancs renversés... Le remède était pire que le mal.

A Rouen, au cours de la dernière visite qu'il reçut de lui, le chanoine Blain pria son ami de parler devant un groupe de jeunes institutrices. L'une d'elles, captivée par le sermon, levait bien droit ses regards vers l'orateur, quand celui-ci fit tout haut l'observation que c'était un manque de réserve de fixer ainsi un prêtre.

A l'issue du sermon, le chanoine Blain, mé-

diocrement ravi de l'intervention de son prédicateur, ne manqua pas de le morigéner un peu vivement : « Où trouvez-vous, lui dit-il, où trouvez-vous dans l'Évangile, des exemples de singularités comme les vôtres ? Demandez donc à Dieu la grâce de vous en défaire. Ce sont vos étranges manières qui attirent sur vous les contradictions et les persécutions. Vous feriez beaucoup plus de bien si vous agissiez comme tout le monde ». Avec son humilité coutumière, Montfort s'excusa : « Ce n'est nullement mon dessein de me faire remarquer par des manières singulières. Si je suis singulier, c'est bien contre mon gré et sans le faire exprès, mais tant mieux si Dieu le permet pour confondre mon orgueil. »

Pas plus que le chanoine Blain, nous n'essaierons de canoniser les vivacités, les bizarreries du Père de Montfort. C'est un excès pieux de certaines plumes dévotes de vouloir auréoler, chez les saints, non seulement leurs vertus, mais tout ce qui peut leur rester de travers, d'imperfections, de défauts proprement humains. On n'arrive pas en un jour à vaincre son tempérament, à réformer son caractère. Ce qui fait la grandeur des saints, c'est qu'ils ont été des lutteurs jusqu'au bout.

Louis Grignon est le fils d'un homme violent. A maintes reprises, il manifestera, par éclairs, des saillies du tempérament paternel. A la fin de sa courte vie, cependant, il parvien-

dra à se maîtriser de telle sorte qu'il lui arrivera d'écouter patiemment, avec une souriante aménité, les propos frivoles d'une femme du monde, M^{me} d'Orion, qui l'a prié à sa table, et qu'il entraînera par la suite sur le chemin de la perfection.

Les boutades imprévues, les manières brusquées, les bizarreries, tout cela c'est la rudesse de l'écorce, mais la sève intérieure est étonnamment riche. Les véritables « singularités » du Père de Montfort, c'est dans son âme qu'il faut les chercher. Il incarne et il réalise l'esprit de l'Évangile, qu'il veut, jusque dans les moindres détails, faire passer dans sa vie.

Le culte de la divine Sagesse, dont il parle dans ses écrits et qu'il annonce au peuple, c'est la folie de la Croix opposée à la folie des convoitises et des passions humaines. Pour lui, et à la lettre, les choses de la terre ne comptent plus. Il n'a qu'une préoccupation, une hantise, une obsession : l'amour et le service de Dieu, la préparation de l'éternité, le zèle et le salut des âmes, par l'incorporation au Christ. Tout ce que le monde abhorre, il en a fait son lot : l'amour de la pénitence, de la pauvreté, de l'abjection, de la souffrance sous toutes ses formes.

Adolescent, nous avons vu, qu'en esprit de mortification, il refuse d'achever le repas interrompu par la colère de son père. A partir du séminaire et jusqu'à sa mort, il se livrera

sur lui-même aux plus rudes macérations. En union avec le Christ souffrant, il offrira son corps comme un perpétuel holocauste, pour la conversion des pécheurs.

Les humiliations lui sont devenues si chères, qu'il en vient à être surpris et dérouté lorsqu'elles lui manquent. Il les appelle son bénéfice, son « revenant-bon » particulier. Toutes les amertumes, toutes les hontes extérieures, il les reçoit avec allégresse. Si, par hasard, il est bien reçu de tous, si la mission commencée par lui se déroule sans difficultés, si on l'entoure, si on lui fait bonne figure, il s'écrie avec désolation : « Pas de croix, quelle croix ! ». La pauvreté, ce n'est pas en esprit seulement qu'il en est possédé. Il veut encore en reproduire les effets dans toutes ses façons d'agir et dans sa tenue extérieure. Il s'est fait le frère de tous les déshérités du sort.

Quand, pour fêter le fils retrouvé, ses parents tiennent à rouvrir, à son passage à Montfort, la maison de famille et à donner un grand repas en son honneur, il accepte, à condition de choisir lui-même les invités... Et ceux qu'il amène, ce sont tous les mendiants qu'il a pu rassembler ! N'a-t-il pas trouvé, dans Saint Luc, le sublime paradoxe à la prudence humaine : « Si vous donnez un festin, n'invitez pas vos parents ni vos riches voisins dans l'espoir qu'ils vous le rendent, mais allez chercher les pauvres, les infirmes, les boiteux, les aveu-

gles et priez-les à votre table. Vous recevrez votre récompense au jour de la Résurrection des morts. »

Quand il s'en va sur les chemins, il lui arrive souvent de ne pas se nommer en demandant l'aumône et l'hospitalité. A la Bachelleraie, chez la mère André, sa nourrice, chez les Filles de la Croix, à Saint-Brieuc, à l'abbaye de Fontevault, où, de passage, il cherche à voir sa sœur, on le rabroue, tout d'abord, on l'écarte sans aménité. Et quand on s'interroge ensuite sur cet étrange personnage, quand les uns le font reconnaître aux autres, quand on court après lui pour lui faire des excuses, il s'étonne et il s'indigne : « Eh ! quoi, je vous ai demandé la charité au nom du Seigneur Jésus ! Vous avez repoussé un membre souffrant du Christ et maintenant vous voulez honorer le misérable pécheur qui s'appelle Louis Grignon ?... »

A son retour d'Italie, il arrive exténué dans un presbytère, où le curé l'installe à la cuisine et lui demande, étonné : « Pourquoi donc ne voyagez-vous pas à cheval ? » Le pèlerin secoue la tête : « Ce n'était pas la coutume des Apôtres. »

Aux âmes qui lui sont le plus chères, il veut faire partager son amour de la souffrance et de la pauvreté. A ses deux premières filles spirituelles, il souhaite, en guise de présent de bonne année « beaucoup de croix ». Il

écrit à sa mère : « Il est nécessaire, il vous est infiniment avantageux d'être appauvrie jusqu'à l'hôpital, si c'est la volonté de notre grand Dieu ; d'être méprisée jusqu'à être délaissée de tout le monde et de mourir en vivant. »

A sa sœur Guyonne-Louise, il parle un langage plus âpre et plus sublime encore : « Consolez-vous et réjouissez-vous, servante et épouse de Jésus-Christ, si vous ressemblez à votre Maître, à votre Epoux. Jésus est pauvre, Jésus est délaissé, Jésus est méprisé et rejeté comme la balayure du monde. Heureuse, mille fois heureuse Louise Grignon, si elle est pauvre d'esprit, si elle est délaissée, méprisée, rejetée comme la balayure de la maison de Saint Joseph ! Ce sera pour lors qu'elle sera véritablement la servante et l'épouse de Jésus-Christ... Dieu veut de vous que vous viviez au jour la journée sans vous soucier du lendemain. Dormez en repos sur le sein de la divine Providence... »

Tant d'abandon, de détachement, tant de conformité aux doctrines évangéliques, déroutent toutes les âmes méchantes ou médiocres, scandalisent et révoltent tous les tièdes, tous ceux qui veulent porter leur religion comme un vêtement commode. On a beau jeu de dauber sur les originalités, sur les bizarreries du Père de Montfort. Elles sont un bon prétexte à moqueries et à persécutions. Mais s'il n'était

qu'un maniaque, un original, il ne serait pas difficile de l'évincer, de le perdre à tout jamais dans l'esprit du public. A cette époque où le christianisme français s'écarte du Saint-Siège, où le calvinisme, le jansénisme et le gallicanisme portent de graves atteintes à l'orthodoxie, c'est l'apôtre du Pape, c'est l'envoyé de Rome auquel on en veut.

Ses ennemis qui, à différentes reprises, essaieront d'attenter à sa vie, se rendent compte que ce pauvre prêtre, à l'aspect misérable, est revêtu d'une singulière puissance. Si les faux prophètes le harcèlent et le pourchassent de leur haine, c'est que la doctrine qu'il professe est essentiellement évangélique et « romaine ». En ce xviii^e siècle sceptique, railleur, incroyant, il professe la pérennité des dogmes. A tous ceux que les rigueurs jansénistes éloignent de l'Eucharistie, il prêche la Communion fréquente. Il la recommande même quotidienne à ses filles spirituelles, « pourvu qu'elles ne tombent dans aucun péché véniel de propos délibéré ». Il pousse littéralement les fidèles aux pieds, dans les bras, sur le cœur du Christ. Par sa dévotion pour le Sacrement d'amour, Montfort devance Pie X.

Son dernier sermon, dans l'église de Saint-Laurent-sur-Sèvre, quelques jours avant sa mort, aura pour sujet la miséricorde de Jésus, et l'assistance en sera bouleversée. Lui-même,

comme son Maître, il excelle dans l'art si difficile de concilier une impitoyable horreur pour le péché, avec d'inépuisables réserves de mansuétude et de pardon pour le pécheur : « J'aimerais mieux, disait-il, souffrir en Purgatoire pour avoir eu trop de douceur envers mes pénitents, que pour les avoir trop sévèrement traités. »

C'est au pied de la Croix, aux côtés de la Mère des Douleurs, qu'il s'est formé à l'école de la miséricorde. Nous l'avons dit, sa dévotion à la Vierge rayonne sur toute sa vie, elle accompagne son amour pour l'Eucharistie. Il ne veut pas seulement se dire l'enfant, mais l'esclave de Marie. Il avait coutume de s'entourer les bras et les jambes de chaînettes de fer en signe de cet esclavage. Tertiaire de Saint Dominique, il se fera, partout où il passe, l'ardent propagateur de la récitation du Rosaire. Des témoins affirment l'avoir l'avoir aperçu à genoux dans sa chambre, en conversation avec une belle dame habillée de blanc et toute auréolée de lumière.

Grignon de Montfort connut-il, comme Bernadette, le prélude de la grande Vision ? La Vierge Marie vint-elle quelquefois reconforter d'une manière sensible son serviteur ? Du moins la porta-t-il toujours intérieurement présente adns sa pensée et dans son cœur. C'est Elle qui devait bénir et continuer son œuvre.

Car les impressions laissées derrière lui par le Père de Montfort ne devaient pas être fugitives. Si nos provinces de l'Ouest gardent encore vive leur foi chrétienne, c'est à lui, c'est au souffle de son esprit qu'elles le doivent. Les Vendécens de 93, qui repoussent les services des prêtres constitutionnels, qui cachent leurs vrais pasteurs, qui prennent les armes pour défendre leur religion, sont les fils des générations que Montfort a formées.

Il mourait, épuisé, à 43 ans. Il ne devait pas voir la réalisation de ses plus chers projets... Mais c'est aux fruits qu'on peut juger de la vigueur de l'arbre... Des sept compagnons que Montfort laissait derrière lui, dont deux seulement, Messieurs Vatel et Mulot, étaient prêtres, allait sortir la Compagnie de Marie, cette société de missionnaires qu'il avait tant souhaitée.

De quelques humbles filles qui travaillaient dans l'ombre, la nombreuse et bienfaisante Congrégation de la Sagesse devait descendre.

Il fallait que le grain mourut et fut jeté en terre pour mûrir la promesse des moissons.

CHAPITRE II

MARIE-LOUISE DE JÉSUS

Pendant son premier séjour à Poitiers, en 1701, le Père de Montfort vit un jour s'approcher de son confessionnal une toute jeune fille à laquelle il demanda brusquement : « Ma fille, qui vous a adressée à moi ? »

— C'est ma sœur, lui répondit-elle.

— Non, ma fille, c'est la Sainte Vierge.

Le Bienheureux avait raison. La Vierge Marie venait de réunir, pour une œuvre commune, Louis-Marie Grignon et Marie-Louise Trichet.

Comme celui qui allait devenir son guide spirituel, la jeune fille sortait d'une famille de robe. Son père, Julien Trichet, exerçait la charge de procureur au siège présidial de Poitiers. Une chose frappe et retient l'attention quand on étudie la vie des saints ou de ceux qui marchent sur leurs traces. Il sont presque toujours de bonne et honorable famille. On dirait que leur sainteté n'est pas

seulement une prédestination, mais qu'elle est aussi l'aboutissement des vertus d'une race, qu'elle a été préparée par de mystérieux et multiples courants héréditaires, qui sont venus converger dans leur âme.

Celle qui devait devenir la mère des Filles de la Sagesse avait pris naissance dans l'une de ces familles profondément chrétiennes, et de surplus en vue aux yeux du monde. Les Trichet habitaient à Poitiers, rue du Gervis-Vert, une maison cossue, paisible et confortable. Ils étaient ce qu'on peut appeler de grands bourgeois, dont les portraits sur toiles ont été conservés.

Est-ce parce que nous sommes à l'époque de Molière ? Mais le procureur, avec sa figure pleine, son œil fin, sa bouche amène, nous fait involontairement penser à Chrysale. Ce n'est là qu'un aspect extérieur. D'après ce que les biographes nous ont révélé de lui, il semble bien qu'il ait possédé dans son âme et son cœur tout autre chose que le gros bon sens pratique du pauvre héros des « Femmes Savantes ». A l'égard de la vocation de sa fille, il se montrera d'une compréhension surnaturelle, d'une intuition du divin et des voies de la Providence, qui révèlent une nature délicate et paraissent véritablement éclairées des lumières de l'Esprit-Saint.

Le visage de M^{me} Trichet, aux traits anguleux et rudes, est sans beauté. Elle nous

apparaîtra comme une maîtresse femme, pieuse sans doute, mais pleine de prudence humaine, autoritaire et véhémence. Les biographes paraissent lui reprocher d'avoir risqué, par son opposition, de contrarier la vocation de sa fille. Ce sont là des réflexions que l'on fait après coup et lorsqu'on regarde l'histoire une fois qu'elle est achevée. Mais s'imagine-t-on, en plein siècle de Louis XIV (comme d'ailleurs à n'importe quelle époque !) une jeune personne de 18 ans, qui laisse sa famille pour aller s'installer dans un hôpital, s'affubler d'un habit dont la rusticité attire l'attention, et se mettre sous la direction spirituelle d'un jeune prêtre de 30 ans, réputé dans la ville pour être un original de quelque envergure ! N'importe quelle mère de famille se sentira d'humeur à pardonner aisément à M^{me} Trichet ses appréhensions et ses protestations !

Marie-Louise était née la quatrième au foyer paternel. Ses deux sœurs aînées moururent toute jeunes. L'une d'elles, Jeanne, avait été guérie miraculeusement d'une paralysie, au sanctuaire visité souvent par le Père de Montfort, de N.-D.-des-Ardilliers, près de Saumur. Elisabeth, la seconde, était un ange de douceur et de piété. C'est elle qui, rentrant un jour enthousiasmée d'un sermon de M. Grignon, lui adressa sa jeune sœur.

L'un des fils, Alexis, devait se faire prêtre

et mourir, victime d'un héroïque dévouement, en soignant les pestiférés. De même qu'entre Louis Grignon et sa sœur Guyonne, une amitié toute spirituelle s'établit dès l'enfance entre Marie-Louise et ce frère à l'âme si généreuse : « Il faut, lui disait-il, il faut, ma petite sœur, que vous deveniez une Scholastique et moi un Benoît. »

Marie-Louise était une enfant silencieuse et douce, peu expansive et volontiers repliée sur elle-même. Sa mère ne lui trouvait pas l'intelligence ouverte : « Cette petite est stupide, nous n'en ferons jamais rien », disait-elle quelquefois avec dépit. Mais la tendresse paternelle du bon magistrat le rendait prophète : « Vous verrez, protestait-il, pour consoler sa femme, vous verrez que Dieu a ses desseins sur cette enfant. »

Une fois révolue la première enfance, quand la fillette eut sept ans, on la mit en classe au couvent voisin. L'un de ses premiers biographes écrit à ce sujet : « Elle n'était encore âgée que de six ou sept ans et elle porta la délicatesse de sa modestie jusqu'à prier son père de vouloir bien ne lui point donner un maître pour apprendre à lire et surtout à écrire. Elle aima mieux aller à l'école chez les Religieuses de Notre-Dame, instituées comme on le sait, pour l'instruction des jeunes filles. Ce trait surprendra, peut-être, dans une enfant de cet âge, mais, outre que la vertu

« est de tous les âges, il faut se souvenir que Dieu la destinait à être la mère d'une société de Vierges, sous la conduite d'un de ses serviteurs qui a porté, presque jusqu'au scrupule, la sévérité de sa morale sur la fréquentation d'un sexe différent. »

Il est difficile de se défendre d'un peu de gaieté et d'agacement, en constatant à quel point d'affectation et de ridicule, certains auteurs, évidemment bien intentionnés, entendent pousser la vertu des saints. Avec plus de simplicité et de réalisme, nous supposons qu'en bonne petite fille ignorante et candide qu'elle était, Marie-Louise s'ennuya sous la férule d'un maître particulier et qu'elle préféra, comme il était naturel, étudier et jouer en compagnie de fillettes de son âge.

Sage et pieuse, elle grandissait dans l'ambiance heureuse de la maison paternelle. Si l'intérieur des Grignon fut pauvre et agité, celui des Trichet paraît, au contraire, avoir été rempli d'aisance et de concorde. Marie-Louise gardera toute sa vie, dans son âme et dans son humeur, le bel équilibre des races pacifiques, des enfances sereines, des vies ordonnées. Fondatrice de la Congrégation des Filles de la Sagesse, elle portera sur elle et dans toutes ses attitudes, comme un reflet de cette sagesse tout aimable.

Petite fille, elle aime à parcourir avec sa mère, avec ses sœurs, avec une servante aus-

tère et pieuse, les rues de Poitiers. Peut-être est-elle sensible inconsciemment au charme médiéval de la vieille cité, dont les rues dévalent vers le Clain, à la splendeur des églises romanes, Sainte-Radegonde, Sainte-Marie-la-Grande et leurs nefs ombreuses ? Mais ce qui l'attire plus que l'art des sculpteurs dans ces églises, c'est la présence de l'Hostie, c'est la douceur du recueillement, le cœur à cœur avec l'Hôte mystérieux, auprès duquel elle vient épancher les élans naïfs de sa jeune ferveur. Elle ne s'ennuie pas, elle prie. Comme Louis Grignon, elle est captivée par Dieu dès les premiers éveils de son esprit. Suivant la coutume de l'époque, elle ne fait sa Première Communion qu'adolescente. Et, très vite, lui vient le désir de la vie parfaite, du don total.

Les Trichet, très bons chrétiens, ne s'opposèrent pas à l'entrée de leur fille en religion, mais le premier essai en fut malheureux. Dieu gardait Marie-Louise pour une autre œuvre. Entrée à seize ans chez les Filles de Notre-Dame, à Châtellerault, elle ne devait pas y demeurer longtemps. Les rudes travaux des sœurs converses, dont elle avait demandé, par humilité, à occuper le rang, la fatiguèrent bientôt de manière excessive. La maison était, en outre, trop favorable au jansénisme. Mère attentive et prudente dans tous les domaines, M^{me} Trichet prétextait une indisposition sérieuse de sa fille pour la reprendre.

Un peu déroutée, un peu déçue par l'insuccès de ces débuts, Marie-Louise en était là lorsqu'elle rencontra le Père de Montfort. En 1701, elle avait 17 ans et le confesseur en avait 28. Là où tant d'autres auraient pu se heurter à l'écueil d'une si grande jeunesse et s'égarer dans l'imperfection des amitiés humaines, ces deux êtres d'élite ne devaient trouver qu'occasion de s'élever, de se sanctifier l'un par l'autre, parce que l'esprit de Dieu était sur eux et que c'est la Vierge, comme le disait si justement Grignon de Monfort, qui les avait réunis.

Ignorante des voies de la Providence, M^{me} Trichet ne suivit pas d'un œil favorable les débuts de cette direction spirituelle : « Vous allez à confesse au prêtre de l'hôpital, dit-elle un jour à sa fille, dans une boutade de mauvaise humeur, vous deviendrez folle comme lui. »

Les vieux biographes, cette fois, n'ont pas tort, quand ils ajoutent qu'en effet, Marie-Louise, comme son père spirituel, devait être toute sa vie possédée de la sainte folie de la Croix.

Ses aspirations à la vie religieuse n'avaient pas été rebutées par un essai défavorable. Le désir d'une vie retirée du monde tourmentait toujours son cœur. Tout de suite, elle en fit la confiance à son directeur, mais, contrairement à ce qu'elle avait espéré, il ne l'encoura-

gea pas d'abord et la laissa pendant de longs mois dans l'attente. Plusieurs fois, la jeune fille s'en plaignit même au Père de Montfort, lui reprochant de s'occuper de la vocation de bien d'autres jeunes filles et de négliger la sienne. Enfin, certain jour qu'elle avait demandé avec une particulière insistance : « Où donc m'appelle la volonté de Dieu ? »

— Ma fille, lui répondit Montfort, allez demeurer à l'hôpital.

Le Père avait ses desseins en ordonnant ainsi. Dans cet hôpital de Poitiers, où régnait tant de désordre, il avait fondé, avec quelques femmes infirmes, dont la Supérieure était aveugle, une sorte de petite Congrégation, qu'il avait déjà nommée la Sagesse. Les Filles de la Sagesse, prémices de leurs sœurs d'aujourd'hui, suivaient une règle à peu près analogue à celle qui est encore en vigueur. Elles devaient se lever à 4 heures du matin, assister à la messe, faire oraison, réciter leur Rosaire au cours de la journée, garder le plus possible le silence, s'adonner à la prière et au travail. C'est dans leurs rangs que Marie-Louise fut admise comme bras droit, comme aide de la Supérieure aveugle. Après avoir demandé la permission de ses parents et l'approbation de l'évêque, elle avait sollicité son admission à l'hôpital tout d'abord en qualité de gouvernante, puis, devant un premier refus, elle avait voulu humblement se mettre au rang

des pauvres. Le conseil d'administration, en partie composé des chanoines de la Cathédrale, quelque peu dérouté par une demande et une insistance aussi insolites, avait trouvé le moyen terme d'adjoindre la fille du procureur Trichet à la Supérieure. Celle-ci approuva le dessein de M. de Montfort de faire entrer Marie-Louise dans sa récente petite Congrégation, et lui conseilla de la mettre à la tête de ses filles, mais le saint aumônier, très vivement, s'y opposa : « Non, non, Madame, il faut qu'avant de commander, elle apprenne à obéir. »

Obéissante, la jeune fille ne manqua pas de l'être. Elle se plia même avec le plus admirable renoncement aux austérités de sa vie nouvelle, au travail rude, au lever matinal, à la mauvaise nourriture. Trouvant insuffisantes les mortifications, cependant continuelles, qui résultaient d'un tel changement d'habitudes, son guide spirituel la conduisait encore dans les âpres voies d'une direction sans douceur, la traitant même souvent avec une dureté propre à déconcerter le sens commun de nos vertus médiocres. Il avait compris de quelle trempe était l'âme de Marie-Louise. Il ne manquait pas une occasion de la rabrouer et de l'humilier en public. Un jour qu'elle avait reçu plusieurs lettres de ses amies, il ne lui permit pas de les lire, mais les décacheta en sa présence et, après en avoir pris connaissance, les

jeta au feu. Dans une autre circonstance, la jeune fille n'avait pu réprimer un geste de dégoût à l'aspect d'une soupe entièrement gâtée, moisie et répugnante : « Eh bien, ma fille, lui dit Montfort, il faut vaincre la nature. Vous en mangerez une pleine assiette à votre dîner ».

Les sacrifices du cœur ne lui furent pas épargnés non plus. Pendant six mois, elle dut se priver de voir son cher Alexis, celui qui était son frère par l'âme autant que par la chair.

Dans ses fonctions d'infirmière, Marie-Louise avait conservé les habits simples, mais non dépourvus d'une certaine élégance, qu'elle avait emportés de la maison paternelle. Le Père de Montfort souhaitait que la modestie du port extérieur correspondît aux dispositions intérieures d'humilité. Après avoir entendu la jeune fille en confession, il lui annonça, certain jour, qu'ayant reçu dix écus d'aumône, il voulait employer cette somme à lui faire changer d'habit.

C'est le 2 février 1703, en la fête de la Purification, que Louis-Marie Grignon remit, après l'avoir béni, l'habit de la Sagesse à Marie-Louise Trichet, qui devait désormais s'appeler Marie-Louise de Jésus : « Ma fille, lui recommanda le Bienheureux, gardez cet habit, il vous gardera et vous défendra contre toutes sortes de tentations. »

A l'ancien hôpital de Poitiers, un moment désaffecté, on a longtemps pu voir, dans un état de délabrement lamentable, la modeste chambre où une grande famille religieuse devait prendre naissance. Un tableau en a immortalisé la scène et conservé le souvenir si pieusement cher au cœur de toutes les Filles de Marie-Louise Trichet.

A l'époque actuelle, personne ne songe à trouver insolite ou bizarre l'habit de la Sagesse. La plupart de ceux qui le rencontrent accueillent avec bienveillance et considèrent avec respect la lourde jupe grise la coiffe de linon blanc, la grande cape noire, si harmonieuse dans la retombée de ses plis. Consacré par le temps, entièrement différent des vêtements du monde, béni des pauvres et des malades, l'habit de la Sagesse nous apparaît d'autant plus religieux, qu'un Crucifix placé sur la poitrine de celles qui le portent, en rappelle sans cesse la signification.

A l'aurore du XVIII^e siècle, il devait simplement représenter le costume lourd, sans élégance et particulièrement austère et disgracieux d'une paysanne poitevine. La pauvre Marie-Louise, qui n'avait sans doute pas encore complètement dépouillé l'innocente coquetterie de ses dix-huit ans, dut livrer contre elle-même un fameux combat pour aller, comme le lui enjoignit son directeur, se promener ostensiblement dans sa nouvelle

vêtue, à travers les rues principales de Poitiers...

D'un siècle à l'autre, la province est potinière... Tout Poitiers ne manqua pas bientôt d'être informé du singulier accoutrement dont s'était affublée la fille du procureur, et la nouvelle en atteignit très vite l'hôtel de la rue du Gervis-Vert.

Consultés respectueusement par leur fille, les parents avaient consenti, *a priori*, au changement de costume, mais lorsqu'elle apprit de quoi il se composait et que toute la ville en faisait des gorges chaudes, M^{me} Trichet entra dans une belle colère et ne ménagea les reproches ni à Marie-Louise, ni à celui qui avait été la cause de ce qu'elle considérait comme une mascarade, propre à ridiculiser la famille tout entière. Quoique bonne chrétienne, M^{me} Trichet n'était pas indifférente à l'opinion du monde, aux fous rires apitoyés des bonnes amies qui fréquentaient son salon.

Ceux auxquels elle s'adressait avaient rompu pour toujours avec le monde... Du côté de Marie-Louise, elle ne rencontra que douceur obstinée, du côté du Père de Montfort, réponse énergique et formelle : « Votre fille n'est plus à vous, Madame, elle appartient à Dieu ». La mère ne se tint pas pour battue. Comme son mari, véritablement doué d'intuitions surnaturelles, se refusait à intervenir et la pria de laisser leur enfant marcher libre-

ment dans sa voie, elle s'en fut trouver l'Evêque, le suppliant d'user de son autorité pour que Marie-Louise reprit des vêtements qui la signaleraient moins à l'attention du public. Ici encore, les démarches furent vaines. Le prélat, lui non plus, ne voulut rien entendre. Aussi catégorique que Montfort, il fit comprendre à la mère désolée que sa fille n'était plus qu'à Dieu et aux pauvres, et M^{me} Trichet, repoussée de tous les côtés, dut s'avouer vaincue et déposer les armes.

**

Revêtue de l'habit de la Sagesse, Marie-Louise, pendant dix ans devait le porter seule. Pendant dix années, elle devait se livrer aux humbles et parfois rebutants labeurs de la tâche entreprise : soigner les infirmes, besogner dans l'ombre, attendre, hésiter, souffrir. Les circonstances allaient encore la séparer de son guide spirituel quand, après un premier départ le Père de Montfort, réclamé par les miséreux, revint à l'hôpital de Poitiers en 1704, Marie-Louise, pleine de bon sens, fut la première, devant les contradictions rencontrées, à lui conseiller de partir de nouveau. Mais elle se sentait le cœur lourd, à la pensée de voir s'éloigner, à peu près sans espoir de retour, l'homme prédestiné dans lequel elle avait mis tant de confiance. Relevant son cou-

rage, il lui fit cette prophétique recommandation : « Ma fille, ne quittez point cet hôpital avant dix ans. Quand l'établissement des Filles de la Sagesse ne se ferait qu'au bout de ce temps, Dieu serait satisfait, et ses desseins sur vous seraient accomplis. »

La jeune fille cependant devait connaître, pendant ces longues années de solitude morale, bien des désirs, bien des incertitudes, bien des angoisses. Ses aspirations à la vie religieuse ne se trouvaient, en effet, qu'à demi satisfaites. Elle ne pouvait s'empêcher de souhaiter vivre dans l'atmosphère d'un vrai couvent, au milieu de religieuses éprouvées, sous l'égide d'une règle solidement établie. Successivement, elle envisagea d'entrer à l'Institut des Filles de la Charité, récemment fondé par « Monsieur Vincent », puis au Carmel. Mais le Père de Montfort, consulté par correspondance, et l'évêque qui souhaitait la conserver à l'hôpital, s'y opposèrent. Patiente et résignée, Marie-Louise de Jésus se remit à attendre... Dieu allait d'ailleurs lui ménager un secours en lui envoyant une compagne. La seconde Fille de la Sagesse, Catherine Brunet, dans le monde, qui deviendra la Sœur de la Conception, était une jeune fille vive, énergique et joyeuse. Elle aimait le rire, les distractions, les chansons et les fleurs. Le Père de Montfort, en relations avec sa famille avait deviné que sous des dehors frivoles, cette

nature ardente possédait des trésors de générosité. Pour la détourner des chants profanes, il composait des cantiques sur les airs qu'elle aimait à fredonner. Il lui parlait des vanités du monde et l'inclinait sans rigueur vers la vie parfaite. En 1713, le Bienheureux, de passage à Poitiers, profita de son court séjour pour adjoindre Catherine à Marie-Louise. Après quelques mois d'épreuve, la nouvelle postulante devait revêtir, elle aussi, l'habit de la Sagesse, le porter avec piété, se montrer auprès de sa compagne (quelquefois hésitante et timide), toujours pleine d'entrain et de décision, et tourner vers le bien toutes ses ardeurs.

*

**

Les deux jeunes filles travaillaient l'une près de l'autre à l'hôpital de Poitiers, quand une décision subite de leur directeur les en vint retirer, pour les convier à une tâche nouvelle.

En très bons termes avec l'évêque de La Rochelle, le missionnaire lui avait parlé de ses filles de Poitiers, de leur piété, de leur courage. Monseigneur de Champflour en était vite venu à souhaiter les posséder dans son diocèse, pour leur confier l'instruction des enfants pauvres.

Grignon de Montfort était l'homme des

décisions rapides. Il écrivit aux deux jeunes filles :

« Mes très chères filles en Jésus-Christ,

« Monseigneur de La Rochelle, à qui j'ai
« plusieurs fois parlé de vous et de nos des-
« seins, trouvé à propos que vous veniez ici
« commencer l'ouvrage tant désiré. Vous fai-
« tes, il est vrai, de grands biens dans votre
« pays ; mais vous en ferez de bien plus
« grands encore dans un pays étranger : et
« nous remarquons que depuis Abraham jus-
« qu'à Jésus-Christ et depuis Jésus-Christ jus-
« qu'à nous, Dieu a retiré de leur pays ses
« plus grands serviteurs ; parce que, comme
« dit Notre-Seigneur même, personne n'est
« prophète en son pays. Je sais que vous aurez
« des difficultés à vaincre ; mais il faut qu'une
« entreprise aussi glorieuse à Dieu et aussi
« salutaire au prochain soit parsemée d'épi-
« nes et de croix... »

Les épines et les croix, Marie-Louise de Jésus était décidée à les accepter de grand cœur. Depuis des années, elle avait pris l'habitude de considérer la volonté et les décisions de son directeur comme des ordres du Ciel. Elle avait vraiment remis son âme entre les mains de celui dans lequel son intelligence des choses de Dieu lui faisait pressentir un saint.

Mais le départ de Poitiers, comme ce saint

lui-même l'annonçait, ne devait pas s'opérer sans de multiples difficultés. Les jeunes filles, en effet, n'avaient rencontré autour d'elles que de la vénération et de la sympathie. Placée par les administrateurs à la tête de l'hôpital, Marie-Louise le dirigeait avec tant de sagesse, d'ordre et d'économie, que le projet de départ fut accueilli de tous les côtés par les plus véhémentes protestations.

L'évêque, Monseigneur de le Poype, plein d'estime pour le Père de Montfort, ne voulut pas s'opposer à ses décisions, mais il ne donna son consentement qu'avec mille regrets. L'aumônier de l'hôpital, alors en fonctions, plus catégorique, fit valoir à Marie-Louise qu'elle abandonnait pour l'incertain et l'inconnu une œuvre en pleine prospérité, éminemment utile, éprouvée déjà par le temps, que cet abandon pourrait devenir la cause de beaucoup de désordres et de péchés. L'argument était de poids et bien propre à troubler l'âme délicate de Marie-Louise de Jésus.

D'un autre côté, les administrateurs, sollicités de vérifier les comptes, se dérobaient les uns après les autres et pratiquaient une sorte de défense passive, propre à faire traîner les choses en longueur et à gagner du temps.

Enfin, dernier obstacle, qui n'était pas le moindre : l'opposition des familles. M^{me} Trichet, que nous allons retrouver là, s'était à peu près résignée à laisser sa fille, revêtue

d'habits austères, se dévouer au service des pauvres. Elle avait l'avantage de la voir souvent et de la conserver tout près d'elle. Quand elle apprit les nouveaux projets, elle s'insurgea d'abord avec toute sa vivacité coutumière : « Vous pouvez me quitter, s'écria-t-elle, et partir malgré moi, mais pour ce qui est de mon consentement, ne comptez pas l'obtenir, tant que je serai sur terre. »

Le procureur, lui, toujours docile au souffle de l'Esprit, prenait le parti de sa fille et consentait à son départ, à condition, toutefois, que l'évêque « Monsieur de La Rochelle », comme on disait alors, voulut bien prendre, d'une façon formelle, les Filles de la Sagesse sous sa protection.

D'un autre côté, le Père de Montfort se faisait pressant et leur écrivait : « Partez au plus tôt. Le moment où les Filles de la Sagesse doivent former un établissement est enfin arrivé. Je voudrais vous voir rendue à La Rochelle où je suis présentement. Mais si vous tardez davantage, vous ne m'y trouverez pas, étant pressé de partir pour une mission. »

Marie-Louise avait redoublé ses prières et ses pénitences. Elle avait prié le Ciel de l'éclairer et d'éclairer sa mère. M^{me} Trichet, dont la foi n'était pas sans ferveur et le cœur sans générosité, finit par se laisser convaincre.

Le matin du départ, cependant, ses meil-

leurs résolutions faiblirent, et la scène d'adieux fut déchirante. Marie-Louise, tout en larmes, ne parvenait pas à s'arracher aux bras de sa mère pour monter dans le coche. Il fallut que Catherine Brunet, énergique et décidée, brusquât les effusions : « Venez, dit-elle à Marie-Louise, il est temps de partir. Et vous, Madame, n'arrêtez pas davantage votre fille. »

*
**

Si le Bienheureux souhaitait aux âmes qui lui étaient chères beaucoup de croix et de contradictions, Catherine et Marie-Louise ne devaient pas, dès leur première fondation, manquer d'en être gratifiées. Comme toutes les œuvres durables et fécondes, marquées du sceau de Dieu, la maison de la Sagesse devait s'édifier au milieu des adversités, des épreuves, des difficultés, la nouvelle famille religieuse devait s'enfanter dans la pauvreté et dans la peine.

Tout d'abord, le saint homme, extrêmement détaché des contingences terrestres, avait laissé à la Providence à peu près tout le soin de pourvoir à l'établissement de ses filles. Occupé d'une mission dans les alentours, il avait simplement remis aux soins d'une jeune personne nommée Marie-Reine, la charge de les accueillir à la descente du coche. Aucune maison

n'était préparée pour les recevoir Une dame Geoffroy, amie de Marie-Reine, consentit, pour quelque temps, à héberger les pauvres filles. Elle le fit d'ailleurs d'assez mauvaise grâce et sans leur dissimuler le dérangement qu'elles lui causaient.

Enfin, sous l'égide et la protection de l'évêque, les nouvelles arrivantes s'installèrent dans une maison louée pour elles, et commencèrent à organiser l'œuvre pour laquelle on les attendait : l'instruction des enfants pauvres. Au milieu de ses prédications, leur père spirituel ne les oubliait pas et leur adressait une longue missive, pleine de minutieuses recommandations.

« Vive Jésus ! Vive sa Croix !

« 1° Mes chères filles, je crois qu'en la place
« du pauvre pécheur qui vous écrit, vous pouvez prendre pour votre directeur et confesseur Monsieur le Doyen des Chanoines, pourvu que vous ne fassiez rien et qu'il ne vous fasse rien faire contre vos règles et celles que je vous donnerai.

« 2° Suivez, dès à présent, les petites règles que je vous ai envoyées et communiez tous les jours, parce que, toutes les deux, vous en avez grand besoin, pourvu que vous ne tombez dans aucun péché véniel de propos délibéré.

« 3° On m'a dit que vous couriez voir la

« ville ; je n'ai pu croire cette vaine curiosité
« dans les Filles de la Sagesse, qui doivent être à tout le monde un exemple de modestie, de recueillement et d'humilité.

« 4° Nommez-vous la Communauté de la Sagesse pour l'instruction des enfants et pour le soin des pauvres.

« 5° Je voudrais bien aller vous voir ; mais je doute si je pourrai aller à La Rochelle aussitôt après la mission parce que j'en ai une autre pour laquelle Monseigneur me presse.

« 6° Faites, en union avec la petite Geoffroy, si elle le veut, toutes vos règles de la journée pour le lever, le coucher, l'oraison et la récitation du saint Rosaire.

« 7° Apprenez à bien écrire et ce qui peut vous manquer ; achetez pour cela quelques livres d'écriture moulée.

« 8° Envoyez-moi de vos nouvelles par le frère Jean, si vous ne pouvez venir ici.

« 9° Dieu tout bon veut que Marie Trichet soit la Mère Supérieure pendant trois ans au moins, mais qu'elle soit tout à fait ferme et charitable.

« 10° Il ne faut pas que Marie-Reine aille dans la maison tout d'abord avec ses filles qui ne sont point stylées au silence qu'il faut garder.

« 11° Dans le commencement, vous ne pouvez être trop fermes à garder le silence et à le faire garder à la Communauté et à l'école ; car si vous laissez causer sans permission, tout est perdu.

« Dieu seul ! »

La mission terminée, le Bienheureux revint à La Rochelle et convoqua ses filles, tout heureuses de le revoir, dans une maison de campagne appartenant aux Pères Jésuites : le Petit-Plessis.

Après avoir, à leur intention, célébré sa messe, le Père de Montfort les rejoignit dans la cour où elles l'attendaient et, sans contrainte, il laissa déborder sa joie de les voir revêtues de l'habit de la Sagesse et tout adonnées à leur nouvelle tâche

« Mes chères filles, quand je vous ai vues, je ne savais si je devais chanter le *Te Deum* ou le *Magnificat*. Que je suis ravi de vous voir revêtues du saint habit de la Sagesse ! C'est vous, ma fille, ajouta-t-il en s'adressant à Marie-Louise, que Dieu a choisie pour être à la tête de cette petite communauté qui ne fait encore que de naître. Il faut avoir beaucoup de fermeté, mais la douceur doit l'emporter encore sur le reste. Voyez cette poule qui a sous ses ailes ses petits poussins ; avec quelle attention elle en prend soin, avec quelle bonté elle les affectionne. Eh ! bien, c'est ainsi que

vous devez faire avec toutes les filles dont vous allez être la mère.

« Vous souvenez-vous, qu'étant à Poitiers, lorsque je quittai l'hôpital, vous laissant entre les mains de la divine Providence seule, sans secours, sans appui, vous me témoignâtes votre peine, je vous dis à cette occasion que quand il n'y aurait des Filles de la Sagesse que dans dix ans, la volonté de Dieu serait accomplie et ses desseins effectués. Eh ! bien, comptez, il y a exactement dix années que j'avancai cette parole. »

Pendant la dernière année qui lui restait à vivre, le Père de Montfort s'intéressa d'une façon toute particulière aux écoles de La Rochelle. Il tenait comme point essentiel à la gratuité de l'enseignement et se servit même d'un subterfuge pour voir s'il était exactement obéi. Une élève se présenta certain jour, offrant avec insistance de payer aux sœurs la redevance perçue dans les autres écoles. Mais, héroïquement, malgré leur pauvreté, les saintes filles s'y refusèrent. Elles en furent récompensées par une chaleureuse approbation de leur père spirituel : « Dieu soit béni, mes chères filles, de votre fidélité. C'est moi qui vous ai envoyé cette nouvelle écolière, pour voir si vous ne preniez pas d'argent. Oh ! que ma joie est grande de voir que vous êtes fidèles à garder les petits règlements que je vous ai prescrits. Il faut vous avouer que je n'ai pu ce

matin la retenir lorsqu'en entrant en ville, j'ai entendu des petites filles dire à leurs compagnes : « Nous allons à l'école des Filles de la Sagesse. »

Dans l'ermitage de Saint-Eloi, où souvent il se retirait entre ses prédications, le saint fondateur s'occupa de donner une règle, enfin précise et définitive, à celles qu'il allait bientôt quitter pour toujours. Il ne le fit pas sans consulter Marie-Louise de Jésus, au jugement de laquelle il faisait grande confiance. Elle approuva tout, mais lui représenta qu'il était préférable que la Supérieure Générale ne fut pas nommée à vie, comme il en avait l'intention, mais pour trois ans seulement. Des Pères Jésuites furent aussi appelés à donner leur avis. L'un d'eux, recteur au collège de La Rochelle, s'écria, plein d'admiration : « Qui-conque gardera cette règle sera un ange ». Et Montfort put la remettre à la jeune Supérieure en lui disant : « Recevez cette règle, ma fille, observez-la et faites-la observer à celles qui vivront sous votre conduite. »

Quelques novices étaient venues apporter de l'aide aux deux premières religieuses. L'une d'elles, extravagante et prétentieuse, qui désirait tout régenter, ne fut pas sans causer bien de l'embarras à la petite communauté, mais d'autres, plus ferventes, la remplacèrent, et les écoles, au milieu des contradictions, des difficultés, de la grande pauvreté des sœurs,

se développèrent de telle sorte, qu'elles comptaient quatre cents élèves au bout de trois ans.

Le bon ordre établi dans la maison, la discipline, le silence gardé par les enfants, leur réserve et leur piété causaient l'étonnement et l'émerveillement de tous les visiteurs.

Les petites filles, suivant la méthode montfortaine, étaient rangées, dans chaque classe, sur neuf bancs en amphithéâtre, qui portaient le nom des neuf chœurs des anges. Toutes les élèves du même banc lisaient le même livre, étudiaient la même leçon. Cependant, le fondateur ne devait pas suivre longtemps les progrès de son œuvre naissante...

La nouvelle de sa mort, à la fin d'avril 1716, fut une croix douloureuse pour toutes ses filles. Elle le fut spécialement pour Marie-Louise de Jésus... Depuis 15 ans, il s'était formé entre eux une de ces amitiés rares et saintes, comme le monde en connaît si peu ! Les voyages et les prédications du Père de Montfort l'avaient éloigné souvent et longtemps de sa fille spirituelle, mais leurs âmes étaient demeurées profondément, pieusement unies dans la prière, dans l'amour de Dieu, dans l'ambition d'une perfection toujours plus haute. Les lettres de Montfort n'avaient pas manqué de venir quelquefois reconforter, encourager à l'hôpital de Poitiers, celle qui travaillait dans l'isolement et l'incertitude de sa voie.

Hélas ! après la mort du saint, ces lettres devinrent-elles trop chères à celle qui les avait reçues ? Dans la délicatesse de son cœur et l'ascétisme de sa vertu, s'en fit-elle intérieurement le reproche ?... Un confesseur, que nous qualifierions volontiers de brutal et de maladroit, lui donna l'ordre de les brûler, privant ainsi la postérité religieuse du Bienheureux, d'un véritable testament spirituel. A peine quelques-unes de ces lettres, sans doute copiées, échappèrent-elles au massacre et sont-elles demeurées jusqu'à nous.

En dépit de l'autodafé, Marie-Louise conserva toute sa vie le souvenir de celui qui l'avait orientée dans les voies de Dieu. Elle continua à l'invoquer, à lui demander de veiller sur ses filles et de protéger son œuvre. Depuis longtemps, elle avait compris que cet homme si persécuté, si rebuté de tous, était une âme exceptionnelle et qu'il méritait d'être révérendé comme un saint. L'une des premières novices avouait un jour qu'elle avait aperçu le Père tellement absorbé dans son oraison, qu'il paraissait en extase et qu'elle avait eu la tentation de couper une mèche de ses cheveux : « Mais, ma petite fille, lui répondit simplement la Supérieure, il fallait le faire. »

*
**

Privée de l'appui du Père de Montfort, Marie-Louise de Jésus devait connaître après

sa mort bien des vicissitudes et des angoisses — notamment pour installer la Congrégation dans la réalisation de son double but : l'instruction des enfants et le soin des malades. Cette difficulté devait surtout tenir au fait que les Filles de la Sagesse n'étaient encore que cinq en 1719, qu'elles n'avaient pas de maison-mère et qu'il était difficile de mener à bien deux tâches à la fois, en se partageant.

Dès avant la mort du Père de Montfort, la Sœur de la Conception, l'énergique et pétulante Catherine Brunet, avait été appelée, à titre de Supérieure, à l'hôpital Saint-Louis, de La Rochelle. Mais cet essai n'avait pas été heureux, le caractère de la jeune fille, un peu trop entier ayant compromis le succès. Elle avait été obligée, au bout de quelques mois, de se retirer.

Les écoles absorbaient toute la sollicitude de Marie-Louise de Jésus et de ses sœurs, lorsqu'un jour d'hiver, la jeune Supérieure vit apparaître à la sortie de la classe, avec un étonnement mêlé de joie et d'inquiétude, sa propre mère.

M^{me} Trichet, malgré le froid et le mauvais temps, avait entrepris le voyage assez long, par les moyens de transport de l'époque, de Poitiers à La Rochelle. Elle venait en ambassade de la part des administrateurs de l'hôpital et de l'évêque de Poitiers lui-même, prier la Supérieure des Filles de la Sagesse

de reprendre le gouvernement de cet hôpital général dont personne, depuis quatre ans, n'avait été capable d'assurer l'ordre et la direction.

Marie-Louise commença par refuser, par protester, par se dire que c'était là une embûche habilement dressée de l'Esprit du Mal, un moyen dissimulé sous une forme spécieuse, de ruiner son œuvre. Et l'on admire, en effet, qu'à travers tant de bouleversements, cette œuvre ait pu se maintenir et prospérer !

L'évêque de La Rochelle, consulté, commença, lui aussi, par dire un non énergique, et par s'opposer au départ de ses excellentes institutrices.

Mais M^{me} Trichet, que l'amour maternel rendait éloquente, était pleine d'habileté et de conviction. Elle représenta l'immense bien qu'il y aurait à faire auprès des pauvres et des malades, les désirs très vifs de Monseigneur de la Poype de voir Marie-Louise revenir faire de l'apostolat dans sa ville natale, l'offre des administrateurs, dont le grand nombre était composé d'ecclésiastiques, de prendre la petite Congrégation sous leur égide. Elle sut agir avec tant de finesse et de diplomatie, que tout le monde finit par se ranger à son avis. Deux des religieuses, la Sœur de la Conception et la Sœur Saint-Joseph, originaires de Poitiers, ne demandèrent pas mieux que de suivre Marie-Louise de

Jésus. Les deux autres, dont la famille habitait La Rochelle, et qui n'étaient encore liées par aucun vœu, plutôt que de s'engager dans l'inconnu, préférèrent rentrer chez elles.

Mais, pas plus qu'à Montfort, l'hôpital de Poitiers ne devait offrir de lieu de repos à ses filles. Marie-Louise y était à peine installée, qu'un des premiers disciples du Bienheureux, M. Vatel, de passage dans la ville, vint lui reprocher d'un ton sévère et sans aménité, son départ de La Rochelle et lui représenter, qu'en raison de ce départ, beaucoup d'âmes de jeunes filles, laissées à l'abandon, s'égareraient et se perdraient peut-être pour toujours.

Vivement émue, ébranlée par cette algarde, la jeune Supérieure l'était encore pour un autre sujet. Les administrateurs mettaient à leur assistance et à leur protection la condition qu'ils choisiraient eux-mêmes la Supérieure, et que chaque novice devrait abandonner à l'hôpital la moitié de sa dot. C'était lier l'avenir de la Congrégation à une œuvre particulière et à une maison, c'était priver les sœurs de toute autonomie, de toute indépendance. Marie-Louise n'était pas sans en mesurer les inconvénients et, pressée de tous les côtés, ne sachant comment faire, ni à qui demander conseil, l'inquiétude de son âme augmentait, quand la Providence vint à son secours par l'intermédiaire d'un homme simple et pieux, Jacques Goudeau, auquel le Père

de Montfort avait donné la mission de confiance d'entretenir, à Montbernage, l'oratoire de Notre-Dame-des-Cœurs.

Jacques Goudeau lui apprit qu'une veuve, Madame de Bouillé, miraculeusement guérie par l'intermédiaire du Père de Montfort, avait élu demeure à Saint-Laurent-sur-Sèvre, auprès du tombeau du saint missionnaire, qu'elle cherchait des documents pour la rédaction de sa vie, et ne demanderait qu'à voir les Filles de la Sagesse s'installer, à ses frais, dans le village. Une prescience mystérieuse avertit Marie-Louise de Jésus qu'il ne fallait pas hésiter et que c'était le Père lui-même qui l'appelait à Saint-Laurent.

Mais le difficile était de quitter Poitiers, où tout le monde se ligua encore contre ce départ. Partout où elles passent, les Filles de la Sagesse se rendent de telle sorte indispensables, qu'on se résigne difficilement à les voir s'éloigner. L'évêque surtout, Monseigneur de la Poype, leur fit la plus vive opposition. Mais Dieu a ses desseins auxquels s'oppose en vain toute l'industrie des hommes.

Madame de Bouillé et le prélat avaient un ami commun, fort saint homme, le marquis de Magnagne. C'est lui qui se chargea d'écrire à l'évêque et qui parvint à déterminer son consentement.

Peu à peu, les autres opposants, M^{me} Trichet en tête, son fils, le frère aîné de Marie-

Louise, l'intendant et les administrateurs de l'hôpital, finirent par céder et les Filles de la Sagesse firent de nouveau leur modeste bagage pour un autre changement de résidence.

La Providence et le Père de Montfort les attendaient à Saint-Laurent-sur-Sèvre. Ils les attendaient, comme toujours, dans la souffrance et dans la pauvreté, dans la voie royale de la Croix.

Madame de Bouillé avait loué, pour installer Marie-Louise et ses compagnes, une ancienne maison de tisserands, pauvre, lépreuse, lézardée, à la toiture croulante, aux fenêtres mal jointes. Malgré son grand esprit de renoncement, la jeune fondatrice en fut, le premier soir, quelque peu déconcertée. Elle s'occupa de tout nettoyer et mettre en ordre avant l'arrivée de ses filles. Mais la pauvreté matérielle ne devait pas être l'épreuve la plus dure à l'établissement des Filles de la Sagesse. D'autres difficultés, d'une espèce plus cruelle, plus insidieuse les attendaient. Comme leur père spirituel, elles aussi devaient subir pendant ces premiers temps la contradiction des gens de bien.

Elle leur vint tout d'abord, et pendant longtemps, de leur nouveau curé, le doyen de Saint-Laurent-sur-Sèvre. Celui-ci, très digne prêtre, au caractère un peu cassant, vivait avec sa sœur. Or, on ne sait pour quelle raison : antipathie, jalousie, bavardages, crainte

de voir diminuer dans le pays une influence jusqu'alors prépondérante, la bonne dame prit très vite en aversion les nouvelles arrivantes et ne cessa plus d'aigrir l'humeur de son frère contre elles.

On s'imagine aisément de combien de vexations, de suspicions, d'avanies mesquines cette animosité devint la cause ! Du haut du ciel, le Bienheureux Montfort, qui avait si souvent souhaité la croix à ses filles, dut s'avouer satisfait !

D'autres ennuis, non moins graves, se présentèrent encore du côté de M^{me} de Bouillé. La bienfaitrice, que l'on aurait pu nommer M^{me} de Brouillon, pleine d'un zèle intempestif, aurait voulu entreprendre toutes les bonnes œuvres à la fois, modifier la règle si sagement méditée dans la solitude de Saint-Eloi, enfin et surtout, commander, gouverner, s'ériger en Supérieure, qui se chargerait d'éprouver et de morigéner les novices.

Au milieu de tant de traverses, Marie-Louise conservait son calme et sa confiance en Dieu. Elle élevait son cœur vers la Vierge pour l'appeler au secours, elle agissait avec autant de tact et de diplomatie que de fermeté. Elle qui, lors de ses précédents établissements, avait hésité si souvent, se demandant où le Seigneur voulait placer le berceau de son œuvre, ne pensa jamais à quitter Saint-Laurent-sur-Sèvre. Elle sentit, elle comprit

que c'était là, auprès du tombeau de son Bienheureux Père, que Dieu avait marqué sa place.

Au reste, si la Providence ne ménageait pas les croix aux Filles de la Sagesse, elle leur réservait aussi des protecteurs et des appuis. Le plus puissant et le meilleur se révéla dans la personne de l'évêque. « Monsieur de La Rochelle », qui comptait alors la paroisse de Saint-Laurent dans son diocèse, se montra toujours aussi favorable qu'il était possible à l'établissement de la Sagesse.

A la demande de Marie-Louise de Jésus, il nomma d'abord le Père Mulot, successeur de Montfort, comme Supérieur ecclésiastique des religieuses. Puis, lors de sa tournée pastorale de 1723, il vint en personne leur rendre visite et célébrer la messe dans leur chapelle.

Car la vie conventuelle, peu à peu, s'organisait. Aux quatre premières religieuses étaient venues s'adjoindre d'autres jeunes filles, novices ferventes et pleines de zèle, dont l'une, la Sœur Séraphique, était une demoiselle Trichet, la propre sœur de Marie-Louise.

Le 16 décembre 1722, avait lieu, dans l'église paroissiale, la première profession solennelle des Filles de la Sagesse. Comme cette cérémonie avait encore donné lieu à quelques difficultés avec le curé, toujours prévenu contre elles, les Sœurs avaient obtenu de l'évêque de posséder leur oratoire particulier.

Les quelques Pères qui commençaient à for-

mer la Compagnie de Marie, étaient venus, eux aussi, fixer leur domicile à Saint-Laurent-sur-Sèvre, dans une maison acquise par leur pieux ami, le marquis de Magnane. La double famille spirituelle de Montfort, prête à se soutenir et à s'entr'aider, était ainsi groupée autour de son tombeau.

Enfin, Marie-Louise de Jésus avait réussi à libérer sa Congrégation de l'emprise de M^{me} de Bouillé. Celle-ci s'était rendue sans trop de difficultés, aux justes raisons qu'on lui alléguait pour motiver son départ, mais quelque peu vexée cependant et blessée dans son amour-propre, elle avait répondu : « Je vois bien que l'on veut me chasser de la maison. Puisque vous trouvez que mon départ doit procurer le bien de l'établissement, j'y consens. Mais le compte que j'ai à rendre n'est pas fort embarrassant, ni la somme d'argent que je laisse bien considérable. Voilà six francs, c'est tout ce que je puis faire. »

Marie-Louise prit en souriant les six francs et, sans se départir de sa sérénité, elle alla les déposer aux pieds d'une statue de l'Enfant Jésus, comme pour une muette supplique. Déjà elle avait écrit à son frère, inquiet du dénuement de la maison : « Je ne suis point « fâchée d'avoir entrepris ce que j'ai fait. Je « compte sur Dieu pour me soutenir, puisque « je ne cherche en tout qu'à faire sa volonté. « Ne vous inquiétez pas de mon état, j'en suis

« fort contente. Vous savez bien qu'on ne « trouve le chemin du Ciel que dans la souffrance. »

Tant de foi et d'abandon ne devaient pas demeurer sans récompense. Les dons de quelques amis, les dots de quelques novices, vinrent à point soutenir l'œuvre de la Sagesse. Et les sympathies commencèrent aussi à se faire jour, de plus en plus nombreuses. Les préventions de quelques-uns se calmèrent peu à peu : « Si cette œuvre vient des hommes, affirmait un sage curé du voisinage, elle tombera d'elle-même ; si elle vient de Dieu, nul ne pourra la renverser. »

L'œuvre venait si manifestement de Dieu qu'elle ne tarda pas à se développer et à prendre un essor qui ne s'arrêtera plus. Maintenant qu'elles ont une règle bien établie, une maison-mère, un noviciat où l'on s'occupe de former de nouvelles recrues, les Filles de la Sagesse vont porter leur activité de tous les côtés.

C'est Rennes, la ville de jeunesse du Père de Montfort, qui bénéficiera de la première fondation. Le marquis de Magnane y avait installé, pour les enfants pauvres, une école gratuite, qui marchait assez mal, sous la direction de jeunes institutrices inexpérimentées. Il demanda aux religieuses d'en prendre la conduite. Elles acceptèrent de grand cœur, mais là encore elles devaient rencontrer la

pauvreté, les installations de fortune et les contradictions.

Une bienfaitrice de l'école, M^{me} de Montigny, entendait maintenir, en dépit de son fâcheux caractère, une maîtresse laïque à côté des Sœurs.

La Supérieure, la Sœur Saint-Joseph, femme de décision et de volonté, fit comprendre à la jeune fille qu'elle troublait le bon ordre de la maison et qu'il valait mieux qu'elle s'en allât. Et comme M^{me} de Montigny, furieuse du départ de sa protégée, menaçait de reprendre le mobilier acheté par elle : « Allez dire à Madame, répondit fièrement la Supérieure, alors souffrante et alitée, qu'elle est maîtresse de faire enlever tout ce qui se trouve dans la maison, elle peut même faire prendre le lit où me voici, car je serai bien aise de mourir sur la paille. »

Cette décision, cette fermeté, cette sérénité dans le renoncement en imposaient à tous ceux qui voyaient à l'œuvre les Filles de la Sagesse. Leur dénuement, leur esprit de pauvreté devenaient leur richesse et leur force.

Après Rennes, La Rochelle devait les accueillir au bout de six ans d'absence. La cause de ce retour fut motivée par la persévérance des deux religieuses, qui n'avaient pas suivi Marie-Louise à Poitiers et n'avaient cependant pas repris tout à fait la vie séculière. Elles avaient continué à faire l'école

puis, dirigées par un chanoine de la ville, M. Bourguine, elles étaient sur le point de s'installer comme gouvernantes à l'hôpital St-Louis. Marie-Louise de Jésus apprit que les « Bourguinettes », comme on les appelait familièrement, du nom de leur protecteur, auxquelles des postulantes étaient venues se joindre, suivaient les règles de la Sagesse, vivaient suivant son esprit et formaient, en quelque façon, un corps sans tête. Elle entreprit aussitôt le voyage dans l'espoir de se rattacher les dissidentes, qui ne demandèrent pas mieux que de la reconnaître pour leur directrice et leur Mère.

L'installation à l'hôpital Saint-Louis fut l'occasion de réformes indispensables.

Sous l'inspiration de Saint Vincent de Paul, le roi Louis XIV avait décrété et encouragé la création d'hôpitaux, de maisons charitables destinées à recueillir les pauvres, les vieillards, les mendiants, les infirmes et les incurables.

Excellents dans le principe, il semble bien, d'après ce que nous savons déjà de l'hôpital général de Poitiers, et des récits du temps, que ces hôpitaux du xviii^e siècle présentassent l'état le plus lamentable du désordre, de la malpropreté, de la mauvaise tenue. Les malades et les pauvres (clientèle assez misérable sous tous les rapports), y sont négligés, rudoyés, souvent mal nourris. Les infirmières

laïques paraissent le plus souvent incapables d'établir une discipline et de créer une organisation. Ce qui fait la force des filles de Vincent de Paul et de Grignon de Montfort, c'est qu'à la générosité de leur dévouement, au prestige de leur désintéressement et de leur habit, elles joignent la fidélité à une règle qui les a elles-mêmes disciplinées, libérées du caprice et de la fantaisie. Elles ont subi la formation d'un noviciat. Elles prennent les directives d'une Supérieure, se consultent entre elles et profitent de leur mutuelle expérience. Leur esprit de pauvreté devient un esprit d'économie au service des autres. Elles font régner l'ordre et la propreté, elles établissent une hygiène que les coutumes du temps rendaient toujours rudimentaire. Disons que les ordres charitables constituent en quelque sorte les écoles d'infirmières de l'époque. Aussi en imposent-ils partout, autant par le savoir-faire que par la courageuse bonté de celles qui les représentent.

Marie-Louise de Jésus qui, pendant des années, s'était exercée au service des pauvres, était spécialement désignée pour instruire et pour diriger ses filles. Sous son impulsion, l'hôpital Saint-Louis se transforma, au spirituel comme au matériel.

La chapelle fut réparée et ornée, afin de la rendre plus attrayante aux miséreux, si peu

enclins à la dévotion, qu'il fallait souvent les mener aux offices à coups de bâton !... Le Père Mulot vint leur prêcher une retraite qui fut la cause d'un véritable renouveau.

Après La Rochelle, l'île de Ré, puis la ville de Niort accueillirent avec joie les Filles de la Sagesse. A Niort, la malpropreté était si grande, le travail si dur, les contagions si fréquentes, que plusieurs des pauvres filles devaient mourir à la peine. Il en fut de même, lors de la fondation de Montbernage, à Poitiers, où la Sœur Marguerite contracta un rhumatisme goutteux ; humide et malsaine, adossée au rocher, la maison qu'elle habitait en fut la cause.

Poitiers, la ville natale de Marie-Louise, devait encore voir ses filles prendre, en 1739, la direction de la maison des Pénitentes, puis, en 1748, rentrer, suivant une prophétie du Bienheureux Montfort, à l'hôpital général. En 1758, elles fondèrent un hospice d'incurables.

A l'île d'Oléron, elles avaient été chargées de s'occuper d'un hôpital de soldats. Inutile de dire que les manières et le langage des soldats n'étaient pas en accord avec ceux de leurs infirmières ! Mais les braves filles avaient l'âme trop simple et trop haute pour s'en effaroucher. Elles eurent la joie de ramener à Dieu bien des esprits plus indifférents que mauvais, et même de faire entrer dans le catholicisme plusieurs Suisses protestants.

En 1751, sous les auspices du comte et de la comtesse de la Garaye, un saint ménage qui gardait pieusement le souvenir du Père de Montfort, un dispensaire avait encore été fondé à Dinan.

A la mort de Marie-Louise de Jésus, quarante ans après celle du Fondateur, la robe grise des Filles de la Sagesse s'était répandue dans toutes les provinces de l'Ouest de la France. En Poitou, en Anjou, en Normandie et en Bretagne, les malades, les pauvres et les petits enfants devaient bénéficier de leur zèle et de leurs soins.

Infatigable, Marie-Louise de Jésus se dépensait, sans mesurer sa peine, à la diffusion de son œuvre. Toutes proportions gardées, entre nos paisibles campagnes vendéennes et poitevines, aux collines doucement inclinées, et les terrains montagneux, sauvages, accidentés de la vieille Castille, entre l'équilibre serein de nos paysans français et l'âme plus ardente des Espagnols, c'est à Sainte Thérèse que, dans la seconde partie de sa vie, l'héritière spirituelle du Père de Montfort nous fait penser. Comme la grande réformatrice du Carmel, elle multiplie les voyages et les fondations.

Les Filles de la Sagesse rendent partout trop de services pour ne pas être généralement bien accueillies. Leur réputation les précède. Le curé de Saint-Laurent lui-même, qui les avait tout d'abord persécutées, finit par reve-

nir de ses préventions et se faire leur meilleur ami.

Cependant, si la fondatrice n'avait pas travaillé dans un esprit purement surnaturel, si elle n'avait pas fixé en Dieu sa confiance, elle eût connu bien des heures de tristesse et de doute. Les épreuves matérielles, les contradictions qui résultent des divergences d'idées et des heurts de caractère, ne font jamais défaut aux institutions naissantes, aux innovations, même charitables.

Toutes les difficultés se doublaient encore de celles des voyages avec les moyens de transport de l'époque : la fatigue, la longueur, les mille péripéties des équipées en diligence et même à cheval, par les sentiers de campagne boueux et mouillés, coupés de talus et de fondrières.

Même dans les dernières années de sa vie, Marie-Louise de Jésus ne recula jamais devant aucune fatigue. Vigoureuse et courageuse, elle les accepta toutes et ne ménagea ni son temps, ni sa peine, faisant oraison aux cahots du coche, récitant son rosaire, édifiant les autres voyageurs par la gravité recueillie de son visage, par la piété toute affable de sa conversation.

Fille de magistrat, habituée dans sa jeunesse à entendre parler des questions de droit et de procédure, elle sut lutter aussi pour aplanir les difficultés financières et sortir ses

filles d'embarras. Quelques envieux avaient dénoncé la communauté de Saint-Laurent comme propriétaire, et réussi à la faire soumettre à l'impôt foncier de la taille. Une première requête, adressée à l'Intendant de Poitiers, suffit à libérer les religieuses, mais elles furent bientôt menacées de nouvelles taxes.

Marie-Louise, alors, ne craignit pas de recourir à l'autorité suprême. Grâce à son pieux ami, le comte de la Garaye, très bien en cour, elle obtint bientôt le plus haut patronage du royaume. Par lettres patentes, datées du 27 octobre 1732, le roi Louis XV ordonnait aux Intendants de Poitiers et de La Rochelle « d'avoir à favoriser dans toutes les occasions l'établissement des Filles de la Sagesse et de mander à leur Supérieure de Saint-Laurent-sur-Sèvre qu'elle eût à continuer ses œuvres de charité sous sa royale protection. »

D'autres consolations, plus douces et plus profondes que la faveur royale, venaient à Marie-Louise dans la personne de ses filles. Les novices continuaient à se présenter nombreuses. La Supérieure, qui savait opérer le discernement des esprits, veillait à n'admettre dans sa maison que des postulantes droites et simples et d'un bon jugement.

A cette époque surtout, où les Vierges consacrées commençaient seulement à se mêler au monde, où les religieuses enseignantes et hospitalières étaient une nouveauté, il importait

particulièrement d'écarter les sujets excentriques, les esprits exaltés, les dévotions compliquées, les fausses et dangereuses mystiques. Marie-Louise de Jésus n'y manqua pas. Celles qui demeurèrent dans la Congrégation furent toutes de pieuses et bonnes filles, destinées à faire l'édification des hôpitaux et des écoles dont elles devaient s'occuper.

On insistait surtout à la Sagesse, sur l'humilité, sur la simplicité dans l'obéissance. Aussi l'une des Sœurs déclarait-elle « qu'elle se jetterait volontiers en enfer si ses supérieurs le lui ordonnaient, persuadée que son obéissance mettrait en fuite tous les démons. »

La grande pauvreté de la maison, les vicissitudes des premières fondations, attiraient plutôt qu'elles ne décourageaient les vocations sincères. Les religieuses joignaient la mortification à l'humilité. Elles étaient souvent un sujet d'édification pour leur mère. Comme celle-ci revenait à Saint-Laurent un 8 septembre, en la fête de la Nativité, elle trouve ses filles au moment du dîner du soir, observant le jeûne du samedi que leur prescrit la règle : « Eh ! quoi, s'écria-t-elle, mes petites filles, vous jeûnez en ce jour de fête ! Que j'ai de joie de vous trouver si ferventes ! »

Cette ferveur des premières religieuses fut mise à l'épreuve par un Père de la Compagnie de Marie, le Père Vatel, que l'on surnomma plaisamment « l'Avocat du repos ».

Il avait, en effet, obtenu du Supérieur que l'on prolongeât le sommeil d'une heure et que les religieuses se levassent à 5 heures au lieu de 4. Marie-Louise se soumit d'abord en esprit d'obéissance, mais, par la suite, elle parvint à faire rétablir le lever de 4 heures, par fidélité à la règle primitive et aux directions du Père de Montfort, plus encore que par goût de l'austérité.

Dans le nombre des premières Filles de la Sagesse, les biographes nous ont conservé le portrait d'une jeune maîtresse des novices particulièrement fervente. Sortie d'une noble famille poitevine, Antoinette de la Coussaye s'était sentie attirée par la nouvelle Congrégation. Dès les débuts de sa vie religieuse, elle se montra l'exemple de toutes les vertus, cherchant surtout à taire et à dissimuler son nom, sa naissance, les avantages d'honneur et de fortune que possédait sa famille. Comme le costume des postulantes n'était pas encore réglementé et qu'elles portaient simplement leurs habits du monde, les Supérieures ordonnèrent, certain jour, à Antoinette, pour l'éprouver, de revêtir une robe à fleurs d'or, qui se trouvait dans son trousseau. La jeune fille obéit sans protester mais, par goût de l'humiliation, elle trouva le moyen de se rendre ridicule en complétant son brillant costume d'une coiffe de linge usagé et d'une paire de vieux sabots. Devenue maîtresse du novi-

ciat, elle fut une conductrice d'âmes aimable et ferme. D'une grande austérité, elle ne s'accordait qu'un minimum de nourriture et couchait sur des fagots disposés en forme de croix.

Marie-Louise de Jésus laissait agir l'Esprit de Dieu dans l'âme de ses filles. Elle-même, à mesure que les années passaient, marchait tous les jours sous sa conduite. Elle sentait approcher la venue de l'Époux. Comme il arrive à tous ceux qui poursuivent longtemps leur course sur la terre, les tombes jalonnaient sa route, les affections les plus chères tombaient autour d'elles comme des feuilles mortes.

En 1725, elle avait perdu sa mère sans pouvoir aller l'assister aux instants suprêmes. La lettre qu'elle écrivit alors à son frère, indique à quel point sa douleur fut vive. La véhémence et chaude tendresse de M^{me} Trichet, pour encombrante qu'elle fût parfois, avait enveloppé sa fille de cette bienfaisante protection, de cette constante sollicitude, que plus rien ensuite ne peut remplacer : « J'ai bien de la douleur au sujet de feu ma mère, disait Marie-Louise, car elle a bien souffert. Soyez persuadé qu'il n'y a que Dieu seul qui ait pu me séparer d'avec elle. Ce n'a pas été le moindre de mes sacrifices. Je ne puis vous écrire plus au long. La douleur dans laquelle je suis plongée est trop grande pour vous en dire davantage. »

Nous n'avons pas l'expression de ses sentiments au moment de la mort du bon procureur, mais il est probable qu'ils furent analogues. Les cœurs qui se sont donnés à Dieu n'ont pas renoncé au meilleur des affections humaines.

En 1745, ce fut le décès de la Sœur de la Conception, l'amie la plus chère, la première compagne, qui supportait, depuis dix ans, avec un admirable courage, une très douloureuse colique néphrétique.

A la suite du Père de Montfort, Marie-Louise devait encore voir disparaître les deux premiers Supérieurs de la Compagnie de Marie. Le Père Mulot, successeur direct de Montfort, avait hérité de son zèle pour les missions et la réfection des églises ruinées ou abandonnées. Il souhaitait que « son corps put servir de pavé à la Maison de Dieu et le sang de son cœur de ciment. » Comme il travaillait à la restauration d'un cimetière, le clou d'un cercueil lui entra profondément dans le pied et le pauvre Père mourut peu après dans les épouvantables souffrances du tétanos.

Son successeur, le Père Audubon, ne devait gouverner la Sagesse et la Compagnie de Marie que pendant quelques années. Il serait injuste de ne pas mentionner, parmi les deuils qui affectèrent le cœur de Marie-Louise, la perte du saint marquis de Magnane, que l'on peut vraiment considérer comme un Juste devant

le Seigneur et l'un des plus grands bienfaiteurs de la Congrégation de la Sagesse.

Après son veuvage, le pieux gentilhomme avait conçu l'intention de se préparer à la prêtrise, mais le Pape, qu'il avait consulté au cours d'un voyage à Rome, l'en avait dissuadé, lui conseillant de demeurer simplement dans son état et d'accomplir autour de lui tout le bien qui lui serait possible. M. de Magnane n'eût garde d'y manquer. Après avoir largement contribué, sans ménager ni son temps ni sa bourse, à l'établissement des religieuses et des missionnaires à Saint-Laurent-sur-Sèvre, il avait demandé asile à ces derniers, partageant leurs prières et l'austérité de leur vie, se levant dès l'aurore pour ne manquer aucun de leurs exercices. D'une nature contemplative, il assistait à plusieurs messes, les servait avec dévotion, passait de longues heures dans l'église, prosterné sur les dalles. Il voulait balayer lui-même la chapelle et la tenir en ordre. Un matin qu'il avait oublié d'éteindre, après la Messe, les cierges de l'autel, le sacristain, habitué à se décharger sur lui, le lui fit remarquer d'un geste désinvolte. Le bon marquis obéit avec autant d'humilité que d'empressement. Il jeûnait encore son carême à 86 ans, quand la mort vint doucement interrompre le cours de ses austérités, le 15 mars 1750, dimanche de la Passion.

Pour Marie-Louise de Jésus, l'heure des suprêmes récompenses approchait aussi. Le 15 décembre 1758, elle fit une chute maladroite et douloureuse qui lui démit l'épaule droite et dont l'imperfection de la chirurgie d'alors, jointe à son âge avancé, ne rendait pas aisée la guérison.

Ses filles la virent décliner de jour en jour, supportant avec une héroïque patience les douleurs les plus vives. Le 21 avril, samedi de Pâques, elle fut prise, au sortir de la prière du soir, d'un brusque et long frisson, sur la signification duquel elle ne se méprit pas : « Ma fille, dit-elle à son assistante, c'est ici le coup de la mort. »

Huit jours encore elle devait agoniser doucement, gardant jusqu'à la fin l'intégrité de son intelligence et profitant de ses longues heures de repos forcé pour vivre plus intensément sa vie de prière et d'oraison. Elle voulut, par une confession générale, effacer les moindres taches qui ternissaient son âme et se préparer à la grande Vision, au face à face avec la Perfection infinie : « Que de péchés, gémissait-elle avec des larmes, que de péchés en 75 ans ! »

Mais la délicatesse de conscience n'allait pas, chez Marie-Louise de Jésus, jusqu'à la terreur désespérée d'une Angélique Arnauld. Elle savait que le Juge est aussi le Père, l'Ami, le

Sauveur. La dévotion tendre qu'elle avait toujours professée pour le Christ-Hostie, pour la Vierge et pour Saint Joseph lui inspirait une confiance sereine et toute pleine d'espoir. Ne pouvant écrire elle-même, elle voulut dicter à la maîtresse des novices ses dernières volontés concernant ses filles. Elle leur recommandait par-dessus tout de rester fidèles « à l'esprit d'humilité, de pauvreté, de détachement et de charité qui est l'esprit primitif du Fondateur. » Elle leur enjoignait, en outre, « d'avoir toujours une dépendance sans réserve de la Communauté établie à Saint-Laurent-sur-Sèvre et d'obéir exactement au Supérieur des Missionnaires fondés par le Père de Montfort. »

Comme si la Providence eût voulu montrer qu'Elle avait marqué leur vie d'un sceau commun, c'est au jour anniversaire de la mort du Bienheureux, le 28 avril 1759, que la première Fille de la Sagesse expira. Ce fut auprès de la tombe du Père, dans l'église paroissiale de Saint-Laurent, que sa tombe fut creusée. Non seulement ses filles, qui sentaient en sa mort une perte irréparable, mais le pays tout entier, les pauvres qui avaient si souvent profité de sa charité, l'accompagnèrent de leurs larmes et de leurs bénédictions.

*
**

C'est de bénédictions aussi que la postérité la couvre. Depuis près de deux cents ans qu'elle est morte, la famille spirituelle qu'elle a fondée n'a cessé de s'étendre et de se multiplier. C'est reprendre une image banale mais si juste d'affirmer qu'elle appartient au nombre de ces conquérants pacifiques, qui ne cherchent ni le succès ni la gloire, mais qui creusent leur sillon avec une persévérance obstinée et qui font germer derrière eux une moisson étonnamment riche.

La petite fille de la rue du Gervis-Vert, que sa mère jugeait stupide, parce qu'elle parlait peu et qu'elle savait déjà se rendre attentive aux appels intérieurs, n'a pas vainement travaillé. Elle a été de ceux qui penchent au-dessus de l'humanité souffrante le visage de l'amour et de la pitié. Elle a fait partie de ceux qui soulagent, de ceux qui consolent, et dont l'œuvre se propage et demeure en raison même de son indispensable bienfaisance.

Et si c'est à l'œuvre que l'on connaît l'artisan, il est aisé d'apprécier la grande valeur morale que Marie-Louise de Jésus représente. Nous avons étudié ses gestes extérieurs, il nous reste à la considérer de plus près dans sa personne et dans l'intimité de sa vie.

Au physique, d'après le mauvais portrait

qui nous est resté d'elle et qui fut fait vers la fin de sa vie par un artiste allemand, d'après la description qu'en a laissée le Supérieur de la Congrégation, Marie-Louise de Jésus était grande et forte. Ses jeûnes et ses fatigues ne corrigeaient pas, dans les dernières années de sa vie, une tendance marquée à l'obésité. Elle avait les yeux bleus, le teint mat, les cheveux clairs, le nez et la bouche d'un dessin ferme et un peu lourd. Au demeurant, le type répandu et bien français d'une femme intelligente et vigoureuse, faite pour l'action, pour aborder de front les difficultés et s'en rendre maîtresse.

Moralement, d'après ses dispositions naturelles, il apparaît que Marie-Louise fut douée d'un esprit juste, équilibré, d'un sens droit, particulièrement précieux chez une Supérieure. Les lettres que le Père de Montfort lui écrivit et qui furent malheureusement brûlées, nous auraient peut-être éclairés davantage sur les étapes de sa vie intérieure, sur les différents états de son âme. Âme douce, recueillie, persévérante, quelquefois timorée, timide, hésitant sur le parti à prendre lorsqu'il s'agissait, dans les débuts, de choisir entre les différentes formes d'une bonne œuvre.

Dieu ne montre pas d'un seul coup, dans sa pleine lumière, la route à suivre. La sainteté, comme le génie, est une longue patience, et ceux qui regardent l'œuvre accomplie ne se

rendent pas toujours compte des fatigues, des déboires, des angoisses, des perpétuels recommencements de l'ouvrier.

L'énergie que la première Fille de la Sagesse eut à déployer toute sa vie, elle la puisa dans un infatigable esprit de pénitence. Pénitence ! Le mot même en est amer à nos lèvres ! Marie-Louise de Jésus, comme toutes les âmes qui se sont entièrement données à Dieu et au bien, avait senti très jeune le besoin de dominer les puissances instinctives, pour libérer l'essor du meilleur de nous-mêmes. Le Père de Montfort la mena toujours de sa façon forte et sans ménagements et elle prit, sous sa conduite, l'habitude d'une héroïque mortification. D'un effort généreux, elle se refusait toutes ces menues satisfactions quotidiennes qui font l'agrément d'une vie, le petit confort évoluant dans la douceur des habitudes : gourmandise, repos, laisser-aller. Elle recourait aussi, comme le Bienheureux Montfort, à des pénitences plus directement afflictives. Quoique la règle n'en comportât pas l'usage, elle se servait fréquemment d'instruments de macération, tels que le cilice et la discipline et elle en usait sans aucun ménagement pour son corps.

Une jeune sœur, qui passait un jour devant la porte de la sainte Mère, devint pâle d'émotion en percevant la violence des coups de discipline qu'elle s'infligeait. Souvent pour se

punir de menus manquements à son idéal de perfection, elle portait une ceinture piquante.

Mais les austérités corporelles, qui assurent la victoire de l'esprit, qui grandissent la puissance de l'être humain sur lui-même, peuvent entraîner aussi l'orgueil et le contentement de soi, elles peuvent devenir créatrices d'illusions. Marie-Louise de Jésus devait savoir se préserver de ce danger.

Comme tous ceux qui cherchent à se rapprocher de la sainteté divine, elle mesurait l'immense chemin qui reste toujours à parcourir aux meilleurs d'entre nous. Elle ne concevait, sur son propre compte, que les sentiments d'un humble mépris. Obéissante jusqu'à l'héroïsme au Père de Montfort qui la ménageait si peu, elle resta par la suite étroitement soumise au Supérieur de la Congrégation. Même dans les dernières années de sa vie, alors qu'elle était presque impotente et ne se relevait qu'avec peine, elle se mettait souvent à genoux devant lui pour implorer une permission. Elle lui avait, en outre, demandé de placer auprès d'elle une sœur qui lui était particulièrement antipathique, à laquelle elle obéirait en toutes choses pour sa direction particulière. Elle éprouvait une sorte de gêne et de honte d'être maintenue toute sa vie à la tête de la Congrégation : « Moi, Supérieure Générale, disait-elle quelquefois, une belle Supérieure Générale en vérité ! C'est

pour mes péchés que Dieu me veut en cette place. » Il lui arrivait de se mettre à genoux à la porte de la chapelle, pour implorer les prières de ses filles.

Vers la fin de sa vie, deux intrigantes se trouvèrent parmi les religieuses, deux femmes au jugement faux, égarées peut-être inconsciemment par leur orgueil, qui s'efforcèrent de persuader au Supérieur que la Mère Générale était devenue, par la faute de son âge avancé, inapte à remplir ses fonctions.

Le Père Besnard se laissa d'abord circonvenir au point de traiter rudement et d'humilier en public la pauvre Mère qui ne protesta pas et se serait laissée déposer sans un mot, si la voix de ses filles ne s'était élevée avec véhémence en sa faveur.

Aux outrages, aux rebuffades, aux contradictions, elle n'opposa jamais, fidèle imitatrice du Père de Montfort, que la douceur et la sérénité. Mais peut-être eut-elle à livrer de moins rudes combats que lui contre ses impulsions instinctives, pour être à l'égard de tous d'un abord si naturellement affable ?

Lorsqu'à travers les récits de ses historiens, l'on se penche sur l'âme de la fondatrice de la Sagesse, il semble bien que sa première vertu fut, par dessus tout, la bonté. Cette bonté, cette indulgence compréhensive pour la misère des autres, pour toutes les misères de l'âme et du corps, elle l'avait héritée sans doute de son

père, le procureur Trichet, auquel elle ressemblait physiquement et qui sut toujours si bien comprendre la vocation de sa fille. La grâce était encore venue parachever, perfectionner la nature. Avec tous ceux qui passèrent sur sa route, Marie-Louise de Jésus se montra toujours pleine d'une parfaite aménité. Elle avait compris que, pour attirer les âmes à Dieu, il ne faut pas les rebuter par un abord trop austère. Aux pauvres, aux malades, elle donnait tout son temps, son dévouement, ses sourires et sa grâce aimable, ce qu'elle pouvait aussi d'aumônes et de soulagements matériels : « Je voudrais être étoffe, soupirait-elle, sur les haillons de quelque miséreux, jé voudrais être étoffe pour habiller les pauvres. »

A l'égard de ses filles, elle n'eut garde d'oublier la recommandation que le Père de Montfort lui avait faite, le jour où ils avaient aperçu ensemble une poule abritant ses poussins sous ses ailes. Maternelle, la fondatrice le fut toujours à l'extrême. Elle eut toutes les prévenances et toutes les indulgences de la mère la meilleure pour ses enfants. Sans doute, elle savait se montrer ferme, sévère à l'occasion, surtout quand il s'agissait d'éliminer des sujets douteux, dangereux pour l'avenir de la Congrégation. Mais envers les âmes de bonne volonté, sa mansuétude ne connaissait pas de bornes.

L'une de ses religieuses avait conçu pour elle

une antipathie instinctive. tellement vive qu'il lui vint un jour à l'esprit la tentation absurde de mordre la main de sa Supérieure. Troublée, honteuse d'une telle tempête intérieure, la pauvre sœur prit le parti humiliant et courageux de s'ouvrir à l'intéressée elle-même des difficultés spirituelles qu'elle éprouvait à son égard. La bonne Mère se montra si compréhensive, si pleine de douceur, que les sentiments violents, inspirés par elle, se transformèrent en une chaleureuse reconnaissance à son égard.

Une autre sœur s'était laissée emporter à formuler des plaintes vives contre sa Supérieure. Comme elle s'en accusait au Chapitre des Coulpes, elle s'attendait à recevoir une réprimande et une pénitence sévères, mais la Mère lui dit simplement : « Ma petite fille, je suis sûre que vous ne vouliez pas me faire de peine. » A une Supérieure moins patiente qu'elle-même, Marie-Louise de Jésus écrivait encore : « Pour ce qui est de la Sœur S., il faut, ma chère fille, user de patience à son égard. Je me suis trouvée plusieurs fois dans des peines semblables aux vôtres. On m'a toujours dit d'user de patience et de ne point abandonner les pauvres pécheurs à eux-mêmes ; et j'ai expérimenté que j'ai toujours plus gagné par la patience et la douceur que je n'aurais fait autrement. Ces personnes en ont profité et j'en ai été ensuite aussi satisfaite

que j'en avais été ci-devant mécontente. Je vous conseille d'en user de même à l'égard de la Sœur S., espérant que votre patience et vos bontés pour elle la feront rentrer en elle-même et la gagneront enfin à Dieu. Ne me dites pas qu'il y a longtemps que vous patientez ; je le veux, ma chère fille, si Dieu se rebute de nos infidélités et misères quotidiennes, où en serions-nous, vous et moi ? Usons-en donc envers notre prochain, avec la même patience que Dieu nous attend à la pénitence.»

Cette bonté compatissante, cette mansuétude, c'est dans le cœur de Dieu que Marie-Louise allait perpétuellement la renouveler. Dès son enfance, elle avait subi, de par l'attrait d'une grâce spéciale, une véritable hantise du divin. La grande originalité des saints et de leurs imitateurs, ce qui les élève au-dessus du reste de l'humanité, c'est un détachement, laborieux parfois, mais poursuivi avec une inlassable persévérance, de toutes les contingences terrestres, c'est une aspiration à la fois anxieuse et paisible vers l'au-delà, un sens des réalités invisibles qui manquent à la généralité des chrétiens. La vie, pour ces êtres de choix, est un court passage pendant lequel ils n'ont que le temps de crier : « Mon Dieu ! » Dieu ! Le Christ Jésus, Marie-Louise ne devait jamais avoir cure de rien d'autre, elle devait le chercher sans cesse dans l'obscurité des devoirs quotidiens, dans la personne des

pauvres et des malades, des âmes de religieuses ou d'enfants qu'elle était chargée d'instruire : « Celui qui dit aimer Dieu et qui n'aime pas son frère est un menteur. » La vérité de l'amour divin, elle l'avait trouvée dans l'amour du prochain.

Comme le Père de Montfort, elle professa toujours une dévotion très vive à l'Eucharistie, elle éprouvait une véritable faim de la Communion fréquente. Jamais un respect faux ne l'en tint éloignée et, de même, elle ne voulait point que l'on en privât aisément ses filles. Celles-ci la trouvèrent quelquefois prosternée, tout en larmes, au pied de l'autel. Au milieu de la froideur d'un siècle janséniste, elle était de ceux qui croient au mystère des intimités divines, aux prévenances du Grand Parfait pour nos misères et nos insuffisances. La Vierge Marie avait aussi toute sa confiance filiale. Elle se tournait vers elle dans tous les embarras qui se présentèrent si nombreux au cours des fondations. Elle avait coutume de dire que la Sainte Vierge était seule Supérieure de la Congrégation de la Sagesse, et qu'elle n'en était que l'indigne représentante. Dans ses épreuves, ses inquiétudes, ses embarras d'argent, elle se rendait d'abord aux pieds de la Vierge s'épancher avec ingénuité : « Ainsi, vous n'avez qu'à en faire votre affaire, ma bonne Mère, lui disait-elle, ce sont vos pauvres filles, vous n'avez qu'à en avoir soin,

pour moi, je ne veux plus m'en inquiéter. » Pieuse, embrasée d'amour divin, d'une dévotion dont l'orthodoxie ne peut être mise en doute, humble, mortifiée, obéissante, donnée aux autres dans l'exercice d'une inlassable charité, il semble bien que Marie-Louise de Jésus ait pratiqué toutes les vertus chrétiennes à un degré héroïque.

Cependant, aucune consécration officielle de l'Eglise n'est encore venue l'offrir à la vénération des fidèles. Si, en écrivant sa vie, nous avons quelquefois employé l'expression de « sainte » en parlant d'elle, c'est uniquement au sens indéterminé et un peu large qu'on donne à ce terme... On dirait que certaines destinées sont marquées d'une disposition spéciale...

Dix ans Marie-Louise de Jésus avait porté seule l'habit de la Sagesse, dix ans elle avait travaillé, modestement cachée à l'hôpital de Poitiers... Au ciel comme sur la terre, dans l'éternité comme dans le temps, elle est de ceux qui savent attendre...

CHAPITRE III

L'HISTOIRE DE LA CONGRÉGATION

La mort de la fondatrice ne devait pas entraver l'essor de la Congrégation. La Sagesse allait continuer à prospérer.

De nouvelles maisons s'établirent dans tout l'Ouest de la France. En 1777 et 1782, des constructions furent entreprises pour agrandir et embellir la Maison-Mère. En 1773, le Supérieur, le Père Besnard, obtint du roi Louis XV des lettres patentes qui confirmaient les deux Communautés établies à Saint-Laurent-sur-Sèvre, celle des Pères de la Compagnie de Marie et celle des Filles de la Sagesse, et les autorisaient à posséder des immeubles, à recevoir des dons et legs. C'était un précieux appui que cette approbation du pouvoir temporel. Dans son administration intérieure, la Congrégation continuait aussi à s'organiser.

En 1768, la première Assemblée Capitulaire examina et approuva les Constitutions, rédigées du temps de la Mère Marie-Louise de

Jésus, établies en accord avec la règle du Père de Montfort. L'année précédente, l'on avait commencé à admettre des Sœurs converses.

La première d'entre elles, dont le nom mérite d'être conservé dans les annales de la Sagesse, s'appelait Marianne Châtain. Elle était originaire du diocèse de La Rochelle. Employée comme domestique à la Maison-Mère, et faisant partie d'une de ces sociétés de Vierges, fondées par le Père de Montfort, elle fut prise d'un scrupule qui fera juger de la valeur de son esprit surnaturel : « Ma chère Mère, déclara-t-elle un jour à la Supérieure, ma conscience me reproche de manquer à mes exercices de piété pour gagner de l'argent. Si vous voulez me permettre de faire des vœux, je travaillerai pour le bon Dieu et l'obéissance me tiendrait lieu de gages. »

A la suite de Marianne Châtain, beaucoup d'autres âmes, éprises d'humilité, devaient ambitionner la dernière place dans la maison de la Sagesse et l'honneur de servir les servantes des pauvres.

Sœurs de chœur et Sœurs converses s'activaient avec joie à ce service de Dieu et du prochain. Trente ans à peine s'étaient écoulés depuis la mort de la fondatrice, l'avenir le plus fécond paraissait promis à ses filles, quand l'Institut de la Sagesse fut, comme tous les autres ordres religieux, surpris et dispersé par l'épouvantable tempête qui, pendant quel-

ques années, devait secouer la France. Ce n'est pas en vain qu'on emploie, pour désigner ce bouleversement national, l'expression « d'orage révolutionnaire ». En effet, tous les éléments les plus violents paraissent déchaînés. Un vent de démence agite le pays, une espèce d'explosion démoniaque le soulève et le désorganise.

Lorsque, avec le recul du temps, l'on étudie cette période de notre histoire, il semble que l'on soit entraîné dans une sorte de bacchante endiablée, où les sentiments à la fois les plus sublimes et les plus atroces se rencontrent, où la folie du meurtre et du sang atteint le comble de l'horreur et n'a d'égal que l'héroïsme, dont certains êtres d'élite se montrent capables. Tout est outré, tout est exceptionnel, tout est extraordinaire. Il semble que la vie perde son équilibre et sa mesure pour se dépasser elle-même.

L'histoire de la Sagesse, au cours de cette terrifiante époque, eût été digne de tenter la plume d'un Lenôtre.

Comme s'il avait pressenti les épreuves auxquelles ses filles allaient être soumises, le Supérieur de la Congrégation, le Père Micquignon, leur adressait, en la fête de l'Épiphanie 1790, une lettre collective dans laquelle il leur donnait les plus sages avis et les suppliait de redoubler de ferveur et de vertu, afin d'obtenir

la grâce de demeurer inébranlables dans leur foi.

Pour la soutenir, la plupart des Filles de la Sagesse se montrèrent égales en courage aux premiers chrétiens. Renvoyées des hôpitaux et des écoles, parce qu'elles refusaient de prêter serment à la Constitution, beaucoup d'entre elles vinrent tout d'abord chercher un refuge à la Maison-Mère, sous le gouvernement judicieux de la Mère Sainte-Flavie, mais à la suite du décret du 18 août 1792, par lequel l'Assemblée nationale supprimait les Congrégations religieuses, les Supérieurs estimèrent comme une imprudence de conserver les Sœurs en trop grand nombre à Saint-Laurent. Les novices et toutes les professes, qui n'avaient encore fait que des vœux annuels, furent rendues à leur famille. Les autres prirent un habit séculier, plusieurs cherchèrent asile dans les maisons du bourg. S'il leur reste encore des descendants, qu'ils apprennent que les familles Cailleton, Charrier, Bécaud, Biton, Gachet et Gincheleau se montrèrent particulièrement dévouées aux Filles de la Sagesse. Tous attendaient les événements qui n'allaient pas manquer d'être tragiques.

La Terreur commençait à sévir, le sang de Louis XVI avait ruisselé sur Paris, quand l'un des derniers jours de janvier 94, dans la brume frissonnante du matin, une rumeur d'épouvante se mit à circuler à travers le

petit bourg de Saint-Laurent-sur-Sèvre. Une colonne de soldats républicains approchait... Les Pères de la Compagnie de Marie jugèrent prudent de quitter leur demeure, mais les Sœurs, dans l'espoir qu'on ne les inquiéterait pas, restèrent chez elles.

Vers trois heures de l'après-midi, une troupe d'hommes avinés, débraillés, fatigués et surexcités par la bataille et l'alcool, envahit la Maison-Mère. L'une des plus jeunes religieuses avait demandé la faveur d'affronter la première les soldats et de les attendre à la porte pour leur proposer de la nourriture et des soins. Ceux qui étaient blessés acceptèrent d'assez bonne grâce. Les autres se livrèrent aux pires excès. Ils commencèrent par visiter et dévaliser la maison. Plusieurs se rendirent à la chapelle et à la sacristie, dans l'intention de continuer leurs fouilles et d'assouvir leur rage.

La Sœur Saint-Jean-Chrysostôme, justement inquiète, les avait suivis et, comme l'un des soldats, dans le transport d'une fureur absurde et sacrilège, commençait à frapper de son sabre et qu'il avait déjà fendu le bois d'une grande statue de la Vierge : « Malheureux, s'écria-t-elle, que faites-vous là ? Voulez-vous bien laisser ma Mère, je vous défends d'y toucher ! ». Le ton était si ferme, la voix si véhémentement que le soudard n'osa pas continuer.

Un autre avait ouvert le tabernacle et s'em-

parait du ciboire. La Sœur Dosithée, demeurée en prières dans un coin de la chapelle, se mit à le poursuivre en poussant des cris d'alarme : « Citoyen, rendez-moi mon Maître, rendez-moi mon Maître !... ». Effrayé peut-être à la pensée que ses camarades, alertés, réclameraient leur part du butin, le misérable dissimula sa proie dans une ornière à l'entrée du jardin, espérant revenir la chercher plus tard. Mais la Sœur Dosithée ne l'avait pas perdu de vue. Elle se mit à genoux près du vase sacré puis, avisant la première fillette de passage sur la route, elle l'envoya quérir l'un des Pères de la Compagnie de Marie, caché dans une ferme voisine, qui vint chercher les Saintes Espèces pour les mettre en sûreté.

Le lendemain, les « bleus », qu'une nuit passée à cuver leur vin n'avait pas calmés, continuèrent leurs exploits en mettant le feu aux bâtiments. Trois d'entre eux découvrirent la Supérieure Générale réfugiée au fond d'un petit réduit : « Que fais-tu là, citoyenne ?

— Je regarde brûler ma maison, répondit tranquillement la Mère Sainte-Flavie. Elle avait eu la chance de tomber sur des hommes un peu moins sanguinaires que les autres, ils la laissèrent se sauver.

Cependant, le général donnait l'ordre d'assembler au parloir toutes les religieuses trouvées éparées dans la maison, où la plupart d'entre elles avaient, la veille, soigné et pansé

les blessés. Pour honorer la République, il commença à leur parler avec rudesse, à leur reprocher grossièrement d'être restées assemblées malgré les lois. Puis il fut décidé qu'elles seraient toutes emmenées à pied jusqu'à Cholet, liées deux à deux, avec ordre de fusiller sur le champ celles qui faibliraient en route et ne pourraient continuer à suivre la colonne.

L'une d'elles, la Sœur Saint-Eustache, ayant essayé de s'échapper, fut massacrée à coups de sabre, son corps dépouillé et coupé en morceaux, jeté dans la rue, où les habitants le recueillirent pour l'ensevelir à la nuit. Une autre religieuse, trouvée malade dans un lit, fut victime d'un sort identique.

Les prisonnières, au nombre de trente-cinq, conduites jusqu'à Cholet, subirent, devant le tribunal révolutionnaire, un interrogatoire dans lequel on cherchait déjà à les perdre. Quelques-unes, parmi les plus jeunes, furent placées à l'hôpital pour y soigner les blessés. Certaines furent gardées en prison, d'autres emmenées à Nantes. Pour la plupart, leur trace se perd dans le sillon de mort et de misère de ces années terribles.

La colère sadique des hommes de la Révolution se donnait libre cours en bafouant tout ce qui était religieux.

Plusieurs Sœurs de La Rochelle furent emprisonnées à Brouage, où on les employait à nettoyer les rues. A Poitiers, la Sœur Emélie,

qui passait devant un corps de garde, fut arrêtée par la sentinelle, parce qu'elle ne portait pas de cocarde tricolore puis, contrainte par le même soldat de prendre son fusil et de monter la garde à sa place, tandis que toute la caserne s'en donnait à cœur joie du factionnaire improvisé. La pauvre religieuse n'en fut pas quitte pour cette plaisanterie ridicule. Promenée par toute la ville sur un âne, la figure tournée à rebours, du côté de la queue, elle fut encore brutalisée par des mains ignobles qui l'obligèrent à manger une partie des immondices de l'animal. Dans combien d'autres cas les outrages ne furent-ils pas se révéler d'une espèce plus indigne encore. On tremble à l'imaginer. La guerre civile d'Espagne a redonné à notre siècle le spectacle des horreurs que peuvent déchaîner les luttes fratricides.

Ce qui fut cause, la plupart du temps, des persécutions dont les Filles de la Sagesse furent victimes, comme tant d'autres religieuses, c'est qu'elles refusèrent à peu près partout de prêter serment à la Constitution civile du clergé.

Traduites devant le tribunal révolutionnaire, plusieurs furent condamnées à mort.

A Nantes, les Sœurs Saint-Paul et Saint-Salomon, deux jeunes filles de 25 et 30 ans, allèrent à la guillotine en chantant des cantiques : « Je mets ma confiance, Vierge, en

vosre secours !... » Les voix montaient calmes, claires, étonnement assurées. La foule s'assemblait, émue, suppliante, demandant que l'on épargnât « ces belles petites Sœurs qui chantaient si bien ». Mais, pas plus que les hurlements d'effroi de la Dubarry, les cantiques des Filles de la Sagesse ne devaient arrêter le couteau sanguinaire.

Nombreuses furent celles qui languirent en prison, qui moururent de faim et de misère. Certaines, comme nous l'avons déjà vu, furent massacrées par les soldats, chassées des hôpitaux à coups de pierre, traquées et réduites, quand elles pouvaient s'échapper, à se terrer dans des bois et dans des cavernes où les ravitaillait la charité des habitants du voisinage. Quelques-unes, ne sachant où aller ni que devenir, se mirent à la remorque et sous la protection de l'armée royaliste, dont elles soignaient les blessés.

C'est une Fille de la Sagesse, la Sœur Véronique, qui assista le général de Bonchamps à ses derniers moments. Les Vendéens, ayant passé la Loire, avaient été bousculés par les républicains et mis en déroute à la bataille du Mans.

Dans la débandade de la défaite, c'était un sauve-qui-peut général. La Sœur Véronique et sa compagne, la Sœur Saint-Jouin, erraient désemparées. Soudain, la Sœur Véronique sent un frisson de joie la parcourir. Elle

reconnaît le pays et commence à s'orienter : « La maison de ma mère n'est pas très loin d'ici, dit-elle à sa compagne, venez avec moi, nous irons lui demander asile ». Et les voilà qui marchent à travers champs, par les bois, les sentiers, les chemins détournés, évitant les grandes routes, pour ne pas se faire prendre.

Exténuées de faim et de fatigue, elles arrivent enfin à la maison bénie, où Sœur Véronique pense que sa mère va lui ouvrir les bras. Mais, nous l'avons dit déjà : dans les époques tragiques, les sentiments normaux perdent leur équilibre, l'horreur et le sublime se côtoient. La maîtresse du lieu accueillit froidement les visiteuses inattendues, et commença par s'enquérir de savoir si elles avaient prêté le serment civique à la Constitution. Les deux Filles de la Sagesse répondirent que, fidèles au Pape et aux directives de leurs Supérieurs, elles entendaient rester attachées à l'Eglise romaine, vivre et mourir religieuses. Alors, cette mère, que l'épithète habituelle de dénaturée paraît insuffisante à qualifier, craignant de se rendre suspecte, en gardant chez elle les religieuses, s'en fut immédiatement dénoncer les deux pauvres filles au représentant du peuple. Appréhendées et conduites à Rennes, la Sœur Véronique et la Sœur Saint-Jouin comparurent devant le tribunal révolutionnaire. Leur arrêt était signé d'avance. Elles furent guillotines le 5 janvier 1794.

Aussi curieuse, mais plus heureuse dans sa conclusion, est l'histoire de la Sœur Dosithée, celle qui, lors de l'envahissement de la Maison-Mère, avait, intrépide, poursuivi le soldat voleur du ciboire. Faite prisonnière, emmenée avec plusieurs de ses compagnes, elle était sur le point d'être massacrée sans raison par un soldat, au bord d'une route, quand elle eut l'héroïque présence d'esprit et la non moins héroïque charité de proposer à la brute qui s'apprêtait à l'abattre d'un coup de sabre, un étui rempli d'aiguilles, un dé à coude, un petit couteau qu'elle portait sur elle : « Je n'en ai plus besoin, lui dit-elle, puisque vous allez me tuer, et tout cela pourra rendre service à votre femme ». Le meurtrier fut si vivement impressionné, qu'au lieu de massacrer sa prisonnière, il se contenta de la jeter un peu brutalement dans un fossé. De toutes les façons, physique et morale, la secousse avait été rude. Sœur Dosithée, malgré son courage, s'évanouit et demeura quelque temps sans connaissance. Elle n'avait pas encore recouvré ses esprits, quand son assassin, transformé en sauveur, revint la chercher, la ranima d'un peu d'eau-de-vie et la conduisit chez une femme du pays, auprès de laquelle, sous des habits de paysanne, elle gagna son entretien en fabriquant de la chandelle de résine.

Sœur Dosithée était aussi vigoureuse que courageuse et sa robuste constitution valait

bien la peine qu'on lui laissât la vie car, après avoir vu le rétablissement de la paix religieuse en France, les guerres de l'Empire, la Restauration et la Monarchie de Juillet, elle mourut paisiblement à Saint-Laurent-sur-Sèvre, âgée de 90 ans, se plaisant à narrer fréquemment, au cours de ses dernières années, une histoire de laquelle personne ne s'étonnera qu'elle eût gardé mémoire.

D'autres Filles de la Sagesse, destinées à l'échafaud, eurent aussi la chance d'échapper à la mort à la suite du 9 Thermidor et de la chute de Robespierre.

Un très vif désir tenait toujours au cœur de celles qui languissaient dans les cachots, attendant à chaque instant l'appel de leur nom pour la guillotine, c'était celui de l'Eucharistie et des secours religieux, le Viatique du dernier voyage. A différentes reprises, des prêtres non assermentés parvinrent, sous un déguisement, à s'introduire dans les prisons pour y reconforter celles que la mort attendait.

C'est ainsi qu'un fait quasi miraculeux se produisit un jour à la prison de Nantes. Les Sœurs qui s'y trouvaient enfermées, virent apparaître au milieu d'elles un inconnu qui, après les avoir exhortées au courage et à la contrition de leurs péchés, les communia et disparut sans qu'elles pussent deviner comment le mystérieux Samaritain avait pu s'in-

roduire et se retirer... et s'il était d'espèce humaine ou angélique.

Malgré la rigueur de leurs convictions, les révolutionnaires conservèrent souvent dans leurs hôpitaux, une partie des religieuses les plus jeunes pour soigner leurs blessés. Au plus fort de la Terreur, l'hôpital maritime de Brest, où les Sœurs furent maintenues jusqu'au nombre de quatre-vingts, devint comme le centre de ralliement de la Congrégation et la cellule vitale d'où surgirait une existence nouvelle. A Brest, les Filles de la Sagesse continuèrent, dans la mesure du possible, à mener une vie de communauté. Pour éviter d'attirer l'attention, elles avaient dû seulement modifier leur costume, mais elles suivaient leur règle autant qu'elles le pouvaient et parvinrent même à communiquer souvent avec leur aumônier, le Père Duchesne (dont le patronyme évoque désagréablement l'épouvantable Hébert !).

A l'hôpital même était cependant installé le tribunal révolutionnaire. L'accusateur public se trouvait être, comme cela arrivait si fréquemment à cette époque tragique, un apostat, un religieux défroqué. Souvent, les pauvres Sœurs, en allant et venant à travers la cour de l'hôpital, côtoyaient la foule des malheureux condamnés qu'on y faisait stationner plusieurs heures, avant de les conduire au supplice. Elles entendaient les

soupirs et les sanglots, les adieux déchirants que les condamnés, membres souvent d'une même famille, s'adressaient entre eux. Elles assistaient aux scènes de désespoir. Elles voyaient s'ébranler la charrette destinée au service de l'hôpital, en même temps qu'à celui de la guillotine. A tous ces malheureux elles faisaient comprendre d'un regard ou d'un sourire que, de pensée et de prières elles les assisteraient dans la mort.

Paisibles, les Filles de Grignon de Montfort attendaient que sonnât, pour elles, l'heure marquée par Dieu. Héroïques, elles demeuraient fidèles à leur poste de dévouement, auprès des soldats républicains qui pourchassaient et massacraient leurs prêtres. Il leur arriva même plusieurs fois, au milieu des fluctuations de la guerre, de sauver leurs blessés des mains des Vendéens, quand le succès favorisait ceux-ci. A Josselin, dans le Morbihan, comme les officiers chouans, vainqueurs, se précipitaient dans l'hôpital, décidés à tout massacrer par représailles, la Sœur Hélène, les arrête, les bras étendus, levant son Crucifix : « Messieurs, leur dit-elle, vous ne passerez pas, frappez Celui-ci avant de toucher à mes malades ».

Cependant, le 9 Thermidor amenait une détente... La France affamée, ruinée, misérable, se reprenait à la joie de vivre, parce que

la mort ne rôdait plus autour d'elle à chaque heure du jour.

La famille religieuse du Père de Montfort n'avait pas péri dans la tourmente. Pour la fête de la Toussaint 1800, les Sœurs de Brest reprirent leur costume. A Saint-Laurent-sur-Sèvre, dans leurs maisons respectives, saccagées et à demi-brûlées, les missionnaires et les religieuses commencèrent à se réinstaller, à se grouper, à remettre en marche le train de leurs œuvres. La plupart des propriétés avaient été vendues comme biens nationaux. La Sagesse était pauvre, aussi pauvre qu'à l'époque de Marie-Louise de Jésus. Mais elle avait fait ses preuves et les pouvoirs publics (qui n'étaient plus ceux de Robespierre !) étaient à même d'en apprécier l'utilité.

L'empereur, qui avait pu constater le dévouement des Filles de la Sagesse au chevet des blessés, les remit en possession officielle de leur Maison-Mère. Par un décret signé du 23 février 1808, il leur accordait un don de 30.000 francs, plus une rente viagère de 12.000 francs, qu'elles devaient toucher jusqu'en 1848.

Ces sommes, très importantes pour l'époque, leur permirent de remettre en état leurs bâtiments, de construire un cimetière et un noviciat, de racheter, peu à peu, toutes les terres aliénées pendant la Révolution.

La vie normale de la Congrégation repre-

naît son cours, les vocations arrivaient nombreuses et prometteuses d'avenir.

Notons, à titre de « curiosité », si l'on peut ainsi s'exprimer, la dissidence et l'insoumission de cinq religieuses, deux de Fougères et trois d'Angoulême, qui adhérèrent au culte de la Petite Eglise.

On sait que les fidèles de la Petite Eglise, groupés exclusivement dans une partie du Poitou et des Charentes, autour de quelques évêques réfractaires, se refusaient à admettre le Concordat. Si l'orgueil et l'ambition purent égarer certains prélats qui ne consentirent pas à donner leur démission pour obéir au Pape, il faut dire, à l'excuse des simples fidèles, dont beaucoup étaient ignorants, que ce Concordat, signé par le remplaçant des Bourbons sur le trône de France, dut faire à plusieurs l'effet d'une nouvelle Constitution civile du clergé.

Les trois Sœurs d'Angoulême firent partie des dissidents les plus obstinés. Se croyant dans la bonne voie et persécutées pour la justice, elles refusèrent absolument de se rendre aux raisons de leurs Supérieurs.

Exclues de la Congrégation, n'ayant plus le droit de porter l'habit de la Sagesse, elles ouvrirent une école pour les fillettes dont les parents adhéraient à ce culte de la Petite Eglise, qui ne devait, heureusement, avoir qu'une éphémère existence.

De l'Empire jusqu'à nos jours, les Filles de la Sagesse continuèrent à se multiplier.

Le Supériorat du Père Deshayes, de 1821 à 1841, fut marqué par des améliorations et des agrandissements apportés à la Maison-Mère. Un Chemin de Croix fut érigé dans l'enclos, un pont et un moulin bâtis, la chapelle agrandie.

En 1825, le Supérieur Général entreprit le voyage de Rome, dans le but de s'occuper de la béatification du Père de Montfort. Il obtint de Léon XII un Bref laudatif pour les deux Congrégations dont il était, à Rome, le représentant.

Déjà, le Père Duchesne, accompagné de deux Filles de la Sagesse, avait eu le privilège de s'agenouiller aux pieds de Pie VII, pendant la captivité du Saint-Père à Fontainebleau.

A l'instigation du Père Deshayes, dévoré de zèle et d'activité, les œuvres devaient recevoir une impulsion nouvelle et s'adapter à des formes neuves. Les Filles de la Sagesse commencèrent à s'occuper de l'instruction des sourdes-muettes, à la Chartreuse d'Auray, à Poitiers. Puis d'autres maisons furent successivement fondées à Lille, Orléans, Soissons, Toulouse.

A leur dévouement auprès des enfants et des malades, les Filles de la Sagesse devaient allier celui qu'inspire aux âmes pénétrées par l'amour de Dieu, la pitié pour l'âme pécheresse de leurs frères. Après les hôpitaux et les

écoles, elles pénétrèrent dans les bagnes et les prisons.

En 1818, c'est la maison centrale de femmes du Mont-Saint-Michel (peu après transférée à Rennes), dont elles furent chargées. Elles entrèrent encore à Cadillac, près de Bordeaux, en 1835, à Clermont-sur-Oise en 1840.

Dans leur apostolat auprès des détenus, hommes et femmes, il n'est pas besoin de faire remarquer que les pauvres Sœurs n'eurent pas toujours un rôle aisé, ni une existence à l'abri de toute traverse.

Les maisons centrales de Cadillac et de Clermont-sur-Oise étaient fort mal tenues, quand les Sœurs y furent introduites, par le gouvernement lui-même. Les prisonnières, indisciplinées, surveillées par des gardiens masculins, ayant du vin à leur disposition, se livraient à tous les désordres qu'on peut imaginer, sans compter les batailles et les disputes !

L'arrivée des Sœurs coïncidant avec une ordonnance royale qui donnait l'ordre de réformer l'organisation de la maison et de supprimer le vin de la cantine, fut accueillie, dans les deux endroits, par une véritable cabale. A Cadillac, les femmes avaient formé le projet de jeter la Mère Supérieure dans un puits ; à Clermont, le bon Frère, venu de Saint-Laurent-sur-Sèvre pour accompagner les religieuses et porter leurs bagages, ayant pénétré

dans la cour de la prison, fut littéralement « passé à tabac » par ces dames les détenues !

Des exhortations, des sanctions, une visite des gendarmes eurent raison des plus fortes têtes. Non seulement l'ordre se rétablit, mais les cœurs, peu à peu, s'ouvrirent. Parmi ces femmes si tristement déchues, de véritables rénovations spirituelles s'opérèrent, et les Sœurs reçurent la meilleure de toutes les récompenses : celle de ramener à Dieu beaucoup de prisonnières, de les rendre soumises, résignées dans l'austérité recluse de leur vie d'expiation.

Il en fut de même pour les bagnes d'hommes. Souvent, les gardes-malades eurent la consolation de convertir, de voir mourir sous le pardon du prêtre, de tourner vers le bien des malheureux qui n'avaient vécu jusqu'alors que pour faire le mal. Mais tous les loups ne deviennent pas, même en pieuse compagnie, des agneaux, et l'on ne vit pas impunément au milieu d'eux sans se faire mordre ! Les religieuses furent exposées quelquefois aux plus sérieux périls.

En 1806, quatre d'entre elles devant quitter le bague de Toulon pour retourner à Saint-Laurent-sur-Sèvre, quelques forçats eurent vent de ce départ et réussirent à s'échapper. Ils se postèrent sur la route au passage de la diligence, puis, ayant arrêté la voiture, ils sommèrent les voyageurs de donner leur

argent. La Supérieure avait eu l'à-propos de partager celui qu'emportait les Sœurs en quatre parts. L'une d'elles seulement fut dépouillée, les voleurs la croyant porteuse de tout le pécule du voyage.

Attentat classique, terreur des équipées en diligence : « La bourse ou la vie ! ». Mais voilà qui est moins banal : « Mes Sœurs, dit l'un des bagnards en s'éloignant, n'oubliez pas de prier pour nous, car nous ne faisons pas vraiment là un bien joli métier. J'espère que vous nous soignerez tout de même si nous retournons au bague. »

L'une des religieuses, qui était souffrante, mourut d'émotion à l'étape suivante. Plus tragique encore fut le sort de la Sœur Saint-Malch, assassinée à coups de couteau, à l'hôpital de Brest, par le cuisinier, un forçat, dont elle avait fait punir l'insubordination.

Mais rien n'arrête le zèle inspiré par Dieu. Pendant les épidémies de choléra de 1835, 1849 et 1854, les Filles de la Sagesse donnèrent toute la mesure d'un dévouement qui ne redoutait ni la maladie ni la mort. Plusieurs furent atteintes par la contagion et périrent victimes de leur charité. Toutes firent l'admiration des malades, des docteurs, des autorités civiles. Le préfet du Var écrivait, en 1854, que Dieu seul était assez riche pour les récompenser.

Le nombre croissant des vocations per-

mettait aussi à la Sagesse d'étendre à l'étranger son champ d'apostolat. Moins de deux cents ans après la fondation, comme un vol d'oiseaux migrants, les filles de Marie-Louise de Jésus avaient pénétré en Hollande, en Angleterre, en Suisse, au Canada, dans l'île d'Haïti, aux Etats-Unis. C'est en 1875 que s'embarquèrent quatre Filles de la Sagesse, sur le vaisseau « La Louisiane », pour aller fonder, en Haïti, la première communauté missionnaire. Trente ans plus tard, ce sont les noirs du sud africain qu'elles devaient évangéliser.

Entre temps, les encouragements les plus précieux leur étaient venus de Rome. En 1853, le Souverain Pontife donnait un Bref d'approbation aux deux familles religieuses de Grignon de Montfort. En 1904, les Constitutions de la Sagesse étaient définitivement approuvées.

Mais les débuts du xx^e siècle devaient marquer, en France, avec la séparation de l'Eglise et de l'Etat et le vote des lois laïques, une reprise de la persécution religieuse. Les membres des Congrégations ayant perdu le droit d'enseigner, il fallait, pour les Filles de la Sagesse, ou bien se séculariser, ou garder l'habit, mais renoncer à l'école. C'est ce dernier parti qui fut adopté.

Par une lettre circulaire écrite en décembre 1902, le Supérieur Général, le Père Maurille,

rappelait aux filles du Bienheureux Montfort, la recommandation de leur Père à Marie-Louise de Jésus : « Ma fille, gardez cet habit, il vous gardera et vous sera d'un grand secours contre toutes sortes de tentations. »

« Votre saint habit, mes chères Filles, écrit le Supérieur, estimez-le et aimez-le de plus en plus, soyez de plus en plus heureuses et fières de le porter. Il me paraît qu'il vous est un vêtement de défense et de vertu et un vêtement d'honneur et de gloire. Il vous protège efficacement et il vous honore grandement ; deux motifs de vous attacher à lui de plus en plus... Votre saint habit est pauvre, il est sévère, il est simple. La pauvreté vous protège, avec le premier de vos vœux, contre celle des trois concupiscences que Saint Jean appelle la concupiscence des yeux ; sa sévérité vous prémunit, avec votre vœu de chasteté, contre la concupiscence de la chair ; et, enfin, sa simplicité vous défend, avec votre vœu d'obéissance, contre cette concupiscence aussi perfide et funeste que les autres, que l'Apôtre appelle : *superbia vitæ*, l'orgueil de la vie. »

Ceux que l'Esprit du Mal inspire savent bien aussi que si « l'habit ne fait pas le moine », il rend cependant beaucoup plus « moine » ceux qui le sont déjà au fond du cœur.

Tandis que d'autres Congrégations, spécialement vouées à l'enseignement, continuaient,

sous les livrées du monde — aussi peu mondaines que possible ! — l'éducation de la jeunesse, le Chapitre Général, réuni en 1905, décidait que les Filles de la Sagesse continuerait à porter leur costume.

Il fallait abandonner les écoles, du moins sur le sol de France. C'est à l'étranger seulement que les Filles de la Sagesse auraient désormais le droit d'enseigner et de former des âmes de jeunes filles aux devoirs de leur vie de femme.

DEUXIEME PARTIE

LA VIE INTERIEURE

CHAPITRE PREMIER

SAINT-LAURENT-SUR-SÈVRE LA MAISON-MÈRE

Monseigneur Laveille, Louis Chaigne, Georges Rigault, Jean Yole, tous les auteurs qui ont écrit sur le Bienheureux Grignon de Montfort, sur la Congrégation de la Sagesse, sur la Vendée, ont célébré le charme de Saint-Laurent-sur-Sèvre.

A la vérité, du point de vue géographique, ce n'est qu'un doux coin de France comme il y en a d'autres : de la verdure, de l'eau, des arbres, une mollesse arrondie de contours, une symphonie de couleurs dont les tonalités se fondent et s'harmonisent : bleu-gris du ciel souvent rayé de pluie, vert solide et dru des prairies bien arrosées, jaune pâle des primevères de mars, incarnat du printemps sur les pommiers et les cerisiers.

Le village de Saint-Laurent est bâti dans le fond du vallon et se tourne vers un horizon de collines qui le dominant sans arrogance.

Rien de violent ni de heurté dans ce paysage, rien de sauvage, ni même d'étrangement pittoresque, comme les contrées de mer ou de montagnes. Les arbres et les toits flottent dans un halo de lumière transparente, paisible et tamisée. Tout respire le calme, la sérénité, le bonheur de vivre.

On s'imagine avec quelque difficulté que cette contrée claire et paisible fut un théâtre de carnage et qu'elle reste imprégnée de mystère, d'héroïsme et de sang. Bonchamps, d'Elbée, La Rochejaquelin, Charette... la Vendée aussitôt qu'elle vous accueille, semble faire résonner ces noms dans la fanfare de vos souvenirs...

Mais, à Saint-Laurent, celui que dès l'abord invoque le pèlerin, c'est un nom de croisade mystique : Grignon de Montfort. Le petit bourg vendéen qui veille sur son tombeau, lui a réservé un culte permanent, dont les années ne paraissent pas avoir diminué la ferveur.

Dès le seuil de l'église aux belles voûtes romanes, on aperçoit la pierre tombale, surmontée d'un dôme escorté par des anges d'une reposante blancheur. Les épitaphes composées par ses amis célèbrent les vertus du saint missionnaire, des ex-votos couvrent le mur, éclairés par le brasillage des cierges qu'allume la piété populaire.

Un petit cahier, une sorte de naïf aide-mémoire à l'usage du Bienheureux, permet de

formuler des demandes, d'exprimer des actions de grâces : « Merci au Père de Montfort pour le succès de mon examen. » — « Père de Montfort, guérissez ma pauvre maman. » — « Père de Montfort, donnez-nous un petit garçon. »

Combien sont venus là, comme dans tous les lieux de prière, épancher l'angoisse de leur âme, les désirs souvent trop humains de leurs cœurs tourmentés et compter sur les amis de Dieu qui ne cherchaient, eux, que « le royaume de Dieu et sa justice », pour leur venir en aide.

Aux côtés de la tombe du Bienheureux, reposent la Mère Marie-Louise de Jésus et le saint marquis de Magnane, dont la piété et la charité avaient mérité cet honneur.

Tout, dans cette église, parle du Père de Montfort. Il semble qu'ici la prière ne puisse s'élever vers Dieu sans passer par lui. L'autel du transept nord lui est consacré, et la crypte présente encore sa statue, statue émouvante, où le missionnaire, ardent jusqu'à sa dernière heure, se soulève à demi de sa pauvre couche, pour offrir son Crucifix à l'adoration des foules. La lumière sans brutalité des ciels de l'Ouest, qui s'épanche par les vitraux, met une auréole au visage du Bienheureux.

Mais ce qui demeure du Père de Montfort à Saint-Laurent-sur-Sèvre, ce n'est pas seulement un souvenir, une statue, une pierre tom-

bale ni même un culte, c'est une œuvre et c'est une vie. Sous l'égide du Calvaire élevé sur une éminence au centre du bourg, en souvenir de celui de Pontchâteau, se trouve la maison des Missionnaires de la Compagnie de Marie. Plus loin, la Maison-Mère des Filles de la Sagesse et le Pensionnat des Frères de Saint Gabriel, institués pour l'éducation de la jeunesse, par le Père Deshayes et qui sont, sinon les fils, du moins, pourrait-on dire, les petits-fils du Père de Montfort.

Par cette triple vie conventuelle, toute l'activité du petit bourg vendéen paraît absorbée et protégée. Les quelques maisons de commerce, de vie agricole, artisanale ou bourgeoise qui s'abritent sous la protection des clochers, font figure de comparses et de dépendances.

« Deux flèches, écrit Jean Yole, l'une gothique, l'autre romane, élancées, puissantes, « comme en ont les cathédrales, dominant « impérieusement l'ensemble. Rien n'échappe « à leur ombre pieuse, tout obéit à leur signe. « L'harmonie du lieu est dans cette soumission loyalement acceptée. On se croirait « dans une de ces cités médiévales où tout « était dispensé aux hommes par la main des « serviteurs de Dieu.

« Saint-Laurent rejoint, en effet, par le « détail et l'ensemble de ses lignes, les villes « mystiques de la chrétienté. Sa rue des cou-

« vents n'évoque-t-elle pas une rue de Tolède « ou de Saint-Jacques-de-Compostelle ? » (1).

Cette rue des couvents, grise, austère, un peu mystérieuse, elle est bordée par les murs de la Maison-Mère des Filles de la Sagesse. On sonne à la petite porte, dans laquelle un jour grillagé permet de se rendre compte de la qualité du visiteur. Le visage souriant de la Sœur vient vous accueillir... Tout près de la porte d'entrée, un oratoire est consacré au Père de Montfort. Il marque l'emplacement de la chambre où mourut le Bienheureux, qu'une statue représente dans la même position qu'à l'église, à demi soulevé sur son lit d'agonie.

La Maison-Mère a quelque chose d'imposant, de grave, de solennel, d'un peu intimidant, mais toutes les silhouettes que je croiserai à la chapelle, dans les couloirs, revêtiront, pour moi, une allure familière.

Ce costume des Sœurs de la Sagesse, cette vaste robe grise, cette coiffe qui s'avance rectangulaire sur le visage et ce bruit particulier des sandales qui s'échappent du pied et dont le talon heurte le sol, je n'ai pas à faire connaissance avec eux. Ils sont mêlés aux souvenirs de ma plus lointaine enfance, depuis la petite école de Saint-Briac et la vieille Sœur Saint-Charles, qui nous appelait « cher ange » en nous apprenant à lire.

(1) La Vendée. Jean Yole.

Le parloir étroit et modeste où j'attends la Mère Générale, est revêtu de je ne sais quelle grâce aimable dans sa simplicité. Comme les Constitutions le prescrivent, les planchers ne doivent pas être cirés, simplement lavés, mais ils le sont de telle sorte que leur netteté est irréprochable. Un napperon, un vase de fleurs, un peu de cette impondérable coquetterie que toute femme porte en elle, mettent un sourire sur l'austère visage de la pauvreté conventuelle. Rien de cette nudité glaciale et désolante que l'on rencontre dans la plupart des couvents d'hommes.

Sans doute, les statues, les tableaux, tous les insignes religieux que l'on aperçoit dans la maison ne seraient-ils pas de nature à satisfaire les prédilections artistiques d'un Huysmans ou d'un Henri Ghéon, mais, pour des tempéraments moins esthètes, pour des goûts moins délicats, pour des yeux moins difficiles, pour ceux que la grâce n'a pas terrassés sur le chemin de Damas et qui ont eu l'insigne faveur de respirer la foi dès leurs premières années, ces plâtres, aux couleurs vives, ces Sacrés-Cœurs enluminés, ces manteaux de la Vierge à l'azur méridional, tels que l'art du quartier Saint-Sulpice en a tant modelés au début du siècle, produisent un effet à la fois cher et familier. Ils sont confondus dans le souvenir des premières ferveurs, des prières candides, des retraites de Première Commu-

nion. Ils ont flotté dans une bonne odeur d'encens, dans un étincellement de lumières. Ils semblent toujours prêts à se pencher vers vous pour vous porter secours.

Et de place en place, dans la maison, dans la grande salle du noviciat, les yeux seront attirés par ce portrait du Père de Montfort, qui le représente en prière devant un Crucifix et une statue de la Vierge, et dont le curieux visage, aux traits accentués, n'a plus rien de la fade douceur des productions de l'art Saint-Sulpice.

Dès l'entrée de la Maison-Mère, dès le parloir, une chose vous frappe, si caractéristique des couvents et qui semble ici particulièrement accentuée, c'est une propreté méticuleuse, un ordre absolu, total, qui règne dans les moindres recoins. De génération en génération, les Filles de la Sagesse sont fidèles à se transmettre la pieuse et charmante recommandation de Marie-Louise de Jésus à ses premières compagnes : « Ne quittez jamais un appartement sans l'avoir laissé en ordre, car la bonne Vierge, qui est la Supérieure de cette maison, viendra faire sa ronde quand nous n'y serons plus. »

Ceux qui avaient, au début d'un siècle impie et tragique, éliminé de l'école, parce qu'elles portaient un habit religieux, les héritières d'un tel esprit, se rendaient-ils compte de quelle richesse morale ils privaient la France ? A

côté des grands principes, toutes ces humbles vertus de propreté, d'ordre et d'économie, d'emploi judicieux du matériel domestique, enseignées aux futures ménagères, n'était-ce pas le moyen de leur apprendre à équilibrer un budget, à rendre agréable un intérieur, à retenir un mari, en un mot à consolider une famille et à résoudre, par le fait même, plus d'une « question sociale » ?

C'est un privilège de la visiteuse venue pour connaître leur histoire, d'être introduite dans tous les lieux habités par les religieuses, même dans le jardin fermé et si recueilli du noviciat, visite combien précieuse pour le cœur et l'esprit, et dont le souvenir ne s'effacera plus.

Les bâtiments occupés par les Filles de la Sagesse, entourés d'un vaste enclos, munis de dépendances : basse-cour, ferme et moulin, constituent, par leur importance, une véritable petite cité. Adaptés au nombre croissant des vocations, ils ont remplacé l'étroite, sombre et misérable maison de tisserands, maison dont les vestiges demeurent pieusement conservés sous le lierre, et qui fut le berceau de la Congrégation.

La chapelle est une véritable église, à la flèche hardie de 86 mètres, construite suivant les règles de l'art ogival, en pierre du pays, et d'après les plans de deux architectes de Nantes : Faucheur et Boismein.

C'est en 1860 qu'elle fut commencée. On était à l'époque opulente du Second Empire. Le baron Haussmann reconstruisait et transformait Paris. La percée des avenues qui partent de l'Etoile, nécessita l'expropriation, impérialement compensée, de plusieurs maisons appartenant à la Congrégation de la Sagesse. Une autre, revendue avantageusement, des dons importants permirent de commencer les travaux et de les mener aussi rapidement que possible à la plus complète, à la plus somptueuse réalisation.

Pour célébrer la gloire de Dieu, le don de la Présence réelle, les Filles de la Sagesse n'ont rien épargné. La pauvreté règne en souveraine dans leurs appartements personnels, mais ici, c'est le Roi de leur cœur, c'est le Maître de leur maison et de leur vie qu'elles honorent.

Les splendeurs ornementales de la chapelle, c'est la profusion des parfums de Madeleine sur la tête et sur les pieds du Christ.

Entre une double rangée de colonnettes aux chapiteaux ouvragés, la nef s'allonge majestueusement jusqu'au maître-autel, sur une longueur de 65 mètres. Les sculptures, exécutées par un Angevin, M. Chapeau, empruntent leur sujet à la flore du pays. Aubépine, violette, coquelicot se mêlent aux feuilles des arbres les plus familiers : le chêne et le hêtre.

Les emblèmes symboliques et toujours adap-

tés du vin et du froment, enlacent leurs grappes et leurs épis autour de la Table de Communion, dont le motif central représente la Cène. Les bas-reliefs du maître-autel, surmonté d'un dôme en forme de clocher, reproduisent les principales scènes de la Passion. Une effigie en cire du Père de Montfort est couchée sous l'autel. Des deux autels collatéraux, l'un est encore consacré au Bienheureux. On le rencontre là bénissant un vieillard infirme et des enfants et présentant ainsi le double aspect de sa bienfaisance : soin des malades, éducation de la jeunesse.

L'autel de la Sainte Vierge figure la scène bien connue de la remise du Rosaire à Saint Dominique.

La lumière qui baigne largement le sanctuaire et que la blancheur des pierres de tuffeau rend plus éclatante, filtre à travers les vitraux dûs aux talent du maître-verrier Claudius Lavergne. (1).

La Vierge Marie, les Apôtres, les saints de la loi nouvelle côtoient, dans ces verrières, les patriarches et les prophètes, sous la protection tutélaire des Anges. Mais le trait de génie de l'artiste, c'est d'avoir rapproché des scènes de la vie du Christ, celles de la vie du Père de Montfort, dont les gestes s'apparentent ainsi

(1) Il était le fils de cette M^{me} Julie Lavergne qui fut à la fois une grande chrétienne et une conteuse charmante.

d'une manière vivante aux enseignements de l'Évangile.

Tandis que Jésus parle au milieu des docteurs, le jeune prêtre de Montfort célèbre sa première messe à Saint-Sulpice. Le baptême de Notre-Seigneur est rapproché de l'entrevue dans laquelle le Pape Clément XI nomme Grignon de Montfort missionnaire apostolique. Comme son maître, l'apôtre bénit les enfants... et la double histoire bénie, celle du Dieu et celle du Saint, se déroule à travers la magie des couleurs...

La chaire, surmontée d'une Vierge qui tient l'Enfant, est supportée par quatre statues, figures de Moïse, d'Abraham, d'Elie et de David. Saint Joseph et Saint Jean-Baptiste président au départ du double escalier. Les évangélistes, les docteurs, les prophètes se rencontrent avec Saint François d'Assise, Sainte Thérèse, Saint Vincent de Paul, Saint François de Sales et nombre d'autres saints. Cette chaire, à elle seule, est un véritable petit chef-d'œuvre de richesses sculpturales.

Au-dessous d'elle, austères et rectilignes, les bancs occupés par les religieuses s'allongent de chaque côté de la nef, et rassemblent leurs capes noires, tandis que la cuve de bronze des quatre cloches paraît répandre à profusion, sur la vallée, les harmonies de leurs prières.

Devant la chapelle, une grande cour, au milieu de laquelle se dresse le saint Fonda-

teur, à droite, le cloître, qui donne accès au labyrinthe des couloirs et des appartements.

La salle de communauté, qui groupe tous les membres présents pour la lecture spirituelle et les avis de la Mère Générale, est particulièrement imposante. Plus loin, le réfectoire, très vaste, au plafond soutenu par des colonnes, aux longues tables de bois, aux bancs rigides, sans dossier. Un très sobre couvert : écuelle et gobelet, attend chaque religieuse et les murs sont couverts d'inscriptions destinées à rappeler que les repas en commun ne sont qu'une halte indispensable, accordée à la nature et non une satisfaction de bien-être et de gourmandise.

« Souvenez-vous que ce corps que vous nourrissez doit être la pâture des vers. »

« Dans ma soif, ils m'ont abreuvé de fiel et de vinaigre. »

« La mortification dans les repas est l'A.B.C. de la vie spirituelle. »

« Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, faites tout pour la gloire de Dieu. »

« Seigneur, donnez-moi de cette eau qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle. »

Quoique simple et frugale, la nourriture des Filles de la Sagesse est suffisamment abondante et substantielle, comme il est indispensable pour un ordre voué aux fatigues des œuvres extérieures. La viande, le poisson, les

œufs y sont en usage toute l'année. On fait néanmoins abstinence trois jours par semaine, mercredi, vendredi, samedi, et celles qui le peuvent, ajoutent aux jeûnes de l'Eglise celui du samedi, en l'honneur de la Sainte Vierge.

Une aile du bâtiment est affectée au noviciat. Des cours silencieuses, qu'animent à heure fixe des récréations pleines de gaieté... Une grande salle, où postulantes et novices écoutent les conférences et les enseignements qui leur sont destinés... Puis la vision calme et charmante des dortoirs, enfilade de blanches cellules formées par des rideaux.

Au début du séjour de Marie-Louise Trichet et de Catherine Brunet à La Rochelle, le Père de Montfort, soucieux à l'excès de mortifications, avait désiré que ses filles couchassent étendues dans des cercueils, mais la pauvre Marie-Louise étant tombée malade, une couche plus humaine fut admise à remplacer l'étroitesse de la boîte funèbre. Paillasse et matelas, posés sur des tréteaux, constituent une espèce de divan suffisamment confortable.

Pour honorer la tradition et l'usage de leurs premières Mères, les religieuses se servent toujours, pour la toilette journalière, d'une cruche de terre et d'une petite cuvette, mais des cabinets particuliers et des salles de bains parfaitement modernes, permettent de satisfaire toutes les exigences de l'hygiène.

Après avoir parcouru tous les lieux d'activité de la Maison-Mère, il en reste un dernier, le plus émouvant peut-être de tous, c'est l'infirmier.

Ce ne sont pas seulement des sœurs passagèrement malades que l'on rencontre là, mais aussi des infirmes et des percluses, pour la plupart âgées.

En apparence une charge pour la Congrégation, elles sont vénérées comme des Moïses sur la montagne. Pendant des années elles ont servi, elles se sont dévouées, elles se sont usées au soin des pauvres et des malades. Elles ne peuvent plus travailler, mais elles peuvent prier, elles peuvent souffrir... La Mère Assistante qui me conduit dit, en parlant d'elles : « C'est la banque de notre Chère Mère. »

Source inépuisable de richesses pour tous ceux qui croient à la Communion des Saints, mystérieux pouvoir de rachat, monnaie miraculeuse, toutes ces douleurs acceptées et offertes compenseront, devant la Justice Suprême, les bacchantes du péché.

Il règne, dans les couvents, une atmosphère particulière qui vous saisit au cœur. Toute la paix du ciel paraît reposer sur eux. On a l'impression que les Anges vous accompagnent, que le silence est comme traversé d'un battement d'ailes, que les murs eux-mêmes se recueillent... Faut-il croire, suivant l'opinion d'un beau poète romantique, à l'âme des

objets inanimés ?... N'est-ce pas plutôt celle des humains qui pénètre les choses ?

Cette infirmerie, témoin de tant de souffrances, a l'aspect d'une maison heureuse. La douleur s'y transmue en allégresse. Une religieuse aux mains déformées, lève un souriant visage... Elle fait le compte de tous les chapelets égrenés, de tous les « *Gloria Patri* » récités à longueur de journée par les impotentes. La vieille Sœur Laurentius, qui a 92 ans, trottine à travers les salles, joyeuse et insouciant comme un petit enfant.

Chaque matin, les malades qui sont assez valides pour se rendre jusqu'à la tribune de plain-pied, donnant sur la chapelle, vont recevoir l'Eucharistie. Celles qui n'ont pas assez de force ou d'agilité pour sortir de leur lit, attendent, à demi soulevées sur leur couche, revêtues de leur cape noire, la visite émouvante de laquelle émanera leur courage et leur force. « ...C'est l'heure d'un échange ineffable : « Jésus se donne, mais Il demande en retour. « Il vient chercher, en cette humanité de sur- « croît que Lui sont tous les membres du « corps mystique, la seule chose que le Ciel « ne puisse lui offrir : la faculté de souffrir « encore pour la gloire de son Père et le salut « des âmes. Et c'est sans doute parce qu'Il « trouvera en nos infirmeries des cœurs géné- « reux, capables d'éteindre cette soif de son « amour, que nous voyons, pour l'ordinaire,

« l'existence de nos chères malades se prolonger au delà des prévisions humaines. »

Retardée par la volonté du Maître et par les soins de leurs sœurs, la dernière heure sonne cependant. Les gens du monde, même bons chrétiens, dissimulent trop souvent aux mourants qui leur sont chers, que le moment de paraître devant Dieu ne va plus tarder. Mais à la Sagesse, comme dans tous les couvents, comme dans tous les lieux où l'on ne vit que pour préparer l'Éternité, la pensée de la mort est familière, elle n'a rien d'horrible puisqu'elle est pénétrée d'espérance. L'heure de l'évanouissement du monde sensible est également celle du suprême rendez-vous. L'Époux est à la porte ; à travers les affres de l'agonie, sa voix se fait entendre : « Venez ma colombe, venez ma bien-aimée, déjà les pluies ont cessé, l'hiver est passé... Le temps du travail et de la tribulation est révolu, c'est maintenant la douceur de l'éternel printemps qui va fleurir. »

Après la dernière confession, après la dernière visite du Christ-Hostie, après les onctions du prêtre, au moment où la vie et la mort se livrent leur combat, le son d'une cloche se lève dans la campagne, annonçant à toutes les religieuses présentes à Saint-Laurent-sur-Sèvre, à tous les habitants du petit bourg, qu'une Fille de la Sagesse vient d'entrer en agonie.

Les mains jointes, le visage calme, enveloppée dans cette grande cape noire qui lui fut toute sa vie comme un cloître portatif, elle reposera, morte, quelque temps encore au milieu de ses sœurs, dont les prières imploreront pour elle le seul bonheur qu'elle ait jamais souhaité : la possession de Dieu.

Puis, après la suprême visite à la chapelle, bercée par les chants funèbres, la religieuse défunte sera conduite dans le petit cimetière, où la nouvelle tombe creusée lèvera vers le ciel les bras d'une croix de plus.

Ce cimetière de Saint-Laurent-sur-Sèvre, ce cimetière des Filles de la Sagesse, avec du buis et des cyprès, avec ses petites tombes si bien alignées, si bien tenues, si bien fleuries, quelle impression de tranquillité, de sérénité, de sécurité il vous donne ! Où pourrait-on mieux appliquer qu'ici l'expression « champ du repos » au jardin de la mort ?

Dans les cimetières des villes, il arrive qu'en apercevant la tombe de certains pécheurs qui, toute leur vie, ont vécu loin de Dieu, la tombe de chrétiens indifférents qui n'ont reçu les derniers Sacrements qu'au moment où leur esprit paraissait s'engourdir, on se demande avec inquiétude : « La pauvre âme, où est-elle ? »

Mais ici... Dans ces cimetières de couvents, aucune angoisse ne demeure. Celles qui dorment là ont pu avoir leurs faiblesses, leurs

imperfections, leurs petites misères. Il se peut qu'avant l'éternel Face à face, leur âme ait languï dans l'attente et dans la douleur purificatrices, mais toutes, elles ont vécu et elles sont mortes dans la grâce, toutes elles se sont dévouées au bien de leurs frères, toutes elles ont été des vierges sages. Comment pourrait-on douter pour elles de l'accueil de Dieu ?

Les jardins de la Maison-Mère occupent une étendue de plusieurs hectares au terrain légèrement accidenté. Un chemin de Croix escalade une colline en miniature. Une grotte creusée dans un rocher figure la mise au tombeau.

Notre-Dame de la Salette et Saint Joseph ont aussi leur place dans les jardins. Quand elles passent devant la statue du vigilant Gardien de l'Enfant-Jésus, les novices le saluent d'un sourire et d'une invocation : « Saint Joseph, rendez-nous bien ferventes et envoyez-nous des postulantes. »

Aux parties cultivées de l'enclos, fait suite un petit bois plein de pervenches et de violettes. On y conserve, avec grande dévotion, au centre d'un rond-point entouré de bosquet, la grande statue de bois de la Vierge que défendit, pendant la Révolution, la Sœur Chrysostôme, et qui porte toujours la trace brutale du coup de sabre dont elle fut frappée.

Le soleil filtre à travers les feuillages... Des coins ombragés sont propices à la méditation... Le bocage vendéen offre bien, ici, tout son calme et tous ses sourires.

La Sèvre, qui fait étinceler au matin ses écailles d'argent, coule au bas de l'enclos, elle actionne la vanne du moulin qui moule la farine de la communauté... Potager, basse-cour, ferme, jardin d'agrément, tout est entretenu avec un soin égal.

Légumes et fleurs, comme les âmes que l'on forme ici, sont libérés de l'ivraie.

Notre-Dame de la Sagesse, Notre-Dame de l'Ordre et de l'Harmonie, vous pouvez venir faire votre ronde, rien dans la maison de vos filles ne sera de nature à détourner la bienveillance de vos regards...

CHAPITRE II

« JE L'EMMÈNERAI DANS LA SOLITUDE ET JE LUI PARLERAI AU CŒUR »

La jeune fille qui sollicite l'entrée de la Congrégation de la Sagesse, doit avoir au moins 15 ans et au plus 30. Elle doit être de naissance légitime, appartenir à une famille de bonne renommée, être libre de toute charge à l'égard de celle-ci. La dot exigée est minime et proportionnée aux ressources de chacune. On tient surtout à des indices très sérieux de vocation. Une Supérieure Générale avait coutume de dire que « la Sagesse ne s'ouvre pas avec une clef d'or ».

Malgré le vœu de pauvreté, si la postulante possède quelque bien, elle en conserve toute sa vie la propriété, mais, avant sa profession, elle doit en disposer par testament, en céder l'usufruit à un administrateur de son choix.

La Congrégation de la Sagesse est vouée à

un triple but : l'éducation de la jeunesse, le soin des malades, le renouvellement des âmes dans les retraites.

Tous les six ans se réunit le Chapitre Général, composé du Supérieur, qui est aussi celui de la Compagnie de Marie, de la Supérieure Générale, des Assistantes, des anciennes Supérieures Générales, des Provinciales, de l'Économe Générale et des déléguées de chaque province. Les différents membres de ce Chapitre procèdent à l'élection de la Supérieure Générale, qui sera aidée, dans son gouvernement, par un conseil composé de cinq assistantes.

Des Sœurs Provinciales ont pour mission de visiter les différentes maisons, de veiller au bon ordre de chacune, au maintien de la Règle et des Constitutions, de recevoir en toute liberté les observations et les confidences de leurs sœurs.

La jeune postulante qui franchit, l'âme heureuse et le cœur bouleversé, la petite porte de la Maison-Mère, sait qu'elle doit appartenir désormais tout entière à l'Ordre qu'elle a choisi et qu'il lui faudra renoncer pour toujours aux douceurs de la vie familiale. La Sagesse, cependant, n'étant pas un ordre cloîtré, les visites des proches parents sont assez fréquemment permises, une lettre peut leur être adressée tous les mois environ et, si les

de Jésus. Elle aspire à le porter à son tour... Elle aspire surtout à se donner tout entière au bien... C'est fini, elle a triomphé de tous les obstacles, elle s'est libérée de tous ses liens, elle a fait ses derniers adieux. Elle a partagé les larmes de ceux qui l'aimaient. Elle a relevé leur courage et le sien. Une nouvelle famille l'attend, qui ne sera ni moins bonne, ni moins chère que l'autre. La petite porte de la Maison-Mère est ouverte et refermée sur elle. « *Veni Creator spiritus* ». La jeune fille qui vient d'entrer là a fait le sacrifice d'elle-même et de sa liberté. Elle ne sera plus désormais qu'une force au service de Dieu et de son prochain.

Les six mois que dure le postulat et l'année du noviciat sont entièrement consacrés à la formation spirituelle et intellectuelle de l'âme qui se prépare à la vie religieuse.

Séparées du reste de la communauté et groupées sous la direction d'une maîtresse particulière, postulantes et novices étudient les sciences religieuses, l'histoire de l'Eglise, le cathéchisme des vœux, la Règle et les Constitutions.

Ce temps de probation est, par excellence, celui de la ferveur et des grands efforts. Il s'agit non seulement de lutter contre les passions grossières d'orgueil, de colère, de sensualité, dont les tentations peuvent toujours

ressaisir les âmes les plus vertueuses, mais encore de veiller à supprimer les imperfections et les menues fautes, d'éliminer soigneusement les retours sur soi-même, les mouvements d'impatience, de susceptibilité, d'humeur, de mélancolie déprimante. Les difficultés de la vie commune ne sont pas non plus épargnées aux âmes qui aspirent à la perfection. Chaque personnalité doit s'effacer pour respecter celle des autres, chaque caractère doit s'exercer aux concessions bienveillantes. Ce n'est qu'au prix de l'humilité, du renoncement, de la charité, que la paix peut régner sans heurts.

Reste encore à opérer le dressage de l'extérieur, celui qui consiste à surveiller les gestes, le maintien, les attitudes, à mesurer sans éclats bruyants sa voix et son rire.

Le soleil intérieur de la prière, la pensée si douce de la présence de Dieu, le bienheureux silence qui répand ses ondes bienfaisantes sur la maison et favorise le recueillement, fournissent aux nouvelles venues un puissant secours dans ce travail de perfectionnement, de brisement d'elles-mêmes qu'elles doivent entreprendre. Les Supérieurs, et particulièrement la maîtresse expérimentée du noviciat, sont là pour guider la marche encore incertaine, pour recevoir les confidences, pour épanouir et dilater l'âme qui, malgré sa joie intérieure et sa générosité, peut être facilement assaillie, dans

les débuts de la vie religieuse, par les angoisses et les scrupules.

Entre les heures d'étude et de prière, se placent les travaux manuels. Les novices sont initiées à toutes les besognes que doit accomplir une bonne ménagère. De longues et saines promenades dans la campagne, par les jours de beau temps, des haltes de repos sur l'herbe, permettent à leur jeunesse de se dilater dans la saine douceur des joies innocentes.

L'attrait du Père de Montfort pour la mortification eût pu l'entraîner à fixer, pour ses Filles, une règle sévère. Mais il n'en fut rien.

Comprenant que la fatigue de l'enseignement et des œuvres ne pouvait s'accommoder de grandes austérités, il ne leur a rien imposé qui ne soit compatible avec leur travail. La leçon du lit funèbre qui rendit malade Marie-Louise de Jésus, avait servi, sans doute, d'avertissement au Bienheureux !

Aucune macération corporelle n'est prescrite. Après sept heures de sommeil, les Sœurs se lèvent en toute saison à 4 heures du matin. Elles passent alors à la chapelle deux heures qui sont consacrées à l'oraison, à la récitation d'un premier chapelet et des Laudes. Viennent ensuite la Messe et la Communion quotidienne que, devant Pie X, le Père de Montfort recommandait déjà à ses premières Filles.

Vers la fin de la matinée, avant le repas de

midi, a lieu l'exercice de l'examen particulier. Le soir, à 5 h. 30, les Sœurs se réunissent de nouveau à la chapelle et se livrent à l'oraison. Avant le coucher, elles y reviennent en groupe pour la prière du soir et la récitation des Matines.

Tous les mois, la communauté se réunit pour le Chapitre des Coulpes. Chacune des religieuses s'accuse devant ses sœurs des manquements extérieurs à la Règle et reçoit une petite pénitence, telle que de baiser la terre ou de réciter une prière les bras en croix.

En dehors des offices, les religieuses vaquent à leurs travaux suivant le genre d'occupations que l'obéissance leur assigne. Il leur est recommandé, en dehors des récréations, de ne s'adresser les unes aux autres que des paroles utiles et d'éviter en toute vigilance la dissipation et le bavardage.

Les sachant destinées à vivre au milieu du monde, le Père de Montfort a donné à ses Filles, dans leurs Constitutions, les plus sages avis. Qu'elles sortent autant que possible deux à deux, enveloppées dans leur grande cape, qu'elles ne s'enquièrent point avec curiosité « des bruits de la cour et de la ville ». Les exigences de l'apostolat moderne ont nécessité quelques modifications, mais l'esprit reste le même. Mortes au monde, elles ne doivent plus connaître du monde que la souffrance

pour la soulager et l'ignorance pour l'instruire. Afin d'éviter tout danger, tout soupçon injurieux, elles ne se tiendront jamais seules dans une pièce close avec un homme, fût-il ecclésiastique.

Ayant renoncé à tout luxe et à tout confort, elles se contenteront des choses les plus simples, des installations les plus modestes : « L'esprit de la sainte pauvreté, disent les Constitutions, en inspire l'amour. Une Fille de la Sagesse, bien pénétrée de cet esprit, aime les personnes, les maisons, les occupations pauvres. Tout ce qui porte les livrées de l'indigence, lui paraît digne de respect et de prédilection. »

Mais il est relativement facile d'être chaste quand tout contribue à vous protéger, d'être pauvre quand on ne manque pas du nécessaire. Le grand mérite de la vie religieuse, le brisement perpétuellement renouvelé, c'est celui de l'obéissance.

A la nouvelle venue qu'il amenait en voiture jusqu'à la Maison-Mère, un vieux cocher, aussi bon prédicateur que le Père de Montfort, avait coutume de dire en arrivant : « Mademoiselle, jetez maintenant votre volonté dans la Sèvre. »

Toutes celles qui ont l'expérience de la vie religieuse savent que ce n'est pas là chose facile que de jeter sa volonté par dessus bord.

Ce n'est pas un jour seulement, c'est tous les jours qu'il faudra travailler à se délivrer de cette volonté propre, à laquelle la pauvre nature orgueilleuse est toujours si passionnément attachée.

Aussi les Constitutions insistent-elles particulièrement sur l'obéissance. Quand elles se trouveront dans l'intimité avec leur Supérieure, les Filles de la Sagesse demanderont leurs permissions à genoux, afin de révéler extérieurement cette autorité qui est leur Dieu visible, et dont elles portent le culte au fond du cœur.

« Elles doivent obéir entièrement, sans réserve; promptement, sans délai; saintement, sans respect humain; aveuglément, sans raisonnement; persévéramment, sans discontinuation. »

Guidées par l'obéissance, humblement soumises, épanouies dans la sainte joie de ceux qui, ayant tout quitté, reçoivent le centuple dès ce monde, elles progresseront chaque jour dans la perfection.

*

**

Pendant le premier temps de probation, pendant les six mois que dure le postulat, la jeune fille qui aspire à devenir Fille de la Sagesse porte des robes sombres, une petite pélerine et un bonnet blanc, uniforme à la fois

austère et juvénile. Quand elles défilent à la promenade, sur deux rangs, les postulantes ont un peu l'air d'une bande d'orphelines.

Le costume qu'elles doivent revêtir, le jour de leur prise d'habit, se compose d'une coiffe de linon raide, de forme rectangulaire, d'un fichu blanc, d'une camisole, sorte de brassière de laine grise, à larges manches et à basques, qui avait eu le don, quand sa fille le revêtit, de déplaire particulièrement à M^{me} Trichet. La jupe, très ample, est également en laine grise et elle est encore recouverte d'un ample tablier gris. Un détail très caractéristique et un peu curieux, emprunté sans nul doute au costume paysan poitevin du XVIII^e siècle, ce sont les sandales qui laissent le talon libre et auxquelles la marche doit s'adapter pour les empêcher de glisser du pied.

Autre détail particulier du costume de la Sagesse : le corset qui enserre la taille et la maintient bien droite, porte à l'avant un busc de bois. Il n'a toutefois rien d'un carcan et ne gêne pas la liberté des mouvements. En raison de leurs gros travaux, les sœurs converses portent des souliers, une robe noire et une coiffe relevée.

Deux fois par an, le 2 février et le 2 août, ont lieu, à la Maison-Mère, les cérémonies de vêtue et de profession.

Tous ceux qui ont assisté à ces consécra-tions de la vie religieuse, à ces immolations

de toutes les joies du monde, savent de quelle sainte émotion elles s'accompagnent. Il semble bien, en ces jours-là, que la vie s'exalte et se divinise, que l'on pénètre dans le domaine des réalités invisibles qui vous enveloppent de toutes parts, que le mystique et le surnaturel deviennent presque tangibles.

On serait à peine étonné qu'à pareilles heures, le ciel s'entr'ouvrit, qu'une voix se fit entendre, qu'une colombe vint se reposer sur la tête des vierges offertes à Dieu.

La même cérémonie réunit deux fois l'an, à la Sagesse, les prises d'habit et les professions temporaires et perpétuelles. Dès le matin, précédant l'entrée à la chapelle, les professes ont prononcé leurs vœux, chacune à leur tour, dans un petit oratoire particulier, en présence du Supérieur, de la Supérieure Générale et de deux témoins. Les postulantes ont reçu l'habit qu'elles doivent désormais porter, sans avoir mis au préalable la robe de mariée dont la plupart des autres ordres revêtent leurs nouvelles adeptes comme symbole des noces de l'Agneau. La cérémonie qui va se dérouler ne sera que la consécration publique des engagements déjà pris dans l'intimité.

La chapelle rutilante de lumière, les plus somptueux ornements sacerdotaux ont été sortis des armoires. Attirée par la dévotion, par l'amitié, par la curiosité, une foule nombreuse

se presse dans la nef. Elle se dresse d'un seul élan quand le grand portail s'ouvre tout au large, que les cloches s'ébranlent et qu'une longue théorie de robes grises et de capes noires pénètre sous le porche.

Cortège impressionnant et recueilli. Les postulantes, qui portent pour la première fois l'habit qu'on va bénir, attirent surtout l'attention. Les mères, dont la poitrine se gonfle de sanglots, les pères qui veulent dominer leur émotion, les frères, les sœurs, les amies cherchent, parmi les autres, ce visage embéguiné de blanc qui leur est spécialement cher.

La voilà !... C'est elle ! On l'a reconnue !... Comme elle est grande avec cette ample jupe ! Comme elle marche droite et tranquille ! Comme elle est majestueuse avec cette coiffe sévère ! Le chant des Psaumes éclate, triomphal. « La terre et tout ce qu'elle renferme est au Seigneur...

« Celui dont les mains sont innocentes et dont le cœur est pur montera sur la montagne du Seigneur et s'arrêtera dans son lieu saint...

« Levez-vous, portes éternelles, laissez entrer le Roi de gloire !... »

Conduites par la Supérieure Générale et la maîtresse du noviciat, les postulantes s'avancent jusqu'à la Table de Communion :

— Mes chères Filles, que demandez-vous ?

— Nous demandons à être admises au noviciat des Filles de la Sagesse.

L'Officiant leur rappelle alors qu'elles doivent renoncer aux manières et aux parures du monde. Il leur redit la parole de Grignon de Montfort à Marie-Louise de Jésus : « Gardez cet habit, il vous gardera ». Puis il implore les bénédictions du ciel sur l'habit consacré qui doit être, pour celles qui le portent, une protection salutaire, un commencement de sainteté, une défense contre l'Esprit du Mal.

Le Rosaire est le complément de l'habit de la Sagesse. Celui que portent les novices se compose de grains blancs.

« Par le Rosaire, leur dit l'Officiant, vous obtiendrez de Marie la divine Sagesse, chaque jour vous le récitez en union avec les chœurs célestes et les justes d'ici-bas, et, en effeuillant cette couronne de roses mystiques, vous respirerez leur parfum. »

Fleurs mystiques, elles aussi, dans le jardin du Seigneur, les petites novices, après avoir baisé ce Rosaire blanc et l'avoir suspendu à leur côté, regagnent leurs places sous la conduite de la maîtresse du noviciat et de la Mère Générale.

Et tandis que le chœur célèbre « la Maison du Seigneur aux solides fondements », leurs voix répondent dans l'allégresse : « C'est ici le lieu de mon repos pour toujours. »

Immédiatement après les prises d'habit, ont lieu les premières professions, qui se font pour une année et sont renouvelables pendant cinq ans.

Après le chant du « *Veni Creator* », les nouvelles professes, agenouillées à la Sainte Table, renouvellent ensemble, à haute voix, les vœux de Pauvreté, de Chasteté et d'Obéissance émis déjà dans l'intimité, le matin même. Puis elles se relèvent dans un chant triomphal : « Je suis l'épouse de Celui qu'adorent les Anges et dont le soleil et la lune admirent la beauté. »

Les professes reçoivent alors, des mains de l'évêque, le Rosaire aux grains noirs qui remplace celui du noviciat, la grande cape qui doit les envelopper jusque dans la tombe, le Crucifix, seul objet qui leur sera personnel et qu'elles vont placer comme un sceau sur leur cœur. C'est aussi au moment de cette première profession que le nom de religion est imposé.

Les professions perpétuelles sont particulièrement émouvantes, parce qu'elles marquent un don définitif.

Depuis plus de six ans, les religieuses sont entrées dans la Congrégation. Elles en connaissent les œuvres et l'esprit. Elles ont subi l'épreuve du noviciat et des premiers vœux. Elles sont pleinement exercées à la tâche qui les attend. L'appel divin s'est confirmé. Elles ne souhaitent plus que de s'enchaîner pour

toujours au Christ qui, de toute éternité, les a appelées parmi les autres.

Parfois, elles viennent de tous les coins du monde. Depuis le développement de la Congrégation, des noviciats ont été fondés au Canada, en Hollande, en Italie, en Haïti, en Angleterre et en Colombie. Mais, pour la profession perpétuelle, toutes doivent venir à la Maison-Mère se faire connaître, prendre contact avec le berceau primitif, prier auprès du tombeau des Fondateurs, se pénétrer de leur esprit et recueillir leurs traditions.

Après avoir renouvelé leurs vœux à haute voix, toutes ensemble et pour toujours, après avoir chanté : « Recevez-moi, Seigneur, selon votre parole et ne me confondez pas dans mon espérance », les professes, alignées dans la nef, accomplissent un geste qui bouleverse toujours le cœur des assistants. Elles se prosternent la face contre terre, enveloppées de leur cape noire, drap mortuaire qui doit pour toujours les ensevelir et les cacher au monde.

L'Officiant leur remet une corde bénite, emblème de leur saint esclavage, image des liens dont l'Époux mystique qu'elles ont choisi fut enchaîné. Chacune reçoit, pour le porter jour et nuit, un extrait de l'Évangile selon Saint Jean, le livre de la Règle et des Constitutions. Puis les professes se tournent d'un seul élan vers leur Mère et Maîtresse, vers la

Vierge Marie, pour lui demander de les garder parmi les vierges sages qui doivent, avec leurs lampes allumées, pénétrer dans le lieu des noces éternelles de l'Agneau.

Cette lumière, que portent devant elles les âmes prudentes, est figurée par le symbole des cierges allumés, mis dans la main des professes qui viennent les apporter jusqu'à l'entrée du chœur, au moment de l'Offertoire de la Messe.

Il ne leur reste plus qu'à s'unir au Maître qu'elles ont choisi... Inoubliable Communion. Novices et professes s'abîment dans leur action de grâces...

La cérémonie va prendre fin, elle a été longue et touchante. Le sermon a fait couler bien des larmes ! Les Sœurs se donnent le baiser de paix. Conduites par la Mère Générale, à laquelle l'Officiant les a solennellement remises, elles vont, en long cortège gris et noir, sortir de la chapelle et rentrer dans le couvent, promesses d'avenir, gages de la pérennité des espérances de Grignon de Montfort !

Magnificat ! Magnificat !

Un mouvement d'allégresse soulève l'assistance un peu lasse. La fatigue et la faim commencent à se faire sentir, l'atmosphère s'est alourdie. Il faut redescendre des pentes du Sinaï dans l'humble vallée des affaires quotidiennes. Mais tous ceux qui s'en vont, tous

ceux qui s'éloignent de ce sanctuaire, tout embaumé d'encens et de cire consumée, gardent au cœur une noble émotion, avec l'impression que quelque chose de très beau, de très grand, de très au-dessus de la misère humaine vient de s'accomplir...

CHAPITRE III

PER MARIAM

« Je vous choisis aujourd'hui, ô Marie, pour ma Mère et Maîtresse. Je vous livre et consacre, en qualité d'esclave, mon corps et mon âme, mes biens extérieurs et intérieurs et la valeur même de mes bonnes actions passées, présentes et futures, vous laissant un entier et plein droit de disposer de moi et de tout ce qui m'appartient sans exception, selon votre bon plaisir, à la plus grande gloire de Dieu, dans le temps et l'éternité. »

Telle est la consécration que les héritiers spirituels du Père de Montfort doivent prononcer de cœur et de bouche et dont ils doivent s'efforcer de réaliser l'esprit.

Pour la Fille de la Sagesse, comme pour toute âme chrétienne, la vie spirituelle consiste à s'identifier le plus complètement possible au Christ fait homme : « Je suis la tête et vous êtes les membres. Je suis la vigne et vous êtes les sarments. »

Par Jésus, source de la grâce, le corps mystique tout entier reçoit l'influx vital et la moindre de nos bonnes actions se trouve prendre une valeur surnaturelle. Nos vies humaines, pauvres et banales, deviennent des vies divinisées, dont l'idéal doit être de reproduire celle du Christ, de l'imiter, de la continuer, en quelque sorte de la parachever.

Mais la particularité, l'originalité de la doctrine du Bienheureux Montfort, c'est de vouloir opérer cette transformation, cette sanctification qui demande à notre faiblesse de constants et quelquefois d'héroïques efforts, par l'intermédiaire de Marie.

Y a-t-il là, dira-t-on, particularité et formule spéciale ? Dès la primitive Eglise, le culte de la Vierge n'a-t-il pas été préconisé comme essentiel à toute vie chrétienne et Marie, considérée comme le canal par lequel nous parvenons toutes les grâces ?

Sans doute, et n'avons-nous pas la prétention d'affirmer que le Père de Montfort ait inventé la dévotion à la Sainte Vierge. Il veut, toutefois, la rendre plus intime, plus totale, plus absolue, plus consciente surtout. Marie ne doit pas être une puissance bienveillante que l'on invoque de temps à autre, mais une maîtresse et formatrice de tous les instants. De là vient, sous la plume de Montfort, l'emploi de ce terme « d'esclave » qui peut surprendre au premier abord, et qui, cependant,

ne dit rien autre chose qu'une volontaire et entière dépendance vis-à-vis de Celle qui possède véritablement notre vie de grâce, et ne demande qu'à la conduire à son terme bienheureux.

Montfort, d'ailleurs, avait rencontré ce mot dans l'Écriture et dans la Tradition. Saint Paul le cite et s'en fait gloire. Les maîtres de l'École française, Bérulle, Condren, Olier, l'ont employé à différentes reprises. Saint Jean Eudes n'écrivait-il pas dans la préface du « *Royaume de Jésus* » : « *Et ce même jour, vous m'avez accordé la grâce de faire le vœu de servitude perpétuelle à vous et à votre sainte Mère* » ?

Grignon de Montfort était donc dans la vérité quand, à son tour, il composait tout un livre pour répandre la dévotion du Saint Esclavage. Lorsqu'on étudie son *Traité* et qu'on pénètre jusqu'à la moëlle de la doctrine qu'il renferme, il est aisé de se rendre compte que si l'ardent missionnaire, en parlant du Saint Esclavage de l'âme à l'égard de Jésus par Marie, a voulu signifier la dépendance totale dans laquelle nous devons nous tenir en face du Maître absolu de toutes choses, la reconnaissance de notre néant devant l'infini, c'est aussi un esclavage tout de confiance et d'amour qu'il a voulu nous proposer.

Se rendre esclave de Dieu, c'est renoncer au mal, secouer le joug du démon et des atti-

rances de la nature corrompue ; c'est implorer le secours de la Force suprême pour notre faiblesse, c'est chercher à se délivrer du péché, à réaliser chaque jour un idéal de perfection qui nous rende maître de nous-même et nous fasse conquérir la plus complète et la meilleure de toutes les libertés.

Et puisque le Très-Haut a voulu s'incarner dans le sein d'une Vierge, puisqu'il est venu à nous par Marie, c'est par Elle aussi que nous devons retourner à Lui.

Lorsque nous saluons la Vierge pour lui dire, avec l'Ange Gabriel : « Vous êtes pleine de grâces », bien mal réalisons-nous tout ce que cette expression peut sous-entendre. Marie a été comblée au plus haut point auquel puisse atteindre une créature humaine. « Dieu, dit le Père de Montfort, a fait un assemblage de toutes les eaux qu'Il a appelé la mer, Il a fait un assemblage de toutes les grâces qu'Il a appelé Marie ». Le Créateur s'est, pour ainsi dire, surpassé à son égard. Il en a fait l'Associée de l'Esprit Saint, la Coopératrice du Verbe incarné, la Dispensatrice de toutes ses faveurs.

Marie est élevée en dignité au-dessus de tous les chœurs célestes. Elle est la Reine des Anges et des Elus. Elle règne au ciel, sur la terre et dans les enfers. Elle est la créature incompa-

nable, dont l'éblouissante pureté n'a jamais subi les atteintes de l'Esprit du Mal.

Les « royaumes du monde », avec toute leur gloire, que Satan promettait au Christ dans le désert, c'est Marie qui les a reçus. Elle est la Reine du monde sidéral, Celle que les étoiles environnent. Toutes les manifestations artistiques qui représentent la Vierge écrasant la tête du serpent ou planant sur les nuées, ne sont capables de nous donner qu'une faible idée de sa puissance.

Et cette puissance, Marie l'a reçue en faveur des êtres créés à la ressemblance divine. Devenue, par son « *Fiat* » au jour de l'Incarnation, mère non seulement du Christ, mais du corps mystique tout entier, Elle nous a de nouveau enfantés au pied de la Croix en acceptant Saint Jean, représentant du genre humain, pour fils. Marie est la grande protectrice de nos vies sans cesse menacées. Sans doute, le Créateur, qui respecte son œuvre et les lois qu'Il a fixées, ne permet-Il pas que sa Mère arrête toutes les catastrophes, retienne toujours l'eau et le feu, empêche les conflits déchaînés entre les hommes par l'orgueil et la convoitise, mais il n'est pas téméraire de penser que tout serait plus cruel et plus terrible si Marie n'était pas, auprès de Dieu, notre perpétuelle Avocate, la mère de toutes les miséricordes, qui retient le bras de son Fils. Que de périls conjurés par son secours ! Que d'acci-

dents et de morts subites évités ! Combien de petits enfants protégés !

Semblables aux marins dans la tempête, nous levons les yeux vers Celle qu'on a nommée l'Etoile de la mer. Les vents et les flots s'apaisent. Reine des Anges, combien de fois ne leur ordonne-t-elle pas de nous porter entre leurs mains ?

Gardienne de nos corps destinés à la corruption du tombeau, Marie l'est plus encore de nos âmes promises à la vie éternelle.

Les théologiens professent que la Vierge, par une permission divine, par un privilège spécial, connaît nos pensées les plus intimes et pénètre les secrets de nos cœurs. C'est ainsi qu'Elle est à même de nous diriger, de nous éclairer en Collaboratrice fidèle de l'Esprit Saint. Elle est notre secours inlassable. Elle écarte de notre imagination les fantômes dangereux, les obsessions et les troubles. Elle est, à l'égard de Satan, « comme une armée rangée en bataille. » *« Ut castrorum acies ordinata. »*

Elle est aussi la Consolatrice, Celle qui lénifie les peines secrètes, Celle qui, restée debout au pied de la Croix, est toujours prête à soutenir ceux qui défaillent, Celle dans les bras de laquelle toutes les douleurs du monde peuvent venir se réfugier.

Reine des Cieux, Reine des Anges, Reine de l'univers créé, Marie est encore la *Reine des*

Cœurs. C'est sous ce vocable que le Père de Montfort se plaît surtout à l'invoquer et dans ce rôle qu'il tient à la représenter.

Dès lors, l'esclavage qu'il propose est un esclavage sans amertume et sans autre tyrannie que celle d'une filiale tendresse : « N'est-il pas raisonnable, écrit Montfort, que, parmi tant d'esclaves de contrainte, il y en ait d'amour qui, de plein gré, choisissent, en qualité d'esclaves, Marie pour leur Souveraine ? » Et il ajoute encore : « Cette dévotion donne une grande liberté intérieure, qui est la liberté des enfants de Dieu. Elle ôte de l'âme tout scrupule et toute crainte servile, qui ne sont capables que de l'étrécir, captiver et embrouiller ; elle élargit le cœur par une ferme confiance en Dieu. »

Consacrer son corps à Marie, c'est lui demander d'en faire, le véritable temple du Saint-Esprit, de le garder chaste et mortifié, de n'employer ses membres que pour le bien, pour l'utilité du prochain, c'est accepter d'un cœur égal la vieillesse et les infirmités, la laideur ou la beauté, la santé ou la maladie. C'est encore sanctifier ses sens, savoir fermer les yeux et les oreilles aux images et aux bruits du monde, générateurs de dissipation.

Abandonner à Marie tous ses biens de fortune, c'est vivre à leur égard dans une sainte indifférence, être toujours prêt à en supporter la privation, les partager libéralement avec

les pauvres, pratiquer en toutes circonstances la pauvreté d'esprit de ceux que le Christ a proclamés bienheureux.

Remettre dans les bras de Marie son âme avec toutes ses puissances, c'est lui demander d'en régler l'usage, d'écarter de l'esprit les pensées vaines, impures, présomptueuses, les tristesses de l'orgueil et de l'inquiétude, les rancœurs, les jugements téméraires, la curiosité sans frein. Qu'Elle garde notre esprit de l'erreur et notre cœur de la séduction.

Mais l'acte de consécration à Marie va plus loin encore. Ceux qui l'ont prononcé doivent abandonner toute propriété, même spirituelle. Leurs mérites, leurs bonnes œuvres, la valeur de leurs prières et de leurs pénitences, ils remettent tout à la Vierge, en lui confiant le soin de l'employer au mieux de la gloire de Dieu et de leur salut. Dépouillement qui devient une singulière richesse ! Ceux qui ont tout abandonné savent qu'ils retrouveront tout et que le Maître de tous les biens augmentera, dans les mains de sa Mère, la valeur de leur petit trésor. Marie atténuera les fautes, Elle décuplera les mérites, Elle sera, auprès de Jésus, notre cher « Supplément ». Dès lors, la pratique du Saint Esclavage deviendra l'abandon tranquille du petit enfant dans les bras de sa mère. Devançant Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, Montfort a déjà découvert la petite voie d'enfance spirituelle. Marie

priera avec l'âme qui s'est confiée en Elle, Elle aidera les balbutiements d'une oraison incertaine et si souvent dispersée, Elle favorisera le recueillement des actions de grâces, Elle guidera les pas trébuchants et maladroits dans le chemin de la vertu.

Mais que l'on ne s'y méprenne pas : cette voie, toute de confiance et d'abandon, est radicalement opposée à la trompeuse douceur quiétiste. Dans son « *Traité de la Vraie Dévotion* », le Père de Montfort censure impitoyablement ceux qu'il considère, à juste raison, comme les faux dévots de la Sainte Vierge, tous ceux qui se contentent de pratiques extérieures et d'émotions sentimentales, de cierges, de fleurs, de chapelets récités machinalement ; ceux, présomptueux, qui croient que le port d'une médaille ou d'un scapulaire et quelques invocations à Marie leur ouvriront à bon compte le ciel à l'heure de la mort, sans qu'ils aient eu besoin de réfréner leurs passions ; les dévots inconstants et intéressés qui considèrent la Vierge comme une Souveraine opulente, prête à leur éviter toutes les peines, à leur accorder tous les biens terrestres.

La vraie dévotion doit être intérieure, elle doit être celle du cœur, c'est-à-dire du courage. Ce que Montfort demande à ses fidèles, c'est l'acceptation paisible de leur misère, jointe à la volonté déterminée de s'en dégager un peu plus tous les jours, c'est l'effort cons-

tant pour se rapprocher de la perfection, car le joug du Christ n'est doux qu'à ceux qui ont ont su d'abord porter leur croix.

Toute la vie de la Fille de la Sagesse est orientée vers cette perfection qu'elle essaiera de réaliser en elle avec l'aide de Marie. D'un regard intérieur, elle consulte sa Mère et Maîtresse en toutes circonstances, et se tient les yeux fixés sur Elle.

Dès sa jeunesse, Marie a été présentée au Temple, elle a étudié les Ecritures, conversé avec les Anges et célébré les louanges du Très-Haut.

La Fille de la Sagesse s'efforce de demeurer dans une oraison continuelle. En dehors des heures de prière, elle élève souvent son cœur vers le Dieu caché qu'elle retrouve dans sa cellule intérieure. Elle se fait tout adorante et, comme le souhaitait Elisabeth de la Trinité, « toute livrée à l'action créatrice » de l'Esprit Saint.

La Vierge s'est montrée obéissante. Elle a, suivant la coutume judaïque, accepté l'époux que lui présentaient ses parents, celui que Dieu préposait à la garde de sa virginité. Humblement, elle s'est effacée derrière Joseph, lui laissant en toutes circonstances la première place, respectant son rôle de père adoptif et de chef de famille.

L'obéissance est la grande vertu de la vie

religieuse, parce qu'elle exige un perpétuel renoncement. Ceux qui, de l'extérieur, regardent les couvents, s'imaginent trop facilement que les religieux ont dépouillé la nature humaine pour revêtir la nature angélique. La nature humaine, avec ses tendances mauvaises, se retrouve dans tout rassemblement, dans toute société, même vertueuse. « Les austérités corporelles ne sont rien, me disait, en parlant de sa règle austère, la Supérieure d'un Carmel, c'est le support mutuel qui est méritoire ».

Au milieu des menues difficultés de la vie en commun ou des rapports avec l'extérieur, l'esclave enfant de la Vierge Marie appelle sa mère à son secours, pour que toute communauté soit une vivante réplique de la communauté familiale de Nazareth.

Dans cette maison de Nazareth, Marie s'est assidûment livrée aux besognes ménagères. Il n'est guère à craindre que la Fille de la Sagesse soit paresseuse, ni dédaigneuse des tâches les plus rudes et les plus modestes, mais, à ces tâches mêmes, pour utiles et saintes qu'elles soient, le cœur et l'esprit peuvent se lier d'une attache trop humaine. Marie intervient dans le silence de l'oraison, pour rappeler que c'est avec des yeux tournés vers le ciel que l'on doit creuser son sillon, en acceptant d'une âme égale que le blé mûrisse ou se perde, en attendant avec patience que la rosée

divine vienne féconder notre pauvre labeur humain.

Toute la vie de la religieuse enseignante ou hospitalière est donnée aux autres. En se rendant au chevet des malades, en soignant des infirmes, en instruisant de petits enfants, combien de fois le souvenir ne lui viendra-t-il pas de la Vierge qui se lève sous la motion de l'Esprit-Saint, pour aller jusqu'au pays des montagnes, malgré les chemins difficiles et les longueurs du voyage, visiter cette Elisabeth à laquelle nous devons d'avoir entendu l'hymne d'humilité triomphante du *Magnificat*.

Comme Marie, la Fille de la Sagesse glorifie le Seigneur qui l'a choisie et appelée. Parce qu'elle a renoncé à la glorieuse douceur des maternités de la chair, elle sait que s'étendront plus loin ses maternités spirituelles : moribonds qu'elle ramène à Dieu, âmes d'enfants qu'elle dirige vers le bien, malheureux qu'elle console, pécheurs qu'elle aide à changer de vie... Ses bras fermés à l'amour humain, ses bras chastement repliés sur son cœur n'en savent pas moins s'ouvrir à toutes les misères, comme les bras tendus de Marie à la rencontre d'Elisabeth.

De la Crèche au Calvaire, de la fuite en Egypte aux Noces de Cana, la Fille de la Sagesse suit son incomparable Maîtresse. Elle sait se faire, avec Elle, serviable et compatissante. Elle sait accepter comme Elle les

menues traverses et les grandes douleurs. Car toute vie humaine est marquée du sceau de la souffrance. Sans doute, celles qui ont renoncé aux joies familiales ne connaîtront jamais non plus les déchirements intimes des mères et des épouses. Elles ne tiendront pas entre leurs bras le corps blême et froid d'un enfant, formé de leur chair, elles ne porteront jamais de voile de veuve. Leur intime trésor, qu'elles ont placé au delà du temps, leur unique Bien-Aimé ne pourra jamais leur être ravi.

Mais leur cœur qui s'est donné à Dieu, ne s'est pas fermé aux affections terrestres. Toutes, elles savent ce qu'il leur en a coûté pour laisser derrière elle la maison de leur enfance, les parents, les frères et sœurs, au milieu desquels elles avaient grandi. Peut-être quelques-unes, au moment de la séparation, ont-elles eu, comme Sainte Thérèse, l'impression d'une dislocation de tous leurs membres ?

A la famille qu'elles ont quittée sans cesser de l'aimer, est venue se joindre la famille religieuse, dont les liens ne sont pas moins tendres. Et les petits enfants dont elles s'occupent, et les malades qu'elles espéraient guérir et qui agonisent dans leurs bras ! L'une d'elles me confiait la peine qu'elle avait ressentie, les larmes qu'elle avait versées, quand elle avait dû quitter ses élèves et cesser de faire la classe.

A chaque fois que le cœur saigne, Marie est présente et compatissante, Elle apaise d'un sourire, Elle soutient d'une main mystérieuse, pleine à la fois de force et de douceur.

Dans les renoncements que l'obéissance et les circonstances de la vie en commun exigent, la Vierge est là pour rappeler sa soumission sans murmure aux édits d'Hérode, son acceptation patiente de la fatigue et du dérangement, de l'incommodité des logements de fortune. La Vierge qui met son Fils au monde auprès d'une mangeoire d'animaux et qui, pour le dérober au massacre d'un roi barbare, s'enfuit à dos d'âne vers une terre étrangère, doit être, à chaque heure de labeur ou d'angoisse, le réconfortant secours de toutes nos difficultés.

Les Filles de la Sagesse le savent bien. De l'aube du postulat jusqu'au soir de l'appel suprême, elles se tiennent les yeux levés vers cette Reine qui est une Mère, « *sicut oculi ancillae in manibus dominæ suae.* »

Tout, dans leurs Constitutions et dans leurs coutumes, tend à glorifier Marie. Comme le désirait Marie-Louise de Jésus, Elle est vraiment la Supérieure Générale de la Congrégation. C'est le 2 février, fête de la Purification, et le 2 août, celle de Notre-Dame-des-Anges, qu'ont lieu les professions et les prises d'habit. Le 25 mars, en l'honneur de l'Annonciation, le 8 décembre, à la gloire de l'Immaculée, la

Congrégation tout entière renouvelle son acte de consécration du Saint Esclavage de la Vierge. Son petit office est récité chaque dimanche dans les différentes communautés et tous les jours à la Maison-Mère. Tous les jours aussi, la récitation du Rosaire effeuille, aux pieds de la Mère de Dieu, une couronne d'*Ave*. C'est encore d'un *Ave* que les Filles de la Sagesse saluent l'heure qui sonne. Celles qui le peuvent sans trop de fatigue, jeûnent le samedi, jour spécialement consacré à la Sainte Vierge. Son nom est invoqué dès l'instant du réveil. Chaque matin, dans le silence du dortoir, une voix s'élève : « Notre-Seigneur Jésus-Christ soit loué... » Et toutes répondent d'un seul cœur : « Par Marie ».

Par Marie... Les âmes qui se sont livrées à Elle vont au Christ. Elles s'efforcent d'acquérir la divine Sagesse, qu'ambitionnait le Père de Montfort, celle qui tient en échec la folie du monde, celle des béatitudes prêchées sur la montagne, la sagesse de l'humilité, du renoncement, de la pauvreté, de la souffrance généreusement acceptée, de la miséricorde et du sacrifice...

Et si d'aucuns risquent de trouver excessive cette place accordée à la Sainte Vierge dans la vie spirituelle, comme nuisant un peu au cœur à cœur plus direct avec le Christ, le Père de Montfort a pris soin de blâmer et de rassurer ces dévots scrupuleux qui craignent d'enlever

au Fils en donnant trop à la Mère. Marie et Jésus sont unis assez intimement pour que rien ne les sépare.

La Créature de toute perfection ne nous mène au Créateur que pour rendre notre adoration plus tendre et plus confiante. Elle s'efface derrière lui ; Elle nous présente, comme aux bergers et aux mages, l'Éternel fait petit enfant. Elle est la Porte, la Voie, l'Ostensoir dont les bras levés tiennent au-dessus du monde son Espérance et son Rachat.

CHAPITRE IV

DANS LE JARDIN MYSTIQUE

A l'imitation de Marie, les Filles de la Sagesse sont fidèles à garder les secrets du Roi dans leur cœur. Elles parlent peu d'elles-mêmes et on les sent particulièrement réservées sur leur vie intérieure. Célébrer même les grâces de Dieu tout haut à son propre égard, n'est-ce pas encore une forme un peu subtile de l'amour-propre, une façon d'occuper les autres de soi ? L'humilité aime le silence.

Cependant la vertu s'impose et la sainteté ne parvient pas toujours à demeurer cachée. Elle transpire à travers ce que l'on pourrait appeler les « fioretti » des ordres religieux, fleurs écloses dans le jardin mystique, actes héroïques et réponses du ciel, petits miracles journaliers relatés dans les annales de chaque Congrégation. Ce sont, en quelque sorte, les faits divers de la sainteté, qui valent mieux que d'autres. Ils ne manquent pas à la

Sagesse et s'offrent à la main qui veut les glaner.

Nous avons vu l'admirable courage des martyres de la Révolution qui chantaient des cantiques en marchant à l'échafaud. Cet héroïsme se retrouve parfois dans les humbles faits de la vie quotidienne.

Après la grande tourmente, la Sœur Saint-Firmin est envoyée de Brest à Cherbourg. Elle n'a pas vu les siens pendant les années terribles et elle vient à passer tout près de chez eux... Une visite lui serait permise, mais retarderait le moment de prendre une nouvelle obéissance. Peut-être craint-elle aussi de se laisser aller à trop d'émotions ? Elle détourne la tête et son cœur et passe sans entrer, les yeux tournés vers le devoir.

C'est vers la même époque que la Sœur de la Force, occupée à la cuisine, reçoit de sa Supérieure l'ordre de retirer promptement, d'une marmite d'eau bouillante, un quartier de viande qu'elle y avait placé par mégarde. Sans tergiverser, sans chercher, sans hésiter, la sœur cuisinière, obéissante jusqu'à l'héroïsme, retrousse sa manche et plonge l'avant-bras dans le liquide en ébullition. Mais, ô merveille, elle retire la main sans la plus légère brûlure.

C'est d'une protection du même genre et quasi miraculeuse que bénéficie la Sœur Marie du Silence. Employée, en 1828, auprès des

orphelines de La Rochelle, elle les avait emmenées prendre un bain sur une plage voisine, quand elle aperçoit l'une des enfants, entraînée par le courant, qui se débat dans les vagues. La religieuse se jette à l'eau tout habillée, avec sa coiffe et ses lourdes jupes et ramène la petite noyée, un peu suffoquée mais vivante.

Se trouvant une autre fois dans un étroit sentier avec une fillette, la même sœur, vraiment remarquable de sang-froid, voit arriver, au triple galop, un taureau furieux. Elle se jette à terre en couvrant l'enfant de son corps, et l'animal passe, non à côté d'elle, mais sur elle, sans lui faire aucun mal.

Le plus beau de cette légende dorée, ce n'est pas le merveilleux, mais la physionomie des âmes, le rayonnement de certaines figures qui émergent parmi les autres. Telle cette Mère Saint-Valère, qui prend, en 1817, le gouvernement de la Congrégation à une époque particulièrement difficile. La Maison-Mère était si pauvre alors, que la Supérieure, n'ayant pas de fonds pour faire des provisions, devait envoyer, chaque matin, quérir pour quelques sous le vin de messe à l'auberge du village.

Pleine de courage, de confiance en la Providence, habile à dissimuler ses soucis, elle inspirait tant de vénération à ses filles, que les novices tombaient spontanément à genoux sur son passage. Elle les relevait alors avec

bonté : « Mes enfants, je ne suis pas le bon Dieu, on ne se met pas à genoux quand je passe ».

« Vous êtes l'enfant gâtée de la divine Providence, écrivait-elle à une religieuse éprouvée, car vous faites tout doucement votre Purgatoire ici-bas, de sorte que, lorsque la camarade viendra, avec sa faux tranchante, couper le petit filet de vie qui vous retient en ce bas monde, vous irez tout de suite dans le sein de Dieu, jouir du bonheur qu'Il réserve à ses élus. Courage donc, pauvre enfant ! Regardez votre Père qui vous tend les bras et affermissiez vos pas en suivant à la trace votre bon Jésus portant sa Croix. La nature ne se plaît pas dans ce sentier là. C'est une criarde, à laquelle il faut imposer silence en se moquant d'elle. »

Le dernier trait de cette charmante missive, dans le style de l'« Introduction à la Vie Dévote », ne marque-t-il pas tout un programme d'ascétisme aimable ? Combien de fois, en effet, au milieu des fatigues de leurs charges, les Filles de la Sagesse n'ont-elles pas l'occasion d'imposer silence aux criailles de la nature, « cette trembleuse, disait une âme de grâce, qui craint toujours d'en donner trop. »

C'est pour ne pas l'écouter, que la Sœur Léonide, morte en 1862, après avoir été une quêteuse et une aumônière infatigable, choisissait, à l'hôpital de Montmorillon, de soi-

gner les maladies les plus incurables, les plaies les plus malpropres et les plus repoussantes, et qu'il lui arrivait, comme à son Père de Montfort, d'y appliquer ses lèvres.

En 1835, au moment où l'épidémie de choléra sévissait à l'hôpital de Toulon, tout le personnel civil, affolé par la crainte de la contagion, avait abandonné les malades. Seules, les Filles de la Sagesse demeurèrent à leur poste de fatigue et de dévouement. Le préfet du Var vint, en personne, décorer d'une médaille d'or à l'effigie du roi, la Mère Herman-Joseph, dont la voix faisait autorité parmi les administrateurs de l'hôpital.

Car ces humbles suscitent partout l'admiration et récoltent comme une glorieuse brassée les louanges qu'elles ne cherchent pas.

A la mort de Sœur Marie-Thérèse, le général Trochu, originaire de Belle-Ile-en-Mer, exprime ses condoléances avec une prolixité tout émue. Des escortes d'honneur, des discours, des articles dans les journaux régionaux, des absoutes données par les évêques, accompagnent la dépouille des modestes religieuses qui reçoivent le titre de « mères des pauvres », de « mortes au champ d'honneur. »

Mais celles qui se trouvent privilégiées, sont celles qui, après une vie d'incessant labeur, reviennent, quand elles le peuvent encore, éplucher les légumes et soigner les poules à la Maison-Mère, comme cette religieuse qui, char-

gée d'une importante comptabilité à l'hôpital de La Rochelle, avait l'habitude de signer ses lettres: « Sœur Saint-Victor, *Officier-payeur* ». et qui, dans ses vieux jours, acceptait les tâches les plus faciles et les plus obscures.

Pour celles que l'obéissance a guidées toute leur vie, serons-nous surpris que la mort soit douce ? « Ah ! l'heureuse nouvelle, l'heureuse nouvelle ! s'écrie, comme on lui parle de sa fin prochaine, la Mère Saint-Lin ». « Je ne savais pas qu'il était si doux de mourir », dit la Sœur Agnès de Sainte-Caroline et, quelque temps avant de rendre le dernier soupir, comme si l'âme, déjà à demi détachée du corps, goûtait l'éternelle béatitude : « Que le bon Dieu est beau, qu'Il est beau, qu'Il est aimable ! »

Cette Sœur Agnès de Sainte-Caroline, est une contemporaine, morte il y a quelques années. La Sagesse garde encore en vénération le souvenir tout récent de la Mère Hyacinthe de la Croix, disparue en 1929, et qui se fit l'apôtre de la Vraie Dévotion à la Sainte Vierge suivant la pensée du Père de Montfort.

D'une famille de 20 enfants, dont 10 se donnèrent à Dieu, elle avait déjà, toute petite, un amour de prédilection pour la Sainte Vierge, en l'honneur de laquelle elle réunissait chaque soir ses frères et sœurs, pour chanter des cantiques : « Prends mon cœur, le voilà, Vierge ma bonne Mère... »

Son cœur, la jeune fille devait bien le donner à Marie pour ne plus le reprendre. Son rôle, à la Sagesse, paraît avoir été, après la Béatification du Père de Montfort, de propager, autour d'elle, l'esprit du saint Fondateur.

Pour le Père Lhoumeau, qui écrivait alors « *La vie spirituelle à l'école du Bienheureux Montfort* », elle fut une véritable collaboratrice. Maîtresse des novices, elle se fit auprès des jeunes filles commises à sa garde, un remarquable professeur de théologie mariale, les guidant vers la Vierge avec une sollicitude dont les accents ne manquent ni de grandeur, ni de surnaturelles lumières.

« Au moment de la Communion, écrivait-elle, que notre âme angoissée parfois au souvenir de son indignité, crie à Jésus : Fils de Marie, ayez pitié de moi. Le nom de Marie touchera infailliblement le Cœur de son Fils. Il se hâtera vers nous, attiré par Elle. L'hémoroïste a l'assurance d'obtenir sa guérison si elle peut seulement toucher la frange du vêtement de Jésus. Pour nous, cette tunique de Jésus n'est-ce pas Marie ? Lorsque nous l'approchons, il y a toujours une vertu qui s'échappe pour notre âme du Cœur de son divin Fils ».

Elle disait encore, en expliquant les paraboles : « Zachée, petit de taille, monte sur un arbre pour mieux voir Jésus. Notre faiblesse, nos péchés nous rendent très petits,

« très misérables, mais recourons à Marie, notre Arbre de Vie. La mère prend son enfant dans ses bras pour qu'il reçoive les caresses et les baisers de son père. Blottissons-nous dans les bras de Marie, sur son cœur, livrons-nous à son action. Non seulement Elle nous fera voir Jésus, mais nous aidera à réaliser ce qu'Il attend de nous ».

A la suite des professions, lorsque la Sœur Hyacinthe voyait un nouvel essaim de jeunes religieuses quitter Saint-Laurent, c'est à la Vierge-Mère qu'elle recommandait ses filles.

« Le passereau a trouvé une demeure, la tourterelle un nid pour ses petits... Pour abriter mes enfants, j'ai le cœur de ma Mère ».

Elle voulait qu'un esprit surnaturel vint pacifier et toujours animer l'exécution des œuvres extérieures. Supérieure de la maison de Saint-Lambert, quand il lui arrivait de rencontrer une de ses filles un peu agitée, un peu empressée, elle l'arrêtait au détour d'un couloir et, la regardant avec autant de calme que d'autorité : « Pour qui travaillez-vous ? » demandait-elle, voulant ainsi rappeler que le service du Maître qui tient l'éternité dans sa main, doit s'accomplir en dehors de toute inquiétude et précipitation.

Dans les dernières années de sa vie, retirée à l'infirmerie de Saint-Laurent, à demi-impuissante, éprouvée par la vieillesse et les infirmi-

tés, elle recevait toutes celles de ses sœurs qui venaient chercher auprès d'elle un réconfort, une lumière, une direction. La Mère Hyacinthe était d'autant plus à même de soutenir les âmes, qu'elle avait connu dans la sienne les épreuves de ces désolations et de ces nuits dont parlent les mystiques, et qui sont fréquemment le lot des vies intérieures ferventes.

Comme par une attention du ciel, celle qui avait été, dès son enfance, l'apôtre de l'Immaculée, devait mourir paisiblement et sans agonie, le jour de la fête du 8 décembre 1929.

Avant de fermer ce livre d'or, je m'arrêterai avec une sympathie particulière sur la Mère Stéphanie de Jésus, disparue en février 1938.

Elle venait de mourir à l'Hôtel-Dieu de Nantes, dont elle était Supérieure, quand j'y arrivai. Un immense regret, une douleur intime pénétraient la maison dont elle avait été l'animatrice, où tous ceux qui l'avaient connue, non seulement les religieuses, mais les docteurs, les infirmières laïques, cherchaient sa présence avec cette espèce de stupeur douloureuse qui nous saisit en face des morts récentes, quand nous devons transporter par la pensée, dans un monde immatériel, ceux dont le corps était encore, quelques jours auparavant, semblable au nôtre.

On m'a montré, au milieu d'un groupe (car les Filles de la Sagesse ne se font pas photo-

graphier individuellement), un portrait de la Mère Stéphanie... Une figure longue, intelligente, distinguée... Des yeux qui regardent loin avec la hardiesse tranquille des volontés déterminées, une de ces physionomies, dont la richesse de pensée a sculpté les traits, un de ces êtres que la nature a comblés, desquels on dit qu'il en émane de la chaleur, de la lumière ou, en terme moderne assez significatif, de la radio-activité.

Madeleine Dières-Montplaisir, d'origine charentaise, était entrée, à 23 ans, dans le plein épanouissement de sa jeunesse, au postulat de Saint-Laurent. Elle était munie du brevet supérieur, à une époque où les diplômes étaient une rareté pour les femmes. Ce titre aurait dû la destiner aux œuvres enseignantes. Une compréhension très vive, une mémoire remarquable en eussent fait, sans aucun doute une maîtresse de classe à la brillante réussite.

Etant tombée malade pendant son noviciat, elle fut envoyée à l'hôpital de Niort, et sa vie s'orienta désormais vers les œuvres hospitalières.

L'intelligence fait flèche de tout bois et les êtres d'élite s'adaptent à toutes les tâches. Mais leur personnalité, en se développant, risque de meurtrir celle des autres. Sans direction et sans frein, de telles natures, toujours orgueilleuses et conscientes de leur valeur, se font

rudes à leur entourage et deviennent facilement hautaines et autoritaires. Vaincues par l'effort d'une volonté constante, laminées par la règle, assouplies par la grâce, elles se modèlent des âmes admirables et deviennent des créatrices de bonheur et de bienfaits.

Par tout ce qu'en laisse entrevoir la notice nécrologique que ses sœurs lui ont consacrée, il semble bien que la jeune religieuse ait été l'un de ces caractères qui ne peuvent libérer toutes leurs richesses qu'après avoir subi l'émondage de l'humiliation et de la souffrance.

Occupée à la pharmacie, avant et après sa profession, à remplir des fioles de quinquina et à rouler des pilules, Sœur Stéphanie de Jésus dut entreprendre contre elle-même une lutte d'autant plus sévère, que ses supérieures ne la ménagèrent pas. Elle eut auprès d'elle, pendant des années, comme maîtresse de pharmacie, puis comme Supérieure, une Sœur François des Cinq-Plaies, dont l'estime à l'égard de sa subordonnée était grande, mais dont la main pour la conduire se fit sans douceur. La Sœur François avait compris que le caractère de Sœur Stéphanie demandait une formation assez austère, pour que l'amour-propre fut bridé. D'une instruction rudimentaire et moins brillante que sa jeune compagne, peut-être ne fut-elle pas à l'abri d'une certaine incompréhension. Il est difficile de

vaincre toujours les mouvements de la nature et de déceler ses détours.

Comme le fait remarquer Henry Ghéon, à propos de ce qu'eût à souffrir Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus de la part de son entourage, Dieu ne délivre tout à fait, de leurs imperfections spontanées et de leurs moindres aspérités de caractère, que les très grands saints.

A Niort, Sœur Stéphanie de Jésus n'eut qu'à choisir parmi les occasions qui lui furent offertes de pratiquer l'humilité. Un jour qu'elle avait moulé avec élégance les « entête » d'un registre : « Recommencez, lui dit-on, vous n'avez pas besoin de montrer que vous savez faire la ronde. »

Devenue directrice de la pharmacie en même temps que des services de chirurgie et de médecine, elle fut tout de suite remarquée par les docteurs, qui discernèrent en elle une femme de valeur. Il lui arriva même, en quelque circonstance, de s'affirmer de telle sorte, qu'elle en fut vivement reprise par sa Supérieure, qui lui reprochait de chercher à captiver l'attention et à faire trop valoir ses dons. Sœur Stéphanie dut faire humblement sa coulpe devant toute la communauté réunie au Chapitre suivant.

Dans toutes les occasions où ses qualités intellectuelles et administratives se faisaient jour, elle était vertement « remise à sa place » :

celle d'une modeste religieuse, qui devait rester dans l'ombre.

Cependant, la Sœur François des Cinq-Plaies avançait en âge. Ayant sollicité l'allègement de sa charge, les suffrages se portèrent sur la Sœur Stéphanie, qui fut élue Supérieure. Passée au premier rang, elle demanda avec une abnégation, de laquelle le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elle était méritoire, à garder auprès d'elle l'ancienne Supérieure, « comme appui et sauvegarde de sa jeune autorité ».

Après le labeur du jour, elle demeurait souvent la nuit auprès de la vieille religieuse, qui ne manqua pas, sur son lit de mort, de lui laisser, en guise de testament spirituel, une bonne mercuriale : « Souvenez-vous que vous avez un tempérament terrible ; remerciez le bon Dieu, tous les jours de votre vie, d'avoir rencontré, dans votre jeunesse religieuse, des Supérieures qui ont su briser votre orgueil, dompter votre nature impétueuse. Que seriez-vous devenue sans cela ? »

Avec « cela », avec les croix, les humiliations, les contradictions, les mille petites piqures qui enfoncent leurs pointes à vif dans l'amour-propre, Sœur Stéphanie était en train de devenir une grande âme.

Supérieure de l'hôpital de Niort, puis de l'Hôtel-Dieu de Nantes, où elle devait mourir, mise à cette place de chef pour laquelle elle

était vraiment faite, elle allait, pendant des années, dépenser une prodigieuse activité, dirigeant tout, voyant à tout et trouvant le temps de s'occuper encore en particulier de chacune de ses filles.

On a trouvé, dans ses notes intimes : « Je vous offre, ô mon Bien-Aimé, chacune de mes obscures journées, je ne vous demande pas d'y rien changer, mais de me donner assez d'amour pour les éclairer et les faire rayonner. »

Comme elle le souhaitait, ses « obscures journées », admirablement ordonnées, prirent un intense rayonnement. « Jamais, a-t-on écrit après sa mort, chez elle, un devoir n'absorba le temps d'un autre devoir : ses activités se réglant sur ses responsabilités, son existence fut surtout remplie d'essentiel, ce qui en fit la richesse. »

Pour se borner à l'essentiel, il faut savoir généreusement sacrifier tout l'accessoire des occupations et des relations, même et peut-être surtout celles de famille, qui peuvent entraîner à des bavardages, à des pertes de temps.

L'un des médecins de l'hôpital était le beau-frère de Sœur Stéphanie. Cette raison de voir plus souvent sa sœur et ses petits neveux, en fut une autre de les maintenir à distance et de leur accorder beaucoup moins de temps que son cœur ne l'eût souhaité.

Libérée des superfluités, sa vie devait connaître un exceptionnel rendement. A Niort, l'hôpital était une véritable « cour des miracles », une cité douloureuse de la misère humaine et de la maladie : asile d'aliénés, services d'anormaux, maladies contagieuses, tuberculose, services de l'Assistance publique, crèche, refuge pour les mères abandonnées... La vaillante Supérieure se tenait au courant de toutes les formations, de toutes les branches d'activité de sa lourde maison. Il n'en était pas un coin qu'elle ne connût.

Si elle faisait régner sur tous son attentive bonté, elle avait cependant une prédilection pour les enfants et pour les pauvres. Elle s'était créé un premier Jour de l'An aussi charmant qu'original. Tous les nécessiteux qui avaient inscrit leurs noms et leurs besoins sur ses registres, avaient, ce jour-là, accès auprès d'elle. Ils recevaient de sa main les vêtements que sa charité avait recueillis d'autres mains charitables, tout au long de l'année précédente... Et elle se couchait, très lasse, ce premier soir de l'année, avec l'impression d'avoir été gratifiée de somptueuses étrennes.

Sœur Stéphanie avait 27 ans d'expérience et de labeur, quand elle fut appelée à la direction de l'Hôtel-Dieu de Nantes. C'est là qu'elle devait donner son maximum, en présidant surtout à la création de branches d'activité nouvelle dans le domaine de la charité.

En 1923, fut fondée cette école d'infirmières, devenue si prospère depuis, sur les bancs de laquelle devaient venir s'asseoir non seulement des élèves laïques, mais des religieuses garde-malades de toutes les Congrégations, désireuses d'obtenir le diplôme d'Etat, rendu obligatoire pour toutes les infirmières, à partir de 1924.

Mère Stéphanie avait compris, avec sa haute intelligence et sa claire vue des besoins de son temps, que les ordres religieux se devaient d'aller de l'avant et de joindre la science à la charité.

Conférencière aux journées d'étude organisées à Paris pour les religieuses, seule congréganiste faisant partie du Conseil Supérieur de l'Hygiène, assistant, en 1935, au Congrès de Rome et prenant ses directives pour l'Action catholique de sommités ecclésiastiques, elle devenait un personnage très en vue. Le temps était loin où la jeune novice roulait des pilules sous la férule de la Sœur François des Cinq Plaies ! Le 14 novembre 1934, on la décorait de la Légion d'honneur.

La femme d'action, chez elle, n'absorbait pas la religieuse. Dirigeante pleine d'autorité, elle restait, à l'égard de ses Supérieures, filialement soumise, ne décidant rien sans leur conseil.

L'énergique qui disait avec un fier sourire, en parlant d'une œuvre difficile à mettre en

route : « Si la chose est possible, elle se fera, si elle ne l'est pas, eh ! bien... elle le deviendra ! » était aussi, et avant tout, une vierge sage, appliquée à l'exécution de sa règle dont, malgré un labeur écrasant, elle n'avait garde d'omettre les exercices. « Une âme qui cesse de prier, disait-elle, est perdue ». Jamais elle ne prenait une décision grave ni ne donnait un conseil important, sans avoir consulté l'Esprit Saint dans l'oraison.

A l'égard de ses religieuses, elle fut toujours, au sens bien complet du terme, la « bonne Mère », suivant la gracieuse et touchante appellation de la Sagesse. Le jour de son élection à la charge de Supérieure, elle avait dit à quelque confidente : « J'ai tellement de défauts, qu'il faut que je fasse d'emblée un bond pour les vaincre tous, sans cela je ne serai jamais une Supérieure selon le cœur de Dieu ».

Elle le devint vite cependant. Se souvenant de la formation austère et même un peu rude qu'elle avait reçue à Niort, elle se montrait, dans la conduite de ses sœurs, d'une aménité pleine d'indulgence. Elle cherchait à ne pas faire souffrir, à établir l'harmonie entre les cœurs, à pacifier, à concilier... Si la vivacité de son tempérament l'entraînait parfois à quelque observation trop vive, elle s'en excusait et s'en humiliait, baisant la terre devant toute la communauté un jour qu'elle avait

manqué de patience à l'égard d'une religieuse. Elle aimait surtout l'heure de la récréation où les âmes s'épanchent librement et faisait l'impossible pour y assister.

Cependant, le temps passait... Les années, qui multipliaient les mérites de Sœur Stéphanie, pesaient aussi lourdement sur ses épaules. Sa santé s'altérait sans qu'elle y prît garde, soignant tant bien que mal de fréquentes migraines, ne dormant pas suffisamment. Elle avait 66 ans, et commençait à peine à devenir une vieille femme, quand la mort l'appela... Elle disparut comme un soldat qui tombe en pleine bataille, comme un coureur épuisé qui s'écroule... Quelques jours d'une torpeur paisible, dont la prière seule parvenait à la sortir, et puis la fin, sans secousses, le 22 février 1938.

Le grand sommeil vint la prendre dans la paix de l'âme des serviteurs fidèles. Elle s'en alla sans inquiétude, sans recommandations, sans discours... Avait-elle confié, à la Vierge, dans le colloque d'un mystérieux cœur à cœur, au seuil de l'éternité, le soin de parler pour elle, de continuer son œuvre et de garder sa maison ?... Elle était lasse à mourir et elle s'endormait...

Son enterrement fut une apothéose. Les lettres, les télégrammes, les témoignages de

sympathie et de regrets affluèrent après sa mort. Cette humble fille de la Sagesse était aussi connue qu'un personnage officiel et chèrement aimée.

Si l'on veut, en quelques mots, résumer sa vie et donner de son âme la physionomie la plus vraie, rien ne saurait mieux l'exprimer qu'un témoignage parmi tant d'autres, inspiré de la parole de Lacordaire : « Le propre des grands cœurs est de rechercher les besoins de leur temps et de s'y adonner tout entiers. »

TROISIEME PARTIE

LES ŒUVRES

CHAPITRE PREMIER

NOTRE-DAME-DE-LARNAY

Larnay ! Notre-Dame-de-Larnay. Ce n'est pas sans émotion que j'inscris ce titre !

Quand le désir et l'intention me sont venus d'écrire l'histoire des Filles de la Sagesse, c'est à Larnay que j'ai d'abord pensé.

J'avais lu, dans mon adolescence, à l'âge où toutes les impressions marquent et demeurent, le beau livre de Louis Arnould sur « les âmes en prison », j'avais été captivée par l'histoire de Marie Heurtin, cette sourde-muette-aveugle, à laquelle l'intelligence et la patience de l'admirable Sœur Marguerite avaient révélé, non seulement la connaissance du monde extérieur, mais encore les plus hautes vérités de la vie morale.

Tous les ordres religieux qui s'occupent d'œuvres de miséricorde, avec des modalités diverses, soignent les malades, assistent les vieillards, instruisent les enfants... Mais c'est

aux Filles de la Sagesse que revient le privilège d'éduquer les êtres les plus démunis de moyens de relation avec l'univers sensible : les sourds-muets-aveugles.

Le livre de M. Arnould, publié il y a quelques années, a contribué à faire sortir Larnay de l'ombre où les Filles de la Sagesse tenaient modestement caché le résultat de leur remarquable travail. Mais l'œuvre remonte loin. Dès le début du XIX^e siècle, quand la Congrégation commença à se remettre de la secousse causée par la Révolution, les Filles de Grignon de Montfort se consacrèrent à l'éducation des sourdes-muettes et des aveugles.

Deux hommes ont présidé à la création de Larnay, deux figures d'ecclésiastiques, assez dissemblables l'une de l'autre, mais dont les traits se rejoignent et se fondent dans la lumière de la charité. La première est celle du Père Deshayes, l'autre celle, du chanoine Chaubier de Larnay, fondateur immédiat de l'institution.

Le Père Deshayes qui prit, en 1820, le gouvernement des Missionnaires de la Compagnie de Marie et des Filles de la Sagesse, peut être considéré comme le rénovateur des œuvres du Père de Montfort, en grande partie désagrégées et ruinées par la Révolution.

Lui-même, pendant les jours tragiques, avait échappé aux périls les plus graves, déjoué les calculs des « bleus » lancés à sa

poursuite, évité vingt fois la mort par extraordinaire, par hasard, par miracle... tout en continuant, sous des travestissements de toutes les sortes, à célébrer la Messe et à distribuer les Sacrements.

La force d'âme, la présence d'esprit, le courage intrépide qu'il avait déployés en face du danger, il devait les utiliser ensuite au service d'œuvres pacifiques.

Celle de l'éducation des sourds-muets allait compter parmi ses préférées.

Pour les débuts, il acheta et fit remettre en état le monastère occupé à Auray par les Chartreux avant la Révolution, puis il y installa les Filles de la Sagesse. Deux d'entre elles furent envoyées à Paris s'initier aux méthodes de l'abbé Sicard, successeur de l'abbé de l'Épée.

En 1833, une maison similaire fut installée, en accord avec le préfet de la Vienne, à Pont-Achard, l'un des faubourgs de Poitiers. Les petites sourdes-muettes devaient y séjourner jusqu'en 1847, lorsque la construction de la ligne de chemin de fer Paris-Bordeaux rendit leur installation moins paisible et moins salubre.

Leur aumônier, l'abbé de Larnay, possédait, à quelques kilomètres de la ville, une maison de campagne vaste et agréable. Il l'offrit aux Filles de la Sagesse pour leurs

élèves, et se fit, dès lors, leur bienfaiteur le plus paternel et le plus généreux.

Attachante figure, cet abbé de Larnay ! Que de larmes de joie n'eût-il pas versées s'il lui eût été donné de constater les résultats obtenus avec Marie et Marthe Heurtin, le succès d'une œuvre à laquelle appartient le meilleur de son cœur !

Le Père Deshayes était un fils de paysans des environs de Vannes. Il avait, dans son enfance, gardé les troupeaux et, par la suite, il aimait à le rappeler avec une modestie bonhomme et souriante. Plein de rondeur et de jovialité, replet, sanguin, de santé vigoureuse et de manières simples, il voulait voir régner partout dans ses couvents, la plus rustique simplicité.

M. de Larnay, au contraire, de bonne noblesse poitevine, est un gentilhomme de la vieille France, qui salue chapeau bas les plus humbles gens et dont le goût délicat se plaît aux raffinements d'élégance.

Si différents qu'ils apparaissent d'aspect extérieur et de tempérament, le Père Deshayes et l'abbé de Larnay ont une passion commune : celle du dévouement.

Aussi soucieux l'un que l'autre de soulager, d'éclairer, d'instruire, d'admettre à la réception des Sacrements et à la vie religieuse les déshérités de la nature, penchés sur la misère humaine, le cœur débordant de la charité du

Christ, ils méritent, tous les deux, quand on parle de l'œuvre des sourds et des aveugles en France, qu'on évoque leurs noms et qu'on salue leurs visages.

Le bien ne s'accomplit guère sans quelque contradiction. M. de Larnay devait en rencontrer beaucoup dans le cours de sa fondation. Possesseur d'une importante fortune que des héritages successifs, notamment ceux de son frère et de sa sœur, avaient fait tomber dans sa main, il eut à subir les critiques de plusieurs de ses amis. Celles qui lui furent le plus sensibles lui vinrent de sa mère, qui lui reprochait de faire des dépenses trop somptueuses pour la maison de ses chères sourdes-muettes, et surtout leur chapelle.

En vain protestait-il qu'il voulait rendre aussi attrayant que possible le cadre de leur vie, afin de les attacher à la maison et d'adoucir leur infirmité, M^{me} de Larnay, douairière autoritaire et d'esprit étroit, avait pour principe intangible qu'il faut accomplir le plus grand nombre de bonnes œuvres au meilleur marché possible. Elle devait survivre à son fils et poursuivre les directeurs de l'institution d'affligeantes revendications pécuniaires.

Mais l'Esprit Saint garde ses œuvres. L'école de Larnay n'était pas destinée à disparaître.

En 1864, deux ans après la mort de M. de Larnay, le Conseil d'Etat approuvait sa fon-

dition ; en 1858, l'évêque de Poitiers venait consacrer la chapelle.

Les Filles de la Sagesse s'étaient fait la réputation d'institutrices solides et expérimentées, continuatrices de l'abbé de l'Epée et du moine espagnol Pierre de Pons qui, le premier, découvrit, au xvi^e siècle, « l'art de parler par les mains et d'entendre par les yeux ». En 1835, l'évêque de Bardstown, aux Etats-Unis, un Français originaire du Cantal, amenait sa nièce, religieuse, jusqu'à Saint-Laurent-sur-Sèvre, pour l'initier aux méthodes des Filles de la Sagesse et les importer en Amérique.

En 1858, une école d'aveugles fut adjointe, à Larnay, à celle des sourdes-muettes et, pour la première fois, en 1860, la triple infirmité se présenta dans la personne de la petite Germaine Cambon, qui devait mourir en 1877, et dont la difficile instruction ne fut pas poussée loin.

Un essai, cependant, avait été tenté, auquel M. de Larnay, dans sa charité vigilante, n'avait pas manqué de s'intéresser.

En 1875, une nouvelle élève arrivait à Larnay. C'était Marthe Obrecht, « commotionnée » à l'âge de trois ans, pendant la guerre de 1870, devenue brusquement sourde, muette et aveugle. La pauvre enfant était une masse inerte, d'ailleurs assez paisible, ne tradui-

sant ses émotions et sa vitalité que par des cris et des mouvements désordonnés.

L'abbé de l'Epée avait écrit : « J'offre de « tout mon cœur à ma patrie et aux nations « voisines, de me charger de l'instruction « d'un enfant (s'il s'en trouve !) qui, étant « sourd-muet, serait devenu aveugle à l'âge « de deux ou trois ans. Plaise à la miséri- « corde divine qu'il n'y ait jamais personne « sur la terre qui soit éprouvé d'une manière « aussi terrible ! Mais s'il en est une seule, « je souhaite qu'on me l'amène et de pouvoir « contribuer par mes soins au grand ouvrage « de son salut. »

Ce que l'abbé de l'Epée avait rêvé d'entreprendre, ce sont les Filles de la Sagesse qui l'ont réalisé.

La première religieuse qui se soit occupée d'une façon sérieuse, persévérante et vraiment scientifique, d'une sourde-muette-aveugle, s'appelait la Sœur Sainte-Médulle. C'est par le langage mimique, par le signe désignant l'objet, que l'instruction de Marthe Obrecht fut commencée.

Le premier signe enseigné fut celui de couper la main droite avec la main gauche pour demander du pain. Peu à peu les autres gestes du langage des sourds-muets furent transmis à l'enfant par l'intermédiaire des mains, suppléant à la déficience des yeux. Puis l'al-

phabet dactylogique, représentatif des lettres par les différentes positions des doigts.

Au bout d'une année, la fillette tenait, on peut le dire au sens propre, la clef de sa prison dans la main. Elle pouvait transmettre sa pensée et ses désirs, ne plus vivre dans son effroyable isolement, communiquer avec ses semblables, acquérir la connaissance du monde extérieur.

C'est cette méthode du signe que la Sœur Sainte-Marguerite devait reprendre triomphalement avec Marie Heurtin.

Une famille d'artisans d'un petit bourg de Loire-Inférieure, avait eu l'infortune de voir naître une enfant sourde-muette et aveugle, suivie, dix-sept ans plus tard, par une autre, affligée de la même façon. Des neuf enfants issus de la famille Heurtin, plusieurs, cependant, furent normaux, d'autres présentèrent une faiblesse marquée du côté de la vue, enfin, Marie et Marthe devaient réunir la carence totale de l'ouïe et de la vue.

Mystérieuses hérédités ?... Tare ancestrale ? Alcoolisme ?... Mariage consanguin ?... La mode est aux recherches des dispositions physiologiques et névropathiques... Mais la charitable discrétion des Filles de la Sagesse n'a pas cherché à soulever le voile qui recouvrait les douloureux secrets d'une honnête famille. Peut-être pourrait-on dire, pour Marie et pour Marthe Heurtin, comme pour l'aveugle-né de

l'Évangile : « Ce n'est ni par leur faute, ni par celle de leurs parents, cette maladie a été envoyée afin que soit manifestée la puissance de Dieu. »

La puissance de Dieu !... Celle de l'âme humaine faite à son image, celle de l'intelligence dominatrice de la matière.

La fillette de dix ans, que le tonnelier de Vertou, assisté d'une parente, amenait à Larnay, le 1^{er} mars 1895, était un petit monstre furieux, à la figure bestiale. Quelques années plus tard, elle était devenue une jeune fille sereine, apaisée, joyeuse, non pas seulement résignée à son mal mais, comme tous ceux qui ont compris le sens chrétien de la vie, heureuse de porter sa croix. Elle devait écrire : « Les plaisirs de la terre passent vite. Le bonheur du ciel ne passera jamais. Je veux mériter ce grand bonheur, m'appliquer à supporter mes infirmités et mes privations pour l'amour de Dieu ».

Conduite à Lourdes en pèlerinage, elle préférait ne pas demander le miracle de sa guérison, acceptant de ne jamais voir sur la terre « pour voir d'autant plus de clarté là-haut ».

M. Louis Arnould, que le Père Deshayes et l'abbé de Larnay n'eussent pas renié comme leur fils spirituel et leur ami, a raconté tout au long dans son livre sur les « âmes en prison », la merveilleuse histoire de Marie Heurtin.

Avant son arrivée à Larnay, l'enfant avait été présentée à différentes maisons, mais les institutions d'aveugles refusaient de la prendre parce qu'elle était sourde, et les institutions de sourds-muets la repoussaient à leur tour parce qu'elle était aveugle.

Comme Marie était d'une nature ardente et qu'elle percevait par le toucher l'existence d'un monde extérieur avec lequel elle était privée de communications, elle se livrait fréquemment à des scènes de violence, elle avait l'air aussi de se parler à elle-même. On se demanda si elle n'était pas idiote et elle fut placée pendant quelque temps dans un asile d'aliénés de Nantes. Enfin, les parents, désespérés, ayant entendu parler de Larnay, entrevirent la planche de salut vers laquelle diriger leur fille.

La pauvre enfant qu'accueillait la Sœur Sainte-Marguerite, devait révéler plus tard que, même pendant ce premier stade de vie en apparence purement végétative, passé chez ses parents, elle était déjà capable d'exercer l'acte de la pensée et de se tenir un raisonnement intérieur. A l'aide de quelques signes rudimentaires, elle essayait d'exprimer ses désirs. Un jour qu'elle avait ouvert le robinet d'une barrique de vin et n'avait pu le refermer, elle saisit fort bien qu'elle avait accompli une action répréhensible et fut se cacher, dans la crainte d'un châtement.

Fait beaucoup plus symptomatique encore de son intelligence : comme elle était occupée à écosser des pois auprès du foyer, une étincelle sauta sur sa manche. Elle sentit l'odeur de l'étoffe brûlée. Sans doute avait-elle éprouvé déjà l'impression cuisante de brûlure à l'occasion du feu. Mais, au lieu de se sauver, de courir comme un animal affolé (et même beaucoup d'enfants normaux l'eussent fait), l'idée lui vint d'écarter le danger en retirant vivement sa blouse et en allant se mettre au lit.

La maison, à travers laquelle elle se dirigeait en tâtonnant, ses parents, ses frères et sœurs, tout ce qui constituait son cadre habituel de vie, lui était cher. Aussi les débuts à Larnay furent-ils terribles, la fillette se livrant à des crises de désespoir qui consternaient les religieuses.

La Sœur Sainte-Marguerite, ou Sœur Marguerite, comme on l'appelait familièrement, était une bretonne, une fille de marins, audacieuse, courageuse, mystique et tenace. Elle joignait à une bonté, à une patience vraiment soutenue par la force de l'Esprit Saint, une intelligence avide de connaître et de s'enrichir, une curiosité intellectuelle sans cesse en éveil. Pendant 13 ans, elle avait été à l'école de Sœur Sainte-Médulle, morte l'année précédente.

Pour Marie Heurtin comme pour Marthe

Obrecht, c'est le signe de couper, à propos d'un petit couteau qu'elle affectionnait, qui devait marquer les débuts du langage mimique.

Au langage mimique élémentaire et forcément rudimentaire, Marie, qui se révélait véritablement douée et d'une intelligence surprenante, allait joindre, en moins d'un an, l'alphabet dactylogique et l'écriture Braille. Par la suite, elle devait apprendre l'écriture Ballu (1), l'écriture anglaise, et même le langage vocal, que sa maîtresse lui enseigna en la faisant palper la langue, la poitrine, le larynx des parlants.

Mais à ces connaissances techniques et pratiques, la Sœur Marguerite voulait surtout en joindre d'autres. Elle souhaitait par-dessus tout libérer l'âme emprisonnée, la faire accéder à la vie mystique et surnaturelle, lui donner conscience d'elle-même et de ses responsabilités morales.

Un jour que, par jalousie et coquetterie, Marie avait chiffonné le col de sa voisine qu'elle trouvait mieux empesé que le sien, la Sœur Marguerite la fit comparaître, lui signifia qu'elle serait privée pour toute la journée non seulement de col, mais des marques habi-

(1) Inventée par un angevin aveugle et qui a sur le Braille l'avantage de présenter les lettres en pointillé suivant leur forme usuelle à l'usage des voyants.

tuelles d'amitié de sa maîtresse, pour laquelle l'enfant n'avait pas tardé à concevoir une affection passionnée.

C'est en l'attirant vers elle ou bien, au contraire en la repoussant, que la Sœur Marguerite parvint à faire prendre à son élève le sens du bien et du mal.

L'acquisition des notions de vieillesse et de mort, l'expérience digitale d'un corps tassé, ridé, courbé, puis rigide et froid, auquel on lui expliqua qu'elle deviendrait un jour semblable, suscita chez Marie Heurtin, une véritable tempête de révolte. C'est encore par amour pour Sœur Marguerite qu'elle admit peu à peu l'idée de vieillir et de mourir : « Marguerite veut », disait-elle. Marguerite voulait surtout faire monter la petite infirme au-dessus des réalités de nos misères terrestres. L'expérience sentimentale, la douceur des tendresses humaines devaient aider la religieuse à expliquer l'existence de l'âme : « Tous ceux que tu chéris, ce n'est ni avec tes mains, ni avec tes pieds que tu les aimes, c'est avec quelque chose en toi, dans ta poitrine, qui existe, que tu sens, mais qui n'a pas de forme et que tu ne peux palper, quelque chose qui est dans le corps, mais qui n'est pas le corps, qui se séparera de lui au moment de la mort et qui continuera de vivre... »

L'esprit humain est une antenne réceptive. De merveilleuses communications s'établissent

sent, qui joignent les pensées, qui rapprochent les âmes. Entre les êtres qui s'aiment surtout, un singulier mimétisme s'établit. On se comprend... On se devine... Un regard, l'ébauche d'un geste ou d'une parole suffisent pour que le courant des idées se propage d'une intelligence à l'autre.

Au contact de Sœur Marguerite, par le seul moyen du toucher, Marie Heurtin commençait à se mouvoir dans le domaine des notions abstraites. Il arrivait que la vivacité de sa compréhension dépassât les explications de sa maîtresse. Comme celle-ci, au cours de ses leçons, essayait d'expliquer la notion du futur et de l'avenir, l'enfant se leva spontanément et se mit à marcher, les bras tendus, droit devant elle...

Marie aimait le soleil. En promenade, elle en recherchait les caresses chaudes, on la vit essayer de grimper aux arbres pour se rapprocher de lui. C'est du soleil que la Sœur Marguerite se servit pour faire connaître l'existence de Dieu.

Le principe de l'habile religieuse étant qu'il faut enseigner le fait par le fait lui-même et passer du concret bien palpé et bien expliqué jusqu'à l'idée abstraite, elle avait, tout d'abord, établi dans l'esprit de son élève, l'idée de fabrication en la conduisant visiter les différents corps de métier : le maçon, le menuisier, le boulanger.

Des humbles artisans de la terre, Sœur Marguerite devait remonter jusqu'au « Fabricateur Souverain » et conter à Marie, radieuse et attentive, les merveilles de la création.

Dès lors, l'enfant misérable, venue au monde si démunie de moyens de communication avec ses semblables, devenait une femme intelligente, cultivée, profondément religieuse, susceptible de s'adapter à une vie sociale.

Elle faisait sa Première Communion, se révélant d'une angélique piété, acceptant avec bonheur de porter sa lourde croix, se privant, pendant la durée d'un carême, d'embrasser sa maîtresse bien-aimée, en esprit de pénitence.

Les Sœurs de la Sagesse ne cherchèrent pas toutefois à copier les méthodes de miss Sullivan à l'égard d'Helen Keller. L'instruction de leur petite pensionnaire ne fut pas développée dans les mêmes proportions que celle de la remarquable infirme américaine.

Ne voulant pas déclasser Marie Heurtin, issue d'un milieu modeste, elles se contentèrent d'en faire une jeune fille modestement cultivée, de lui enseigner le catéchisme, l'histoire sainte, l'histoire de France, la géographie sur des cartes en relief, des rudiments de calcul et de sciences naturelles, enfin certains travaux pratiques tels que l'usage de la machine à écrire, le tricot, le filet, le rempaillage des chaises qui lui ont permis d'avoir une vie

(malheureusement fort courte), active, heureuse et bien remplie.

A la suite de Marie Heurtin, dont la merveilleuse histoire s'est heureusement répandue, plusieurs autres « âmes en prison » sont venues se réfugier à Larnay, pour se libérer de leur geôle.

La seconde élève dont Sœur Sainte-Marguerite commença l'instruction, fut Anne-Marie Poyet, de la région industrielle du Lyonnais, devenue sourde et aveugle à l'âge de dix-huit mois, des suites d'une méningite, et à laquelle son père, un simple ouvrier, avait enseigné déjà, avec l'intelligence de l'amour, tout un langage mimique.

Le perfectionnement de la méthode de Larnay, entre l'éducation de Marie Heurtin et celle d'Anne-Marie, fut l'enseignement plus méthodique et plus complet de la parole vocale, au point qu'Anne-Marie devint capable de se rendre compte, à l'aide des vibrations aériennes, de la différence entre le son de voix haut ou bas et parlait bas à la chapelle. Après six ans passés à Larnay, elle était capable de retourner dans sa famille et de travailler comme ouvrière dans une fabrique de tresses et de lacets.

Par la suite, Larnay n'a cessé de rassembler un groupe de six à douze infortunées auxquelles les Filles de la Sagesse, et particulièrement la Sœur Saint-Louis après la Sœur

Marguerite, essaient d'ouvrir, l'expression n'est pas trop forte, les portes de la vie. (1).

Larnay est la seule école qui s'occupe, en France, des sourdes-muettes-aveugles. Elle est en relations avec les compétences du monde entier. De tous les pays, on la consulte, on vient la visiter. En 1909, deux religieuses canadiennes de la Providence de Montréal, suivant l'exemple donné, en 1835, par Mgr Flaget, débarquaient en France pour demander les leçons de Sœur Marguerite. Rentrées au Canada, elles faisaient l'éducation très complète d'une pauvre enfant, Ludivine Lachance, que ses parents, honteux de sa triple infirmité, tenaient enfermée dans un réduit.

Depuis lors, cinq écoles analogues à celle de Larnay, ont été fondées, aux Etats-Unis à Boston et à New-York, en Suède à Venersborg, en Ecosse à Edimbourg, la dernière est celle de Nowawves, près de Berlin.

*
**

« Luire, croître, fructifier dans le Seigneur. »

La devise de la famille de Larnay paraît avoir été providentiellement choisie pour s'appliquer à l'œuvre qu'abrite, à 5 kilomètres de

(1) Pour les garçons, les Frères de Saint Gabriel, institués par le Père Deshayes, ont tenté d'appliquer des méthodes semblables.

Poitiers, dans la paix reposante de la campagne, sa demeure ancestrale agrandie et transformée.

Les bâtiments sont une vaste construction rectangulaire, flanquée de deux ailes et précédée d'une cour d'honneur au centre de laquelle vous accueillent la Vierge et l'Enfant, Saint Michel terrassant le dragon, et Saint Roch, avec le chien symbolique.

La chapelle, édifiée suivant les règles du style fleuri de l'art ogival, est une cathédrale en miniature, d'une fraîche blancheur, sculptée dans les craies du Poitou.

Les dais, les colonnettes, les chapiteaux, les enroulements sont rigoureusement copiés sur les œuvres du XIII^e siècle.

Qu'avaient donc à dire les esprits mesquins et chagrins, mauvais économistes de parfums précieux, qui reprochaient à l'aimable et généreux bâtisseur d'avoir voulu trop beau ce temple de l'Hostie ?

Comme nous trouvons qu'il eut raison de vouloir charmer les yeux des pauvres filles privées du sens de l'ouïe, de chercher à reposer, par un peu de beauté, les regards des visiteurs qui viennent de contempler tant de misères assemblées.

La chapelle de Larnay, comme toutes les chapelles de couvent, est admirablement tenue et bien ornée. Les confessionnaux sont de petites logettes massives et confortables, pla-

cées dans la tribune de l'orgue. Les sourdes-muettes écrivent leurs confessions et les passent, à l'aide d'une sorte de tiroir, au prêtre, qui leur répond également par écrit et détruit ensuite les papiers.

Le chanoine de Larnay avait tellement à cœur le fini, le soigné, le raffiné du détail, qu'il le poussa jusqu'à faire orner ces confessionnaux de filets d'or : « Cette fois-ci, Monsieur l'abbé, s'était écrié le préfet de la Vienne, en les visitant, c'est du luxe ! » — « Eh ! Monsieur le Préfet, répondit spirituellement l'aimable chanoine, ne faut-il pas bien dorer la pilule ? »

Autre particularité qui n'est pas sans charme : les vitraux du chœur où, suivant la coutume médiévale, le donateur a placé son portrait et celui des siens, en face de leurs saints patrons respectifs.

C'est ainsi que, dans la première fenêtre de gauche, Charles Gabriel Chaubier de Larnay, en costume d'officier de la Garde du Roi Louis XVI, met un genou en terre devant l'archange Gabriel.

Dans la seconde fenêtre, M^{me} de Larnay, née Catherine Cossin de Belle-Touche, roide, austère, guindée, racée, se prosterne sur un solennel et conventionnel prie-Dieu, devant Sainte Catherine d'Alexandrie, qu'accompagnent les instruments de son supplice.

A la suite de ses parents, le chanoine de

Larnay s'est fait représenter lui-même faisant hommage à son patron, Saint Charles Borromée, de la chapelle qu'il vient d'édifier.

Puis le frère et la sœur du fondateur ont aussi leur place : la jeune Louise, morte à 20 ans, bouton de rose trop tôt flétri, en livrée de première communiant, devant Saint Louis, roi de France et M. Victor de Larnay, mort à 39 ans, chanoine et official de la cathédrale de Poitiers, en face du guerrier martyr Saint Victor.

Si le luxe d'architecture de la chapelle avait déjà suscité des critiques, elles se firent spécialement acerbes au sujet des vitraux. On ne manqua point de taxer d'orgueil, d'ostentation, de gaspillage, le pauvre M. de Larnay, dont l'âme scrupuleuse, impressionnable et sensible, craignant d'avoir sacrifié au démon de la vanité, en éprouva bien des inquiétudes et même des remords.

Alors que la génération humaine de la famille Chaubier de Larnay allait si honorablement s'éteindre sous la robe ecclésiastique, n'était-il pas bien juste, au contraire, que ses derniers membres fussent à jamais présentés aux jeunes infirmes, qui devaient recueillir son héritage et constituer, dans l'avenir, son innombrable postérité spirituelle ?

Si la mémoire du Juste doit vivre éternellement, celle de M. de Larnay n'est pas près de disparaître.

Sa fondation comprend une petite cité d'environ 350 membres, en comptant les religieuses et les Frères agriculteurs, qui s'occupent des jardins et de l'exploitation du domaine.

C'est devenu un lieu commun, de répéter, après l'avoir tant de fois constaté, que, des gîtes de plaisir, émane souvent quelque tristesse et comme une secrète amertume. Asile de misère, refuge d'infirmités, Larnay ne respire que la paix, la sérénité joyeuse, la gaieté d'une jeunesse qui s'épanouit en dépit des cruautés de la nature à son égard. Le long des grands couloirs, dans les salles de classe, dans les jardins, sous la tonnelle où les unes n'entendent pas le chant des oiseaux, où les autres ne voient pas les fleurs, toutes les petites pensionnaires, dans une fraternelle union, connaissent cependant la joie de vivre.

Les offices et les heures de prière les rassemblent à la chapelle, comme les foules de l'Évangile, qui comptaient déjà tant d'infirmités dans leurs membres : « Seigneur, faites que je voie... » « Seigneur, faites que j'entende... » « Seigneur, qui avez appelés bienheureux les pauvres et les dépouillés des biens du monde, laissez-nous plutôt une part de votre amertume et de votre croix ! »

M. Louis Arnould, l'auteur des *Ames en*

prison », auquel il a été donné d'assister à un sermon dans la chapelle de Notre-Dame de Larnay, décrit la scène, à la fois émouvante et curieuse, dont il fut le spectateur.

« De la Table de Communion, le prêtre parle à l'aveugle. Une religieuse, montée sur une estrade et tournant le dos à l'orateur, mimait le discours pour les yeux des sourdes-muettes. Une autre Sœur articulait avec les lèvres pour les sourdes-parlantes. Dans le bas de la chapelle, en deux endroits, des gestes étaient appliqués sur des mains : c'étaient les voisines de Marthe Obrecht et de Marie Heurtin qui leur repassaient le sermon sur l'épiderme. »

Pour les classes, les élèves sont divisées en trois groupes : les aveugles, les sourdes-muettes, les sourdes-muettes-aveugles.

Après s'être initiées à la lecture et à l'écriture Braille, les aveugles poursuivent en même temps que leur instruction, l'apprentissage de différents ouvrages manuels ; elles font du filet, du tricot, elles apprennent à fabriquer des brosses, à rempailler des chaises. Comme presque toujours, dans le cas de leur cécité, plusieurs se révèlent particulièrement musiciennes et les études musicales sont, à Larnay, très fortement poussées, préparant des organistes et des professeurs.

J'ai entendu « *La Noce bretonne* », « *l'Aria* »

de Bach, j'ai joui d'un délicieux concert, j'ai vu passer sur les visages la sainte ferveur des harmonies créées.

Domaine mystérieux, horizons intérieurs, champ d'évasion de toutes les douleurs humaines, langage plus éloquent que les paroles, la musique se révèle à celles qui sont privées des beautés de la terre, comme un dérivatif à leur infirmité, comme une envolée, comme une évasion de l'âme captive, comme un gémissement qui s'achève en cri d'espérance.

Dans le quartier des sourdes-muettes, tout a été fait, depuis quelques années, pour rendre l'étude attrayante, pour attirer la vue et captiver l'attention.

Cartes murales, gravures en couleurs, figurines, un matériel iconographique très complet, donne aux classes l'aspect le plus agréable. Un grand progrès a surtout été réalisé dans l'éducation des sourdes-muettes. La méthode graphique et mimique de l'abbé de l'Épée n'est plus en usage depuis 1880. On lui a substitué, peu à peu, l'enseignement de la parole orale qui va en se perfectionnant depuis une vingtaine d'années. En reproduisant les mouvements des lèvres et du larynx enseignés par ses maîtres, le sourd-muet parvient à articuler non plus des sons mais des mots et, capable de lire sur les lèvres des parlants, il reprend ainsi une place à peu près normale dans la société.

A Larnay, on a fait davantage encore... Une nouvelle et sainte originalité de la maison, c'est l'Association de Notre-Dame des Sept-Douleurs. Remarquant le goût de plusieurs sourdes-muettes et leurs dispositions pour la vie religieuse, M. de Larnay conçut l'idée de les grouper dans une Congrégation qui leur serait propre. Déjà, lors de son voyage à Rome, en 1825, le Père Deshayes avait obtenu du Pape Léon XII l'autorisation, pour une sourde-muette, qui devait s'appeler Sœur Saint-Léon, en l'honneur du Souverain Pontife, d'entrer dans la Congrégation de la Sagesse. Mais la mesure ne pouvait se généraliser.

Vêtues d'un costume noir, avec guimpe blanche et bonnet tuyauté, les religieuses sourdes-muettes suivent une règle qui se rapproche de celle de la Sagesse. Après un an de postulat et un an de noviciat, elles prononcent, le troisième dimanche de septembre, fête de la Vierge des Douleurs, des vœux simples qu'elles renouvellent chaque année. Leur principale occupation consiste à confectionner des ornements d'église. Les ouvrages les plus riches, les broderies les plus délicates prennent naissance sous leurs doigts, et leur atelier, rempli d'étoffes précieuses et de soies de couleur, donne une impression de jardin fleuri.

Aveugles, sourdes-muettes ! Comme tous ces

visages sont calmes et comme ils sourient ! Comme toutes ces déshéritées portent allègrement leur misère ! Mais voilà la merveille : la classe des sourdes-muettes-aveugles.

Depuis 1921, la principale héroïne d'« *Ames en prison* », Marie Heurtin, morte à 36 ans des complications d'une rougeole, est allée rejoindre, dans le cimetière de Larnay, à l'abri d'immenses cyprès noirs, celle qui fut son Saint-Esprit visible, la Sœur Marguerite, à laquelle ses amis avait fait obtenir une couronne civique et un prix Monthyon, mais qui ne fut jamais décorée de la Légion d'honneur. En 1910, la plus jeune sœur de Marie-Heurtin, une fillette de huit ans, est entrée à l'institution. Au milieu de ses compagnes d'infortune, j'ai vu Marthe Heurtin, assurément la plus vivante, la plus intelligente de toutes. La Sœur Marguerite était morte depuis quelques mois lorsqu'elle fut amenée à Larnay.

Ses débuts furent aussi difficultueux, aussi tumultueux, pourrait-on dire, que ceux de sa sœur Marie, avec cette différence qu'elle avait déjà reçu un début d'instruction de la part des Frères de Saint-Gabriel à Nantes. Mais, comme Marie, Marthe regrettait sa maison, ses parents, comme Marie, elle se livra, les premiers temps, à de vigoureuses crises de colère que son institutrice, la Sœur Saint-Louis, oscillant de la douceur à la fermeté, ne savait trop comment calmer. Ces petites

Heurtin avaient décidément des natures peu banales et bien ardentes !

Marthe Heurtin connaît la grammaire, la géographie, l'histoire, le calcul, elle tape à la machine, elle écrit presque droit au tableau noir, elle est initiée aux travaux manuels et aux jeux de société, loto, dames, dominos.

L'évêque de Poitiers, Mgr de Durfort, lui faisait souvent l'honneur de venir jouer aux dames avec elle. Et comme avec son ardente et charmante nature, Marthe lui exprimait naïvement sa tendresse : « Mais, Marthe, s'interposaient les bonnes religieuses, on ne dit pas ainsi à Monseigneur qu'on l'aime . » — « Laissez, laissez, reprenait le prélat, dans sa bonté, Notre-Seigneur n'a pas fait deux commandements, Il n'a pas dit : « Vous estimerez et : vous aimerez », Il a dit seulement : « Vous aimerez ».

L'extrême délicatesse du toucher de Marthe Heurtin lui permet d'estimer l'âge de ses visiteurs à deux ou trois ans près. En tâtant le cou et les poignets, en reconnaissant les plis et l'affaissement de la peau, le vieillissement des cellules, elle sait percevoir jusqu'à quel point s'est effectué le travail de l'âge et de la mort dans un corps humain. La Sœur Saint-Louis, toute fine, toute menue, toute ridée, les yeux vifs et la tournure alerte, prend les mains de son élève. Leurs doigts, les uns dans

les autres, jouent comme sur un clavier, pour de rapides conversations mimées.

Ne pas voir... Ne pas entendre... Vous représentez-vous ce qu'il peut y avoir de ténèbres accumulées dans ces deux mots !... Brunetière, Henri Lavedan ont épilogué, avec leur talent, avec la richesse de leur pensée, sur l'extraordinaire isolement que peut représenter semblable infirmité, isolement dont les êtres normaux, doués de l'ouïe et de la vue ne peuvent même pas se faire une idée, car, si pareille catastrophe les atteignait au cours de leur vie, il leur resterait encore à exploiter le très riche capital des souvenirs auditifs et visuels.

Les religieux, qui ont fait vœu de pauvreté, ne s'imaginent pas jusqu'à quel point ils sont riches. Ils ont renoncé au luxe artificiel créé par les hommes, mais il leur reste toutes les splendeurs de la création, la pureté des levers du jour, la féerie multicolore des couchers de soleil et des arbres d'automne, la robe des lys des champs, les nuances du ciel et la joie des revoirs sur les visages amis, le son des voix, le chant des oiseaux, la musique... Les Clarisses et les Carmélites, qui se sont enfermées derrière des grilles, ne savent pas jusqu'à quel point elles sont libres, libres de se mouvoir et d'exprimer leur pensée avec une totale facilité. Les vraies pauvres, les vraies cloîtrées, ce sont ces jeunes filles qui n'ont pas

d'yeux et qui n'ont pas d'oreilles, qui ne voient rien... qui n'entendent rien !...

Et cependant, sur le visage de Marthe Heurtin, quelle lumière !... Plus vive, plus réaliste, moins mystique que sa sœur Marie, avec son sourire fin, son maintien décidé, son accueil affable, elle semble rayonner de la joie d'être au monde. Privée des deux sens les plus nobles et les plus actifs de l'être humain, de ceux par lesquels nous parvenons toutes nos richesses intellectuelles, elle semble une apologie de l'esprit, du principe spirituel qui vit en nous, qui se joue de la matière, qui la domine et qui la gouverne à travers toutes ses résistances.

Elle est une Ame.

Rien n'est plus plat, plus monotone que les 5 kilomètres qui séparent Larnay de Poitiers... Aucun paysage ne m'a jamais paru plus beau... Les arbres n'ont pas encore de feuilles, rien que des branches nues tendues vers le ciel. Mais toutes les promesses du printemps soulèvent la terre. Dans quelques semaines, ces rameaux seront un foisonnement de verdure, ils se rempliront de nids, de chants, de battements d'ailes...

Et voici Poitiers, avec sa rivière, sa ceinture de collines, ses pittoresques rues en pente, ses églises médiévales, dont chaque détail est un chef-d'œuvre !...

Pour les yeux que vous nous avez donnés, soyez béni, Seigneur !

C'est la fin de l'après-midi, les étudiants sortent des facultés en troupe bruyante et se répandent dans la vieille cité que Marie-Louise de Jésus parcourut avec sa robe grise.

L'allègre son des voix humaines, le résonnement des pas, le roulement des voitures sur les pavés, l'avertissement des trompes d'autos, toute une rumeur de jeunesse et de joie traverse la ville.

Pour les oreilles que vous nous avez données, soyez béni, Seigneur !

Mais pour la prière que Marthe Heurtin m'a promise, pour l'assistance spirituelle d'une âme beaucoup plus riche, beaucoup plus libre, beaucoup plus désincarnée que la nôtre, beaucoup plus près de Vous, qui êtes le grand Immatériel, soyez encore mille fois plus béni, Seigneur !

CHAPITRE II

TOUR D'HORIZON

La Chartreuse de Saint-Michel-d'Auray est une institution analogue à celle de Larnay, abritant à la fois aveugles et sourdes-muettes, avec cette différence, toutefois, qu'elle ne comporte pas l'éducation d'infirmes doublement atteintes, comme les sœurs Heurtin.

Si Larnay se rattache au seul souvenir d'une famille et d'un homme de bien, le passé de la maison d'Auray est chargé d'histoire.

Victorieux de son rival Charles de Blois, le 29 septembre 1364, et duc de Bretagne par la grâce de Dieu et le succès des armes, Jean de Montfort s'occupa d'élever une chapelle et des bâtiments destinés à recevoir une collégiale de chanoines, « qui célébreraient à perpétuité des messes et chanteraient l'office pour le repos de l'âme des chevaliers tombés dans la bataille. »

En 1483, à la demande du dernier duc de

Bretagne, François II, une communauté de Chartreux vint prendre la place des chanoines pour y vivre, ascétique et aumônière, jusqu'à la Révolution de 1789, qui la dispersa.

Les bâtiments de la Chartreuse, vendus comme biens nationaux, vastes et solides, furent achetés par un sieur Le Conte, dont les intentions de vandale ne tendaient à rien moins qu'à démolir entièrement les constructions pour en revendre les matériaux. La mort vint providentiellement arrêter sa pioche sacrilège avant qu'elle eût fait grand mal et sa veuve, en 1808, revendit la propriété à trois acquéreurs : deux vicaires généraux de Vannes associés au curé d'Auray, et l'abbé Deshayes. C'est lui qui, d'accord avec son évêque, Mgr de Bausset, y installa les Filles de la Sagesse, en 1812. Celles-ci devaient tenir une école, soigner les malades du voisinage, enfin et surtout faire l'éducation d'enfants sourds-muets, d'abord des deux sexes. Les garçons furent transférés à Nantes, en 1827, sous la conduite des Frères de Saint-Gabriel.

La Chartreuse garde, dans ses murs, l'ombre d'événements tragiques. Au souvenir des moines pénitents dont la Révolution guillotina plusieurs, un autre souvenir se lie, plus douloureux encore : celui des malheureux jeunes gens débarqués à Quiberon, en 1795, sous la conduite des chefs royalistes, dans l'espoir et l'intention de délivrer Louis XVI et dont la

Convention, excitée par Tallien, ordonna le célèbre et odieux massacre. La plupart de leurs corps furent si hâtivement enterrés dans les champs, qu'au bout de quelques années, les ossements affleuraient au sol. Touché de respect et d'émotion, l'abbé Deshayes requit de son évêque la permission de les recueillir et de leur donner, dans l'église de la Chartreuse, une sépulture décente, que la Restauration voulut rendre somptueuse.

Bienveillantes gardiennes des pauvres morts, les Filles de la Sagesse se chargent de montrer aux visiteurs la chapelle sépulcrale directement accolée à leur église, de faire admirer les sculptures très finement exécutées en marbre blanc par David d'Angers et son élève Petitot.

Une lanterne que l'on descend dans la crypte permet d'apercevoir ce qui reste d'ossements des êtres jeunes, vigoureux, pleins d'ardeur et de joie de vivre qui soutinrent, la plupart avec un admirable héroïsme, les angoisses d'une mort violente.

Mais les petites pensionnaires des Filles de la Sagesse sont insouciantes à toute la grandeur qui les entoure. Elles font l'effet d'une nichée d'oiseaux qui aurait bâti son nid dans les ruines. Les hauts murs, puissamment construits, l'élévation des voûtes, la majesté des salles où les Chartreux s'assemblèrent, ne les accablent pas. Ici, comme à Larnay,

c'est une impression de joie tranquille qui vous saisit.

*Frais échos mêlés au vent qui frissonne,
Gaieté que le noir couvent assaisonne.*

Les fillettes passent sous le cloître où quelque peintre breton a retracé, d'après Lesueur, les différentes étapes de la vie de Saint Bruno. Elles voient le mort Dioclès se soulever sur sa couche pour proclamer sa condamnation, et le saint, bouleversé, fuir dans la solitude, comme de vieilles connaissances, dont la fréquentation n'émeut plus. Elles dorment, elles jouent, elles étudient, elles vivent heureuses. Elles s'assemblent dans l'imposante chapelle de style Louis XIV, aux boiseries de chêne sculpté, à l'autel flanqué de colonnades, rehaussé de dorures. Les aveugles ne sont pas distraites par toutes ces séductions de l'art humain, mais les sourdes-muettes peuvent lever les yeux avec confiance vers la Vierge de la Chartreuse, reproduite d'après une vision de Saint Bruno, et dont l'Enfant-Jésus paraît disposé à quitter les bras pour s'élaner au devant des fidèles.

Les logettes des Chartreux, échappées au démolisseur Le Conte, servent de buanderie, de lingerie, de cabinet de débarras. La vie triomphante a repris possession du vieux monastère à la fois pittoresque et inconfortable. Des jardins l'entourent pleins de fruits,

de légumes, de fleurs, un bois de sapins le sépare de la gare toute proche. Les étables sont bien remplies. Des moutons pâturent sous la baguette vigilante d'une sœur converse et le blé monte, prometteur, dans les champs d'alentour, que cultivent les Frères coadjuteurs de la Compagnie de Marie.

Tout a été organisé dans la ruche active pour que l'intelligence et la vitalité des petites infirmes puissent se développer et s'épanouir.

La chère Sœur Léonor, qui s'y dévoue depuis tant d'années, me confie que la rééducation des sourdes-muettes est particulièrement difficile, leur intelligence étant souvent moins vive et moins intuitive que celle des aveugles.

Quels prodiges de patience ne faut-il pas à leurs maîtresses, pour parvenir à les instruire suivant la méthode belge du docteur Decroly. L'audition des classes est démonstrative des efforts entrepris pour enseigner l'art de la parole, par l'intermédiaire de la vue et du toucher. Tout un matériel de gravures et d'objets, avec les noms écrits en gros caractères, est mis à la disposition des élèves.

Ce qui est plus intéressant encore pour le visiteur, c'est la leçon de gymnastique, l'exécution de mouvements rythmiques, conçus d'après Dalcroze. Ces fillettes, qui n'entendent pas, parviennent à d'extraordinaires effets d'ensemble. Elles suivent aussi la musique en

comptant, en se faisant attentives aux vibrations du sol. Elles dansent, costumées, amusées, ravies, oublieuses de leurs anomalies et de leurs difficultés.

Car c'est l'admirable résultat obtenu par celles qui ont renoncé à toutes les joies de la nature, d'en procurer le plus possible aux autres, de réintégrer dans la société, de faire rentrer dans la vie des êtres que leurs infirmités auraient pu tenir à jamais hors de la vie.

Quand elles quittent la Chartreuse, beaucoup d'aveugles et de sourdes-muettes sont à même d'exercer un métier et de subvenir à leurs besoins.

La Sœur Célestine de Saint-Joseph et la Sœur Yvonne de Sainte-Marie, qui se sont faites, à Larnay et à Auray, mes guides souriantes et prévenantes, me parlent de leur œuvre avec une gracieuse simplicité.

Dirai-je jamais assez aux Filles de la Sagesse, mon admiration pour elles ? J'ai été le témoin de scènes touchantes et charmantes, car, ici, la charité trouve l'occasion de s'exercer plus que partout ailleurs.

Une petite aveugle de 6 ou 7 ans, revient de la Table de Communion, attentivement guidée par sa maîtresse, une autre, du même âge, est affectueusement caressée par trois religieuses, dont l'une lui a réservé (nous sommes en 1942, à l'époque des restrictions), sa propre ration de pain.

Une vieille sœur, avec une persévérance inlassable, s'efforce d'inculquer le minimum d'instruction religieuse nécessaire à deux arriérées, pour leur faire faire leur Première Communion.

Les pauvres enfants qui grandissent à la Chartreuse, ne sont privées ni de soins ni de tendresse. Le cœur de la femme est toujours un berceau et celles qui ont renoncé à être mères suivant la nature, le deviennent doublement de par la grâce. Elles donnent leur temps, leurs forces, leur vie goutte à goutte, avec une incommensurable générosité. Si quelques-unes s'épuisent jeunes à la rigueur de la tâche, la régularité de la vie et la paix du cœur conservent les autres.

A la Chartreuse d'Auray, comme à Saint-Laurent-sur-Sèvre, plusieurs vieilles religieuses achèvent doucement leur vie en priant, en travaillant encore un peu, quand elles le peuvent. La chère Sœur Pierre Chrysologue, décorée de la Légion d'honneur, qui a fait la classe jusqu'à 88 ans aux petits garçons d'un asile de Brest, avait choisi sa place dans le cimetière de la ville. Elle espérait mourir sur la brèche et avoir beaucoup de marins, ses anciens élèves, à son enterrement.

Ce sont les petites infirmes de la Chartreuse qui entoureront son cercueil avec non moins d'amitié...

**

L'album de photographies, la prise de vues de leurs différentes maisons, que les Filles de la Sagesse ont fait éditer, est un magnifique panorama, un aperçu à vol d'oiseau de toutes les formes que leur charité peut revêtir et de tous les domaines où elle s'exerce.

Au début du xx^e siècle, les lois laïques leur interdisant l'enseignement en France, elles durent transporter à l'étranger une partie de leurs écoles et pensionnats, et en ouvrir d'autres, qui prospérèrent rapidement.

Mais, depuis que la liberté d'enseigner leur a été rendue, les Filles de la Sagesse ont repris progressivement leur place dans de nombreuses écoles des villes et des campagnes, où leur retour, si longtemps désiré, a été accueilli avec joie. Elles ne peuvent encore répondre à toutes les demandes qui leur sont adressées, mais elles espèrent que, d'année en année, le nombre de leurs maisons d'éducation ira croissant et leur permettra d'atteindre les âmes d'enfants et de jeunes filles pour leur donner, en même temps qu'une instruction complète, à tous les degrés, l'éducation chrétienne, plus nécessaire que jamais.

Cependant, elles n'ont jamais abandonné, en France, l'enfance et les œuvres de jeunesse : orphelinats, jardins d'enfants, colonies de vacances, patronages, écoles ménagères,

foyers d'étudiantes, partout où elles le peuvent, les Filles de la Sagesse cueillent les âmes, elles les forment, elles les instruisent, elles les préservent. Les jeunes filles apprennent, avec elles, la coupe, la couture, la cuisine, elles se préparent à leur rôle de bonnes ménagères et de mères de famille.

Les enfants anémiés par le séjour dans les villes, s'ébattent à la campagne ou au bord de la mer pendant les mois d'été.

A Kerpape, dans le Morbihan, les « allongés » reprennent force et vie au bord de l'océan, au milieu des effluves de l'air marin.

L'école d'infirmières de Nantes, fondée par la Mère Stéphanie de Jésus, est l'une des meilleures de France.

A Nantes, comme à Niort, l'Hôtel-Dieu comporte une maison maternelle, dans laquelle on recueille les filles abandonnées, auxquelles on s'occupe de procurer un emploi, pour qu'elles soient à même d'élever leur enfant.

Je les ai vues, les mamans de hasard, à l'heure de la toilette et de la tétée, bavardes, souriantes, empressées, transfigurées par ce don de soi de la maternité qui aide à laver la faute. Le péché avait trouvé son rachat dans l'innocence et son refuge à l'abri des coiffes religieuses : « Voyez-vous cette grosse fille blonde, me disait l'une des Sœurs en désignant une mère particulièrement épanouie,

nous avons eu toutes les peines du monde à lui faire garder son enfant, et maintenant, elle en raffole. »

Sublime délicatesse de la charité : une autre maison, plus secrète, toujours tenue par la Sagesse, abrite, en ville, les jeunes filles dont la faute, connue, pourrait déshonorer les familles.

A l'étranger, comme en France, les Filles de la Sagesse se sont révélées de remarquables institutrices, se formant aux coutumes et à la mentalité des différentes régions où elles se trouvent, instruisant leurs élèves suivant les méthodes les plus nouvelles.

Le Père de Montfort, qui recommandait à ses premières Filles de s'appliquer à copier de beaux modèles d'écriture, serait satisfait de les voir toujours aussi attentives à bien faire, d'esprit ouvert et adaptées aux découvertes modernes. Les directives Frœbel et Montessori président à l'organisation de leurs jardins d'enfants.

Des pensionnats où se ramifient les différentes branches d'enseignement, des écoles primaires se sont établies en Belgique, en Hollande, en Angleterre, en Italie, aux Etats-Unis, en Suisse, au Danemark et au Canada. Dans les vastes locaux clairs, aérés, dans les jardins, les réfectoires coquets, les cours de récréation avenantes, l'atmosphère de saine

gaieté que les religieuses entretiennent, la santé physique et morale de l'enfant peut s'épanouir.

Partout où les ordres religieux viennent s'établir, la jeunesse étrangère peut surtout respirer l'âme de la France, apprendre à la connaître dans ce qu'elle a de plus élevé et de meilleur.

Cette âme française se fait spécialement compatissante aux plus grandes misères. A Chorley, en Angleterre, comme à Druten, en Hollande, la Sagesse s'occupe, depuis plusieurs années, de la rééducation d'enfants anormales.

Une maison analogue a été ouverte aussi à Nantes, et les résultats obtenus étonnent les nombreux visiteurs de cette œuvre intéressante, qui ne peut recevoir, faute de place, toutes les enfants qu'on voudrait lui confier.

A Port-Jefferson, aux Etats-Unis, sur une colline boisée dominant la mer, les Sœurs tiennent un vaste hôpital-pensionnat, uniquement peuplé d'aveugles, d'infirmités, de cerveaux arriérés. Comme à Larnay, comme à la Chartreuse d'Auray, on travaille, on étudie, on donne des concerts, les Filles de la Sagesse s'efforcent de parer aux déficiences de leurs élèves, de les rendre aussi heureux que possible en dépit des béquilles, des corsets de plâtre, de la cécité, et même d'en mettre beaucoup en état de gagner leur vie.

Cet hôpital Saint-Charles, de Port-Jefferson, s'est fait une si excellente réputation, que de tous les points des Etats-Unis, y parviennent des demandes d'admission.

Sous quelque forme qu'il leur tende ses bras déchirés, le Christ douloureux attire les Filles du Père de Montfort. Toutes les guerres les ont vues au chevet des blessés, toutes les épidémies ont fait appel à leur dévouement.

En Vendée, en Bretagne, en Poitou, dans toute la France, mais particulièrement dans l'Ouest, nombreux sont les hôpitaux, les dispensaires, les cliniques, les crèches, les pouponnières qui s'honorent de la présence de leurs robes grises.

L'hôpital Saint-Louis, de La Rochelle, que Marie-Louise de Jésus fonda, et où elle plaça comme Supérieure la Sœur de la Conception, sa première compagne, ne les a jamais vues s'éloigner.

Les vieillards comme les enfants reçoivent leurs soins dans plusieurs hospices. L'un d'eux est situé à Montfort-sur-Meu, au berceau du Père de Montfort, qui doit sourire de l'Audela aux bons pauvres qu'il aimait tant.

Des bagnes, des prisons, les Filles de la Sagesse sont passées aux asiles d'aliénés, aux soupes populaires, aux asiles de nuit. Pas plus que les forçats, les fous et les clochards

ne leur font peur. Elles vont à tous, sous tous les cieux et tous les climats, espérant soulager partout l'éternelle agonie du Christ et tourner vers Lui la prière confiante de quelques larrons.

Une forme moins connue, parce que plus intime et plus discrète de l'activité de la Sagesse, c'est l'œuvre de la rénovation des âmes dans les retraites.

C'est encore le Père Deshayes qui en prit l'initiative. La première demeure destinée à cet effet, fut bâtie un peu au-dessus de Saint-Laurent-sur-Sèvre, grâce à l'aide effective des Frères de la communauté, qui participèrent avec courage aux rudes travaux de terrassement. En 1830, s'élevait cette maison de Saint-Michel, imposante et vaste, qui fut un événement pour le pays, piquant les curiosités et provoquant les questions : « Que veut-on faire avec tous ces bâtiments ? interrogeait une dame curieuse ». — « Un miracle, répondit le Supérieur, nous voulons faire garder le silence à des femmes. »

Dans ce silence où Dieu parle au cœur, beaucoup d'âmes, depuis lors, sont venues se recueillir.

A Josselin, dans le Morbihan, comme à Saint-Michel, les retraites sont nombreuses. Celle des jeunes conscrits n'est pas la moins originale ni la moins édifiante.

*
**

Le Père de Montfort avait souhaité s'en aller au delà des mers évangéliser les sauvages. Ce rêve de missions lointaines, ce sont ses enfants qui l'ont réalisé.

La France, l'Europe, les régions civilisées et hospitalières, ne leur ont pas suffi. Le cœur débordant du même zèle que celui de leur Père, ils ont voulu voler à la recherche des âmes les plus obscures, les plus abandonnées.

C'est dans l'île d'Haïti que débutèrent, en 1875, les premiers travaux des Filles de la Sagesse, pour venir en aide aux Pères de la Compagnie de Marie et entreprendre l'instruction des enfants. Aux classes primitives, sommairement installées, ont succédé une trentaine d'écoles, toutes aussi florissantes les unes que les autres, et plusieurs hôpitaux, installés selon les progrès modernes. A celui de Port-au-Prince, est adjointe une école d'infirmières, où se forment des infirmières indigènes diplômées, très appréciées des docteurs.

En pleine brousse africaine, au Shiré, dans le Nyassaland, les Sœurs ont dû, dans les débuts, comme les Pères missionnaires eux-mêmes, déployer des trésors de diplomatie et de patience pour se faire admettre des

nègres, lutter contre leurs superstitions, leurs pratiques barbares à l'égard des enfants et des vieillards, leur manque d'hygiène, pour évincer les sorciers et substituer, peu à peu, le culte catholique aux grossières pratiques d'idolâtrie.

L'âme des noirs est à la fois méfiante et enfantine. C'est avec des soins, des sourires, de menus cadeaux qu'on parvient à s'approcher d'elle.

Abritées d'un grand chapeau de paille, montées sur un coursier placide, les sœurs s'en vont faire la visite des cases, elles pansent les blessures faites par les animaux ou les terribles insectes tropicaux. De menus cadeaux leur attirent peu à peu la faveur des indigènes, les chapelets et les médailles remplacent les amulettes. Les cœurs s'ouvrent et se laissent pénétrer. Les femmes et les enfants, surtout, ne tardent pas à se familiariser. Ce qui gêne beaucoup d'hommes pour la réception du baptême, c'est la perspective de se borner désormais à une seule épouse. Et les bons nègres ont grand peine à s'imaginer un paradis fait de joie spirituelle. Ce qu'ils veulent trouver dans l'au-delà, c'est « de la bouillie de maïs, des chèvres, des bananes, de copieuses libations », tous le petit confort amplifié des habitudes terrestres.

« Ces gens sont riches, écrit l'une des reli-

gieuses, qui a dénombré les chèvres et les porcs autour des huttes, trop riches pour désirer la religion catholique. Ils ne pensent qu'à la terre et leur religion est pharisaïque. Nous entendons dans l'intérieur d'une hutte le murmure monotone des prières. A l'extérieur, ce sont des récipients d'eau nécessaires pour les interminables ablutions. Quelques femmes s'en vont à la rivière, leurs paniers et leurs cruches sur la tête. Tout cela est vraiment pittoresque et fait songer à l'Évangile. On cherche des yeux le puits de Jacob ; ce ne sont pas les Samaritaines qui manqueraient. »

Aux difficultés morales d'accès auprès des âmes, viennent se joindre les épreuves matérielles résultant du climat, de l'adaptation au pays, à la nourriture, des installations de fortune, des communications longues et semées d'embûches.

« Il faut marcher à la queue leu leu dans les sentiers nègres et regarder modestement à ses pieds pour conserver l'équilibre. Après avoir été ensevelies de droite et de gauche par les grandes herbes qui nous dépassent généreusement et de beaucoup, nous dévalons une pente raide et nous traversons, en sautant de pierre en pierre, un petit ruisseau qui coule au fond d'une profonde ravine. Il n'est rien maintenant, mais à la saison des pluies, il se change en torrent et remplit toute la gorge.

Il est alors impossible à traverser, et il faut chercher un pont, si le pont n'est pas brisé. »

En Colombie, les Sœurs, pour pénétrer jusqu'à la résidence principale, devaient, dans les débuts de leur apostolat, contourner à cheval la Cordillère des Andes, gravir des sentiers escarpés, côtoyer des précipices. Les péripéties d'un voyage entre Villavicencion et San Martin, contées par l'une des missionnaires, ne manquent ni d'imprévu, ni de pittoresque... ni surtout d'inconfort et de dangers.

Sous la conduite d'un guide qui dirige les mules, les religieuses s'en vont à travers les hautes herbes des « llanos ». Elles reçoivent l'hospitalité des indigènes dans les « posadas », maisons rustiques et primitives, dont le mobilier se compose de nattes et de troncs d'arbres. Les lianes, les épines, toute la luxuriante végétation de la forêt vierge, barre quelquefois le passage, et si le cavalier ne sait pas tenir sa monture, il risque d'être accroché et retenu au passage, tandis que la mule continue à trotter. Une chaleur torride succède aux pluies diluviennes et la traversée des torrents s'avère particulièrement difficile.

« Impossible de franchir l'obstacle à dos de mule, le fleuve est trop profond. Les bêtes passent d'abord, nous, nous les suivons du regard. Bientôt leurs oreilles et leurs naseaux émergent seuls au-dessus des flots ; mais les braves petites bêtes luttent avec courage, et

les voilà qui atteignent la rive opposée. Pour nous, la « canoa » (tronc d'arbre creusé), va nous transporter. Deux bateliers sont là, mais ils sont encore novices dans le métier. Nous leur confions d'abord nos selles et nos harnais et nous nous réservons pour le second passage. Bien nous en prend. Les pauvres passeurs rament tant qu'ils peuvent, mais l'embarcation, entraînée par les flots, s'en va au gré des vagues qui, en roulant les unes sur les autres, lui impriment des secousses impossibles. De loin, nous prions pour ces braves gens qui travaillent si fort au péril de leur vie. Enfin, le maître de la barquette apparaît sur la rive. D'une voix tonnante, il commande la manœuvre... puis se jette à l'eau et aide ses hommes à aborder. Quelle bonne inspiration nous avons eue de ne pas faire partie du premier passage !... Cette fois, c'est le patron, très habile dans le métier, qui vient nous chercher. Nous voici installées au fond du frêle esquif, à genoux et les yeux fermés pour ne pas perdre l'équilibre... Et nous abordons, saines et sauvées, sur la rive opposée *Deo gratias !* »

On déjeune sommairement des quelques provisions emportées et les Sœurs se désaltèrent de l'eau des mares dans laquelle ont parfois barboté porcs, canards, et dindons ! Elles la boivent, écrivent-elles, avec autant de plaisir qu'un bon verre de cidre.

Un bon verre de cidre !... Les pommiers de Saint-Laurent-sur-Sèvre ! Perdues au fond de la savane, brûlées par l'impitoyable soleil, souvent débilitées par l'anémie tropicale, n'ont-elles pas quelquefois la nostalgie du petit coin de terre vendéenne, du nid d'ombre et de fraîcheur d'où elles sont parties ?...

Un ardent amour les possède, un courage surhumain les soutient. Comme elles le disent dans leurs lettres à la Mère Générale, « avec « une once de bonne humeur et beaucoup « d'esprit de foi, on vient à bout de bien des « difficultés... Si le bon Dieu est bon en « France, Il est encore bien meilleur dans les « missions... »

« La Vierge fuyant en Egypte est notre « modèle. Marie ne s'est pas plainte ; nous ne « nous plaindrons pas non plus. Comme Elle, « nous portons le Maître du monde, et c'est « pour le donner aux âmes que nous chemi- « nons allègrement. »

Voilà bien le secret de leur énergie. Tous leurs épanchements filiaux, toutes leurs missions dirigées vers la Maison-Mère, sont remplis de cette résignation souriante et pleine d'entrain. Mais, faut-il parler de résignation ? N'est-ce pas plutôt d'enthousiasme ?

La Sœur Jacques du Sauveur, qui fut l'âme de la mission d'Utale (mission particulièrement malsaine dans l'ouest africain), et qui mourut de la variole en 1918, protesta contre

la réputation d'insalubrité du pays, dans la crainte que la Mère Générale n'en retire ses filles :

« Encore une fois, on fait ce pauvre climat « utalien plus mauvais qu'il ne l'est en réalité. « Je ne sais pourquoi, l'on se plaît à enve- « lopper cette résidence d'un certain crêpe de « deuil que je ne lui connais point. Au con- « traire, tout rit, tout chante, tout est joie et « gaieté dans notre plaine. Il semble même « que le Maître de l'univers y ait jeté des « charmes à profusion, et des fleurs donc !... « La Très Sainte Vierge nous couvre du large « manteau de sa bienveillance. Dès lors, « qu'avons-nous à craindre du soleil et de la « fièvre ? Rien, absolument rien. Soyez donc « pleinement rassurée sur nos santés, ma bien « chère Mère, et ne vous inquiétez plus à notre « sujet. »

Qu'importent la fatigue, la maladie, l'exil, l'hostilité des indigènes, le voisinage des hyènes et des léopards pour celles qui sont porteuses de la grâce de Dieu ? L'œuvre surnaturelle s'accomplit peu à peu.

Les hôpitaux s'organisent, les écoles s'installent. Dans les huttes de bambou, sous les palmiers et les bananiers, les petits enfants viennent écouter les leçons de catéchisme, recevoir l'annonce de la bonne nouvelle. Des vieillards moribonds demandent le baptême,

les cœurs s'élèvent, le culte des idoles recule, les mœurs s'adoucissent et se civilisent.

Bien plus, l'Esprit, qui souffle où il veut, opère de suaves et totales conquêtes. Des âmes entendent l'appel à la vie parfaite. Pour elles, Mgr Auneau a fondé, au Shiré, la Congrégation des Petites Servantes de Marie, religieuses indigènes, placées sous la direction des Filles de la Sagesse et destinées à les seconder dans leurs tâches multiples : prendre soin des orphelins et des malades, faire la classe aux enfants, se dévouer sous toutes les formes possibles.

Et les formes du dévouement des Filles de la Sagesse sont innombrables... A Bogota, en Colombie, elles ont installé une maison pour les sourdes-muettes et les aveugles, dans laquelle elles appliquent les meilleures de leurs méthodes françaises. Après les anormaux, les forçats et les fous, elles ont trouvé en mission, pour la secourir et l'adoucir, cette plaie du moyen-âge que connaissent encore les ciels tropicaux : la lèpre.

Quelque temps avant sa mort, le Père de Montfort avait dit à Marie-Louise de Jésus : « Ma fille, le Seigneur me fait connaître de grandes choses. Je vois une pépinière de Filles de la Sagesse. »

Cette pépinière est à l'heure actuelle d'environ 5.000. De nouvelles missions ont été

fondées, en 1934 à Madagascar, en 1935 au Congo belge. La robe grise, dont les dames de Poitiers avaient ri le 2 février 1703, s'est répandue aux quatre coins du monde.

O merveilleuse profondeur des desseins de la Providence : une œuvre immense si obscurément commencée... Le confessionnal d'une église vétuste, actuellement disparue (1)... Un pauvre prêtre bafoué, contrarié dans toutes ses voies... Une jeune fille, une enfant qui cherche la route de son âme : « Ma fille, c'est la Sainte Vierge qui vous a envoyée ici... »

Puisque tous les cheveux de nos têtes sont comptés, puisque les moindres événements de nos vies sont prévus, est-il téméraire de penser, ô Vierge Marie, que c'est Vous aussi qui avez guidé mon cœur et ma main pour écrire cette sublime histoire, que c'est Vous toujours, qui nous dirigez vers nos tâches utiles et vers nos destins ?

En terminant ces pages, je serais infidèle à l'esprit de Grignon de Montfort et de Marie-Louise de Jésus si je n'évoquais votre nom béni.

Et peut-être leur humilité s'est-elle plue dans l'Au-delà à ce que le récit de leurs vertus fut fait par une plume novice et signé d'un

(1) Sainte Austrégisilde de Poitiers.

nom obscur, à ce que les œuvres de leur postérité spirituelle fussent proclamées par une âme simplement adonnée aux travaux les plus ordinaires de la vie chrétienne ?

Vierge compatissante, à l'heure où la France, comme votre Christ au soir tragique, est si douloureusement prostrée la face contre terre, nous osons compter sur la prière de tous nos saints français pour attirer sur nous, vos miséricordes, sur les mérites des âmes qui se sont séparées du monde pour sauver le monde.

Vierge rayonnante de beauté, notre amour attentif à vos apparitions et à vos messages, s'est plu à donner toutes les formes les plus symboliques et les plus gracieuses à votre image.

Vous tenez le monde sous vos pieds, vous rayonnez parmi les étoiles, vous ouvrez les bras pour nous accueillir ou, le plus souvent, vous les refermez sur le Rédempteur que vous offrez à nos adorations.

Notre-Dame de Pontmain, vous élevez une croix, Notre-Dame de la Salette, vous pleurez sur nos péchés, Notre-Dame de Lourdes à la ceinture bleue, vous portez le Rosaire des salutations de l'Ange et des nôtres, mais Notre-Dame de la Sagesse, vous tenez l'Enfant dans les plis de votre manteau, blotti contre votre épaule, vous inclinez vers Lui votre visage dans ce geste de protection et de possession

que font si souvent les mères, quand elles serrent dans leurs bras leurs petits enfants. Notre-Dame de la Sagesse, Notre-Dame de la tendresse maternelle, vous êtes plus proche de nous que toutes les autres !...

O Vierge incomparable, qui êtes la patronne des Vierges et la patronne des Mères, l'Inspiratrice de toutes les vies chrétiennes, en vertu de la Communion des Saints et du lien mystérieux qui unit les âmes, accordez-moi, pour le temps et pour l'éternité, d'être liée aux Filles de Grignon de Montfort, d'avoir part aux mérites de vos servantes.

Le jour où je quittai Saint-Laurent-sur-Sèvre, pour n'y revenir peut-être jamais (qui peut prévoir les rencontres, les difficultés, les imprévus de notre vie ?), on eût dit que la petite cité voulait me laisser un radieux souvenir.

L'heure était matinale. De la route dominant la vallée, la paisible bourgade, encore endormie, se découvrait tout entière. La blancheur de l'aube s'était matérialisée en une étincelante couche de givre. Une pluie de perles, de diamants, de pierreries paraissait ruisseler sur les toits et sur les champs. La campagne vendéenne se levait dans la fraîcheur du jour régénéré, semblable à l'épouse du Cantique des Cantiques qui s'avance au devant de l'Époux, toute parée pour les noces.

C'était l'heure où, rassemblées dans leur chapelle, les Filles de la Sagesse célébraient les louanges du Créateur et de la Créature parfaite, entre toutes comblée.

Benedicite Domino omnia opera Domini...

Que ces pages soient une strophe ajoutée à toutes celles de leur amour. Que ma voix, humblement, se mêle à leur voix... ô Marie.

Reine de la beauté de la terre et des cieux, qui répandez un parfum plus odorant que la cannelle et le baume, plus suave que celui d'une myrrhe choisie, qui vous êtes élevée comme le cèdre sur le Liban, comme le cyprès sur la montagne de Sion, comme le palmier de Cadès et comme les roses de Jéricho.

Comme l'arc-en-ciel de la Rédemption au-dessus de la misère du monde...

Gouarec, 1940-8 décembre 1942.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

LES FONDATEURS

I. — Un Saint original.....	3
II. — Marie-Louise de Jésus.....	53
III. — L'Histoire de la Congrégation.....	112

DEUXIÈME PARTIE

LA VIE INTÉRIEURE

I. — Saint-Laurent-sur-Sèvre. — La maison-mère.....	137
II. — Je l'emmènerai dans la solitude et je lui parlerai au cœur.....	156
III. — Per Mariam.....	174
IV. — Dans le jardin mystique.....	190

TROISIÈME PARTIE

LES ŒUVRES

I. — Notre-Dame de Larnay.....	211
II. — Tour d'horizon.....	240

- ACHEVÉ D'IMPRIMER -
- LE 10 NOVEMBRE -
MIL NEUF CENT QUARANTE-SEPT
PAR L'IMPRIMERIE DE
- LA RÉPUBLIQUE A -
- ORLÉANS, POUR LES -
ÉDITIONS BERNARD GRASSET

Dépôt légal, 4^e trimestre 1947. N^o d'édition 391.
N^o d'impression 56.